

BRÈVES D'HUMANITÉ

Recueil de nouvelles

BRÈVES D'HUMANITÉ

Recueil de nouvelles

Par

Clo VAN-DAMME, Dahéma,
Denise DECROIX, Évelyne BLOIS,
Khadra KHABCHER et Luc CARRÉ

Guidés par :

Maggy COUILLEZ, de l'ANGDM – Assistante Sociale

et

Michaël MOSLONKA – Romancier

www.michael-moslonka.com

Un projet mené par l'ANGDM

De février à septembre 2022

SOMMAIRE

Préface	Page 7
<i>74 A</i> , par Évelyne BLOIS	Page 11
<i>Julie, la rêveuse</i> , par Denise DECROIX	Page 25
<i>Un ange est passé</i> , par Clo VAN-DAMME	Page 45
<i>Notre mamie</i> , par Khadra KHABCHER	Page 95
<i>Claire aux mains d'amour</i> , par DAHÉMA	Page 119
<i>Marionnettiste</i> , par Luc CARRÉ	Page 147
<i>Tante Aline</i> , par Maggy COUILLEZ	Page 229
Le mot de la fin	Page 267
Crédits	Page 269

Préface

Brèves d'humanité est un recueil de nouvelles écrit par un groupe de proches aidants qui accompagnent au quotidien une personne en perte d'autonomie et/ou en situation de handicap. Ils sont six à avoir participé à l'atelier d'écriture itinérant Aidant.

Il leur revient le mérite de nous avoir fait confiance et d'avoir osé s'embarquer dans cette belle aventure qu'est la création d'une œuvre collective. Durant six mois, guidés et accompagnés dans le travail d'écriture par l'écrivain Michaël Moslonka, nos écrivains ont créé leur texte et ont découvert le travail du romancier dans les différentes étapes de la construction d'une histoire. La créativité ne s'est pas arrêtée là. Guidés et accompagnés dans le travail d'illustration de la couverture du livre et des textes par Guillaume Fraszczak – médiateur culturel du Louvre-Lens – et moi-même, ils ont pris plaisir à découvrir différents médias artistiques et à laisser libre court à leur créativité et à leur imagination.

Ces nouvelles, qui mêlent imaginaire et vie réelle, sont également de beaux témoignages d'expériences de vie dans lesquels l'amitié, l'amour et la fraternité sont au cœur.

Au-delà de l'activité ludique et créative qu'a revêtu cet atelier, ce dernier a permis à chacun de s'octroyer une parenthèse dans son rôle d'aidant au quotidien en s'accordant du temps pour

soi, un temps d'évasion et de bien-être. L'itinérance de l'atelier a aussi permis de faire découvrir à nos participants les solutions de répit et de bien-être existantes sur le territoire ainsi que les lieux de culture.

Je remercie chaleureusement tous les partenaires qui se sont mobilisés dans ce projet, que ce soit au niveau de la communication et/ou de l'accueil d'une ou plusieurs séances. Merci pour leur implication à :

- l'EHPAD Denise Delaby,
- la Plateforme de répit « Le temps d'une pause » de Méricourt,
- la Plateforme EMAA Lens-Hénin,
- l'APEI de Lens,
- le Louvre-Lens,
- la Médiathèque de Méricourt « La Gare »,
- la Halte répit de Méricourt,
- l'APF Liévin,
- l'EHPAD l'Aquarelle de Bully-les-Mines,
- la Maison des aidants de Carvin.

Ce projet n'aurait pu voir le jour sans le soutien financier du Conseil Départemental du Pas-de-Calais et de l'ANGDM, je les en remercie chaleureusement.

Enfin, pour la petite histoire, à la demande de Michaël, je me suis prêtée à ce jeu d'écriture. J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire cette nouvelle. Bien qu'écrire ne soit pas une démarche

aisée pour chacun de nous, celle-ci a été facilitée par un groupe d'aidants motivés, désireux de découvrir et de s'investir dans ce travail d'écriture mené une nouvelle fois avec brio par Michaël Moslonka. Je le remercie également chaleureusement.

Brèves d'humanité restera la belle rencontre de femmes et d'hommes qui se sont épanouis au fil des mois grâce à l'écriture, qui ont tissés des liens d'amitiés et qui, durant cette parenthèse, ont existé en tant qu'eux-mêmes.

Je vous laisse découvrir la qualité de leur travail que l'on ne peut que féliciter. Bravos à tous.

Maggy Couillez
Assistante Sociale ANGDM

74 A

par
Évelyne BLOIS



« Au Nord, c'étaient les corons, la Terre c'était le charbon... », chantait Pierre Bachelet. Une balade toujours d'actualité. Pour les nostalgiques de ce bassin minier qu'est le Nord-Pas-de-Calais, berceau des Hauts-de-France, cette mélodie est ancrée en eux. Mais n'oublions pas également les mordus du club de football le Racing Club de Lens dont elle est l'hymne de cœur.

Voilà, le cadre est posé. Avec un ciel bleu au-dessus de nous. Oui, j'insiste ! Ma région est belle, rayonnante. D'ailleurs, comme mon aspect lugubre ne peut se fondre facilement avec ses paysages, je ne passe pas inaperçu. C'est le but ! Demandez à un Marseillais si sa province s'identifie à la fière nordiste !

1

Mesurant plus de 180 mètres, je vis la tête dans les nuages depuis plus de 150 ans, observant le monde qui m'entoure. Sous ma cape et mon aspect pentu et géométrique se cache un amoureux de la nature, de l'Homme...

Je me nomme 74 A. Je suis multicolore, magnifié par la faune et la flore ! Depuis mon belvédère, la vue est splendide avec un panorama à 360° d'où l'on peut apercevoir le stade Bollaert-Delelis et, même, le mémorial canadien de Vimy.

J'avoue que, parfois, je m'amuse à faire surgir quelques petits feux de schistes, mais c'est de bonne guerre. Je me bidonne de voir les gens s'affoler et crier « Au feu ! »

Des facéties que mon frère d'Avion a longtemps

pratiquées... Le pauvre depuis qu'une société l'a exploité afin d'extraire ses roches, il ressemble à une petite colline. Il n'a plus le cœur à plaisanter, ni les moyens d'ailleurs.

Tiens, tiens, mais que fait cet hurluberlu avec son sac à dos ? Non, mais alors, faut pas s'gêner ! Vider ses détritrus sur mes pieds ! Ma colère est à son apogée !

Je gronde, je souffle, faisant dévaler quelques schistes sur lui, tandis que d'autres roches s'enflamment. Pris de peur, il s'enfuit à toutes jambes, se tord la cheville ! Ouille, ouille, ouille ! Bien fait ! En voilà un qui n'est pas prêt de revenir !

Un bel exemple de l'être humain dans tout son modernisme, fidèle à ses travers qui le minent petit à petit.

Et que dire des promeneurs, des randonneurs et des cyclistes ? Pendant qu'ils sillonnent mes pentes, pensent-ils aux origines de mon existence ? Bien sûr que non ! Pour certains, je ne suis qu'un lieu de détente comme tant d'autres. Ces sportifs aguerris qui dévalent en vélo, s'éloignant des chemins balisés, labourant ma carcasse attendrie par la végétation, faisant grincer leurs bidules. Ceux-là couverts de sueur qui escaladent mon corps qui n'en peut plus ! Ah qu'est-ce que je ne les supporte pas !

Justement, en voilà deux en VTT qui se font la course, n'hésitant pas à massacrer les herbes et les fleurettes !

Je suis épuisé par ces comportements anti-écologiques. Ils conçoivent que tout leur est dû ; ils n'ont que faire de mon tourment. Je n'ai même pas la force de réagir comme face à ce sans gêne de pollueur...

Eurêka ! Les dieux sont avec moi !

Une pluie diluvienne s'abat sur ces énergumènes. N'ayant aucun abri à proximité, ils s'enfuient trempés, sales... Soudain une bourrasque bienfaitrice les culbute sur les déchets ! Eh bim ! patatras dans les flaques d'eau !

Je suis le marionnettiste de ces « blancs-becs ».

2

Né de l'invention et de la cupidité de l'Homme, la souffrance et la misère des mineurs, asservis par le labeur, ont été mon leitmotiv durant des décennies. Puis, l'extraction du charbon s'est achevée. Fini le fracas qui rythmait mon tempo. Bien sûr, je n'étais pas un modèle de bien-être mais j'étais indispensable à la survie de ces hommes. Et pour cause, j'étais le témoin du surmenage de ces braves.

2009, depuis quelque temps, des travaux colossaux ont surgi sur mon domaine. Des pelleteuses, des bulldozers, des engins de toutes sortes viennent défricher les alentours ! Jour et nuit, les bruits m'agressent. La journée, le bal des machines entament leurs rondes infernales, et, la nuit, les pétarades de motos tout terrain, qui profitent des remblais créés par les ouvriers, me sifflent aux oreilles.

Donc, sur un ancien carreau de fosse, un centre commercial ou une aire de jeux seront bâtis ? Et moi que vais-je devenir ? Plusieurs de mes frères ont été détruits faute de n'avoir su réfléchir à leur devenir !

J'enrage de ne pouvoir combattre cette initiative ! Ne plus être réveillé par les oiseaux, ne plus voir la feuillaison

éclore, ne plus entendre les bruissements d'animaux sur mes flancs.

La tristesse prend le pas sur ma colère, l'isolement me guette. J'en viens à regretter les allées et venues de mes potes « nature »...

Bientôt, un affichage géant annonce la construction d'un musée : le Louvre-Lens.

Comment cela est-il possible ?

La culture et la mine, complémentaires ? Le savoir et le tourment, fusionnés ? Et les corons, cet ensemble d'habitations cher à ma région va périr, englouti par les frasques de ces pontes élus de la région ! N'en doutez pas et ne vous méprenez pas, partisan d'une ouverture culturelle, j'incite les Nordistes à s'épanouir ! À se cultiver ! Mais qu'on me laisse en paix !

3

Une armada de grues, de matériaux et d'engins de construction s'activent de plus belle. Bientôt, des murs s'élèvent et s'étalent...

...sur une superficie identique à la mienne ?

Ah, non ! Je ne veux pas devenir le petit orphelin de ce site ! Je gonfle mes entrailles, je gronde et je crache ma colère afin d'occasionner un affaissement minier. J'exige que ces enceintes s'effondrent comme un château de cartes !

Quelques temps plus tard : toujours rien. Mon irritation n'a rien donné... Il est coriace, le bougre ! Il reste là, tout fier, me contemplant du haut de ses six mètres...

Réfléchissons, ses six mètres, c'est extrêmement peu comparé à ma taille. En conséquence, je demeurerais le maître du carreau de fosse, non ?

Je porte mon attention vers mon jumeau. Ces bouleversements ne semblent pas le chagriner pour un sou.

Eh ! Oui, j'oubliais : nous sommes deux terrils sur le carreau de fosse. Contrairement à moi, mon « frère d'armes », 74, se fiche de ces chamboulements. Rien ne l'affecte. Le pauvre, depuis la fin de l'exploitation des houillères, il dort, insensible à tout ce qui se passe autour de lui. Il a baissé les bras, laissant les années s'écouler...

Bon, il est grand temps de le chatouiller ! J'envisage un petit tremblement dans sa direction...

Hop ! Voilà qui est fait.

Mais, il ne se réveille pas. Ah, si ! Je le vois un peu, un tout petit peu bouger.

Ça va venir, il va émerger. Il faut dire, il a passé tellement de temps assoupi...

Voilà ! Ce n'est pas trop tôt. Enfin, Monsieur daigne sortir de sa torpeur !

« Mon frère, lui dis-je, secoue-toi et regarde ce qu'il se passe ! Un musée se construit près de nous. »

« Et c'est pour cela que tu me tires du sommeil ? Sachant que nous mesurons 186 mètres pour une surface de 75 hectares, crois-tu que les quelques 20 hectares de ce bâtiment nous voleront la vedette ? Tu te morfonds pour rien. De plus, je trouve cette initiative intéressante. »

« Intéressante ? Intéressante ? Ah ouais ? Bon sang !

Regarde, regarde bien ! Il modifie notre cher paysage, troublant notre passé et notre tranquillité ! »

« Pff ! Tu ne comprends décidément rien ! »

Je bougonne :

« M'ouais, je ne vois pas ce qu'il y a à comprendre. En tous cas, je sais une chose : à n'en pas douter tu es et tu resteras toujours soumis. »

« Aaah ! bâille-t-il. Tu m'embêtes avec tes angoisses. »

Je m'apprête à répliquer. Peine perdue : il est de nouveau léthargique.

4

Ouais, à n'en pas douter 74 est retombé dans les bras de Morphée ! Pff ! Qu'il continue sa petite vie tranquille, pépère la tête dans les nuages. Quelle mauviette !

Moi, pendant ce temps, je subis toujours et je ronge mon frein. Bon ! ces petits cons de motards ne viennent plus faire leurs rodéos nocturnes. C'est déjà ça !

Et puis... Bien qu'étant contre ce projet, je sais que ce musée est un atout exceptionnel pour notre région. Mais, la mine demeure un territoire d'essor industriel ! Elle doit rester telle quelle, non ? Oh ! Et puis, en plus, ça va modifier notre cher paysage troublant le passé du coin et, pire encore, notre quiétude à mes frères de scories et à moi !

Après les fortifications froides couleur métal argenté qui s'érigent dans le ciel, vient l'élaboration d'un parc aménagé de sentiers et de plantations variées...

Des badauds s'agglutinent autour de l'édifice. Leurs voix portent jusqu'à mes oreilles. Les habitants du secteur sont divisés, les uns sont enthousiastes à l'idée de devenir la mémoire d'un espace culturel national, voire mondial, tandis que d'autres, aussi réticents que moi de tout ce capharnaüm, se désolent de constater une violation du carreau de fosse cher aux « gueules noires ».

Je suis tout à fait d'accord ! Cette terre délaissée a tant donné pour la France. Lieu chargé d'histoire, patrimoine familial... Préservons son âme !

Mais, quand même... Cette terre, fière de son passé minier, meurtrie tant par les guerres que par l'exploitation du charbon, demeure un symbole fort pour la nation toute entière. Ne devrait-elle pas devenir un exemple de résilience ?

Je ne sais plus trop que penser...

Quelque temps plus tard, une multitude d'œuvres d'arts expédiés de tous horizons prennent place dans ce que les humains de ce Louvre ont nommé « La Galerie du Temps ». J'aime ces termes : « galerie » que le mineur arpentait, fourbu, durant des heures, et « temps », le fil conducteur du passé, présent et futur.

De plus, cette Galerie du Temps est une salle gratuite pour les visiteurs. Bonne idée, quand même ! La fréquentation du musée sera popularisée. Les personnes de condition modeste accéderont aux œuvres, elles s'enrichiront de multiples connaissances.

Ouh là ! Que m'arrive-t-il ?

Mon cerveau s'embrouille, vais-je adhérer à ce concept comme mon frère bien-aimé ?

5

Les quelques habitants réfractaires commencent à se ranger aux arguments de la majorité, celle-ci faisant valoir la filiation de cet enrichissement culturel.

« Oh rage ! Oh désespoir ! N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ! » Sic...

Mais qu'entends-je ?

Des rires, des galopades sur mon corps ?

Ah ! Chers promeneurs, que j'ai quelque peu taquinés, vous voilà de nouveau ! Fidèles amis, mon cœur se remplit de joie ! Vous m'avez manqué.

Oh ? Mais ils parlent de moi ? Et cela, avec respect, faisant vivre mon passé en le conjuguant à l'histoire de l'ART. Ainsi, la France, l'Europe, la planète entière se presseront par ici, avides de savoirs et d'authenticités ! Tout l'univers apprendra mon existence !

Heureux ! Oui, je suis heureux ! Je ne serais donc pas l'énième orphelin de la région. Ces autochtones, que j'estime énormément, soutiennent mon existence !

Devant autant de gratitude, je me raisonne : ne devrais-je pas faire bonne figure et devenir un allié de taille du Louvre ? Ils ont leur Galerie du Temps, et, moi, j'en suis le Gardien. Celui de la mémoire – locale, internationale, universelle –, celui de cette ardeur des « Gens du Nord » !

Comme un clin d'œil à mon tourment le ciel s'éclaire faisant surgir un soleil au zénith dardant ses plus beaux rayons sur le Louvre – qui décidément ne me paraît plus si laid...

Bientôt, j'assiste à l'implantation d'une maquette du domaine. Le moindre détail y est retranscrit, et, moi, le gardien de ce patrimoine suis fièrement dressé dans ce décor.

Je suis touché par cette intention, mes pensées tourbillonnent dans mon crâne torturé.

Pour couronner le tout, le 30 juin 2012, j'entre avec les corons, les carreaux de fosse et les chevalets, au patrimoine mondial de l'UNESCO. Grâce à cette reconnaissance historique, je deviens un atout écologique pour les générations futures.

Puis, l'inauguration du Louvre-Lens, sous la présidence de François Hollande, arrive à grand pas. Me voici, impuissant devant ce musée. Demi-dieu, qui, caressé par les rayons du soleil, lorsque celui-ci est de sortie, brille de mille feux.

6

Le 4 décembre 2012, lors de cette inauguration, les acteurs de cette entreprise me liguent à celle-ci, faisant naître en moi un apaisement salutaire.

Puis, de nouveau le calme... La vie d'avant quoi ! Mais avec un voisin en plus.

Bon, voilà que je m'interroge : est-ce que je ne deviendrai pas sage et raisonnable ?

Quoi que... La vie d'avant ? Peut-être pas vraiment...

Grâce à ce projet de musée, la région a pris un nouvel essor. Des quartiers entiers ont été réaménagés, le commerce, le transport, le tourisme ont eu de nouveau le vent en poupe. L'économie a rejailli sur toutes ces ex « Gueules Noires. »

Les locaux comme les étrangers affluent en masse au Louvre-Lens et flânent sur mes pentes irradiées ! Quelle surprise d'entendre ces jeunes générations qui évoquent mon passé avec respect ! Elles parlent d'une reconversion réussie du site minier par le biais du musée chargé d'histoire, de mon histoire !

« Alors, mon frère, te voici convaincu ? s'exclame 74 qui ressuscite sans prévenir. Vois-tu l'opportunité de cette épopée ? Notre héritage minier longtemps vu comme un handicap devient un véritable atout. Toutes ces considérations qui rejaillissent sur nous ! Nous ne sommes pas que des Gardiens. Tout comme ce musée, nous sommes des passeurs d'histoires ! »

Ron... Ron... Rrrrrroon...

Je n'ai même pas le temps de lui répondre. Le voilà de nouveau anesthésié, quelle ferveur !

Comme un augure à mes anciennes incertitudes, un anneau nuageux encercle la cime de mon jumeau. Au loin, mon compatriote, le chevalement semble acquiescer de la tête : signe que la hache de guerre est enterrée.

À n'en pas douter, nous, les terrils, les carreaux de fosses, les chevalements et les citées minières sommes des prodiges de culture, de transmetteurs d'histoire au même titre que le Louvre-Lens. Lui et nous, nous sommes pareils !

Désormais, je ne m'appelle plus 74 A ! Je me baptise :
Terril Culture.

Je suis fier pour ma région, et j'ai une pensée pour ces
Hommes généreux qui ont sué sur ces terres, qui sont morts
pour faire vivre leur pays !

« La Terre, c'était le charbon
Le ciel, c'était l'horizon
Les Hommes, des mineurs de fond...

Je m'assoupis, serein, bercé par les échos qui me
parviennent encore de cette mélodie que notre cher Pierre
Bachelet a su si bien interpréter pour nous, les GENS DU
NORD.

JULIE, LA RÊVEUSE

par
Denise DECROIX



Auchel, 1955,

Quelle joie de choisir des tissus pour confectionner des vêtements !

Julie sourit, épanouie. Elle a réussi quelque chose de ses mains. Elle vient de terminer une jolie robe sur un beau tissu. Une robe d'une belle couleur – dans les tons rouges – et à la forme bien droite avec des manches longues et un col blanc. Une robe qu'elle portera, une fois terminée, pour les fêtes de fin d'année. Quand la monitrice, mademoiselle Cadet, lui a montré le beau tissu, Julie visualisait déjà le vêtement qu'elle allait confectionner.

Julie est une jeune fille de 16 ans trop sérieuse qui a envie de réussir sa vie. Très mince, à la limite fragile, elle a des cheveux mi-longs et les yeux marron. La tête pleine d'idées, elle voudrait s'occuper de bébés. Car, au bout de trois ans d'école ménagère, on peut entrer à la maternité pour y faire un certificat d'auxiliaire puéricultrice. C'est son but...

La pièce où la jeune fille se trouve ressemble à une salle de classe sauf que les tables sont plus grandes. Ce qui est nécessaire pour confectionner les patrons et coudre les pieds de col.

Julie est aussi une grande rêveuse. Elle voudrait avoir une maison avec de jolis rideaux bleus et blancs aux fenêtres, un mari gentil, des enfants...

Après l'école, tout le monde partait travailler à Lille, à

l'usine, pour aider leurs parents. Aller au collège étant trop cher... Les parents de la jeune fille, eux aussi, n'avaient pas les moyens de payer, mais son père n'a pas voulu qu'elle aille à l'usine. Il savait qu'elle aimait la couture – ainsi que les bébés. Alors, elle a rejoint l'école ménagère.

J'ai de la chance, se dit-elle. Je remercierai mon père et ma mère chaque jour de ma vie de m'avoir écoutée...

Elle rêve aussi de voyages... Elle lit toute la bibliothèque de l'école ménagère. Dans un des livres, elle a vu les images d'un fleuve : le Yang-Tsé-Kiang.

Elle réfléchit. Son visage se fait heureux.

Elle ne saurait plus dire si le Yang-Tsé-Kiang se trouve en Chine ou au Japon. En revanche, elle sait une chose : elle rêve d'y aller !

Julie regarde par la fenêtre. Son imagination galope...

Elle rêve à présent de chaleur, et songe au sud de la France. Elle est heureuse d'avoir pu aller sur la Côte d'Azur, dans le Château de La Napoule. Elle en avait eu plein les yeux ! Et il lui en reste plein la tête, de ces merveilleuses vacances. Elle avait fait le voyage jusque là-bas avec ses parents grâce au train des Mines. Un voyage organisé par la compagnie des Mines pour les mineurs. Après le fond et le noir, la chaleur, la mer et le soleil.

La couleur de la terre là-bas était orange...

La jeune fille s'illumine. Elle revit ce moment, tellement c'était beau.

Oh quel bonheur de voir cette terre orangée ! Ça changeait du noir du Nord...

Oh ! Et les pins parasols !

Elle soupire d'aise, serrant la robe contre elle.

Ces images lui inspirent l'envie de vacances, la joie de pouvoir nager en Avril...

— Julie ? Ouh, ouh ! Tout va bien ?

C'est mademoiselle Cadet. Femme très stricte, habillée d'un chemisier et d'une jupe large, portant des souliers plats et tirant ses cheveux blonds en chignon, elle est néanmoins très gentille. Elle aide souvent ses élèves et se montre à l'écoute auprès de tout le monde.

Elle insiste et tapote la main de la jeune couturière pour la tirer de sa rêverie.

— Julie, reviens sur terre.

Julie reprend ses esprits.

— Oh ? Oui, oui. Tout va bien. Je rêvais.

— Comme toujours, lui dit en aparté et avec bienveillance mademoiselle Cadet.

2

Julie quitte l'école ménagère pour rentrer chez elle, à Calonne-Ricouart. Une heure de route à pied la sépare de la maison de ses parents dont la cour donne directement sur la mine du 6. Pour éviter les grandes routes, elle emprunte une *crincogne*, une *voyette* qui monte et qui descend à travers champs. Elle retourne ainsi chez elle par n'importe quel temps, qu'il pleuve ou qu'il neige.

C'est le printemps. À cette heure de la journée, le soleil

réchauffe encore l'air. Il fait 14°C. Pour Julie, il fait beau temps car elle est heureuse et que tout va bien.

Elle rentre avec deux filles de sa rue avec qui elle a passé le certificat d'études. Toutes les trois étaient dans la même classe. Il y a Irène, une brune, timide, avec qui Julie en est certaine, elle restera amie toute sa vie. L'autre, c'est Marceline, une blonde un peu fofolle et pas très responsable.

Julie, Irène et Marceline rigolent, heureuses de ce qu'elles apprennent à l'école ménagère, c'est-à-dire : la cuisine, la diététique, la gestion d'un budget, l'éducation des enfants, l'entretien de la maison. Les trois filles marchent le long des routes caillouteuses passant à côté des jardins. Dans quelques mois, des carottes auront poussées dans ces derniers, et, fidèles à leurs habitudes, elles en chiperont pour les déguster tout en riant.

Julie se sent bien.

Même si partir à l'école ménagère n'a pas été facile. Aller vers l'extérieur lui a toujours fait peur et l'inconnu l'effraye toujours autant. Cela parce qu'elle a été surprotégée. Ses parents lui interdisent de sortir en dehors des cours et elle doit toujours rester avec eux. Elle lit beaucoup, regarde la télévision. Elle voyage, mais tout le temps dans un univers clos.

Du coup, elle est d'une timidité maladive et a cette peur de l'extérieur en elle.

Elle qui rêve d'être exploratrice, c'est un comble !

Son dernier rêve, après avoir lu le journal, était de voyager en Égypte.

Soudain, un cheval ailé blanc à l'air doux atterrit devant elle. Chevauchant cet animal incroyable, un beau brun au visage sympa qui porte très bien. Il est habillé comme un Espagnol, un hidalgo : pantalon noir, boléro sur une chemise blanche et chapeau. On dirait un danseur de flamenco !

Irène et de Marceline continuent de marcher tout en rigolant. Étrangement, elles n'ont rien vu...

Julie, elle, n'a pas peur du tout. Au contraire, elle est heureuse de cette apparition !

— Hola, señoritas ! la salue l'homme. Montez vite sur mon fidèle destrier, je vous emporte avec moi, en Espagne ! Des enfants sont en danger, ils ont besoin de vous !

D'abord subjuguée, Julie ne peut rien répondre. Puis, comprenant l'urgence de la situation, elle décide :

— D'accord, je viens ! J'enfourche votre destrier, et allez !

Elle prend la main que l'Espagnol lui tend et, excitée, elle grimpe sur le cheval ailé. Elle est très heureuse de servir à quelque chose d'utile !

3

Assise derrière le mystérieux hidalgo, Julie vole vers l'Espagne.

— Je m'appelle Rohan, se présente l'homme. Et mon fidèle destrier se nomme Pégase. N'ais pas peur, tout ce que tu vas voir, c'est tout ce que tu as désiré vivre.

Julie n'a pas peur.

Elle laisse ses amies, l'école ménagère, sa famille et les terrils derrière elle. Ils arrivent au-dessus de Paris et de la Seine. Durant tout le voyage, Rohan lui parle. Il lui décrit la vie en Espagne, les gens qu'il côtoie. Il lui parle des nombreux enfants de la guerre, les orphelins, et de Franco le dictateur...

— Oui, ces enfants ont été abandonnés, précise-t-il, car leurs parents sont morts ou en prison.

En apprenant un tel sort, Julie pleure... Puis, elle sèche ses larmes. Ces enfants ont besoin d'elle, elle ne les décevra pas ! Néanmoins, elle a besoin de savoir une chose.

— Pourquoi m'avoir choisie ? demande-t-elle alors au beau et mystérieux cavalier.

— Car tu as du cœur, et j'ai vu que tu aimais les gens. Et puis, tu as les pieds sur terre, mais tu es aussi une rêveuse. Et j'ai besoin d'une rêveuse pour accepter mon existence et celle de Pégase !

Ils survolent la France puis passent les Pyrénées pour descendre vers la Catalogne. Ils retournent ensuite vers l'intérieur des terres vers Madrid avant de se diriger vers Cáceres d'Estrémadure, là où il fait toujours beau. Après avoir passé des terres arides sans maisons où ne poussent que des herbes folles, ils arrivent à Cadres, cette grande ville au style mauresque magnifique.

4

Pégase atterrit devant un ancien couvent transformé en orphelinat. Un bâtiment triste à la toiture partiellement en

ruine. Tout est en mauvais état. Le potager tout autour, qui était cultivé par les bonnes sœurs, les larges parterres de fleurs, tout cela n'existe plus. À cause de la guerre civile, les bombes ont creusé des trous. Tout est dans un délabrement pas possible. Julie perd de sa motivation. Elle doute. Elle se dit qu'elle va galérer. Car partir ainsi à l'aventure à son âge...

Rohan devine son trouble.

— Courage, lui dit-il. Pense aux autres, tu n'es pas là pour toi, tu es là pour les eux.

— Oui, mais je ne sais pas la langue...

— Tu apprendras. Et puis, je serai là, ne t'inquiète pas. À deux, on fera des miracles.

Ceci dit, l'Espagnol se dirige vers le bâtiment.

Pleine de confiance, Julie le suit. L'excitation de l'action et la curiosité effacent ses dernières réticences.

Entrer dans l'enceinte de l'orphelinat ne leur pose aucun problème.

L'endroit est très triste. Dans la cour, elle se retrouve devant des enfants maigres, sous alimentés, à la tête rasée. Ils sont mal lavés, mal soignés. Leurs yeux sont tristes, il n'y a pas de sourire. Tous ont un tablier. Rose pour les filles, à carreaux pour les garçons.

Un peu plus loin, des religieuses sont en train de prier. D'autres s'occupent de certains enfants avec froideur.

Elles n'ont pas de cœur, se dit aussitôt Julie.

Une petite fille amaigrie, à la robe rapiécée – comme celle de toutes les autres fillettes – pleure dans un coin. Le cœur de Julie se serre.

Elle a faim, se dit-elle. C'est pour cela qu'elle est malheureuse.

Puis, en regardant à nouveau le jardin, elle comprend.

Les bonnes sœurs n'ont plus de légumes. Elles manquent de nourriture pour tout le monde... Et comme elles ont un petit budget, elles ne peuvent pas s'occuper mieux d'eux...

Rohan et elle entrent dans l'orphelinat.

Là aussi, la misère est présente, dans toute sa terrible ampleur. Une odeur de pauvreté envahit la jeune fille. Ça sent le pipi... Dans une pièce qui sert de cuisine, d'autres religieuses préparent un repas frugal : du pain et de l'eau...

Ce n'est pas la joie, ici, pense Julie. Cet endroit n'est pas vivant...

Elle croise d'autres enfants. Elle a l'impression qu'ils attendent tous la mort, ce qui la retourne. Comment oublier ça ? Elle se dit qu'elle gardera ces images dans sa tête durant toute sa vie. Au lieu de la démotiver, cela lui donne encore plus envie d'intervenir pour aider ces orphelins. Elle s'approche de ces derniers, pleine d'amour.

Mais, ne l'ayant jamais vue, ne la connaissant pas, ils sont sur la défensive. Les bonnes sœurs ont cessé de prier et observent la scène. Leur visage exprime de la surprise. Elles sont étonnées qu'une jeune fille puisse s'intéresser aux enfants.

Julie lit autre chose en elles : de l'angoisse.

Elle secoue la tête.

De quoi pourraient-elles avoir peur ? Je dois me faire des idées. Elles sont justes dépassées par tous ces orphelins...

— Je reviens, dit-elle aux enfants. Et je vous promets de vous rapporter tout ce dont vous avez besoin.

Elle a décidé d'aller chercher des victuailles, des produits pour la toilette et de la lessive pour nettoyer leurs vêtements. Comme Pégase est à l'écurie pour se reposer du voyage, elle décide de se rendre à pied, avec Rohan, dans les villages voisins pour faire appel au bon cœur des gens.

Quelques heures plus tard, elle revient avec brouette chargée d'une montagne de choses.

5

En la voyant revenir dans l'orphelinat avec sa brouette remplie de savon, d'habits et de nourriture, les enfants sont à la fois surpris et joyeux. Les bonnes sœurs, quant à elles, restent dubitatives, et n'interviennent pas.

Julie s'en moque. Elle se débrouillera toute seule. Elle est heureuse et son cœur est gai, ce qui suffira pour s'occuper de tout ce petit monde. Elle tape dans les mains pour rameuter tous les enfants, décidée à les laver. Puis, elle se tourne vers Rohan :

— Allez ! dit-elle. Vous aussi vous devez mettre la main à la pâte ! Chacun sa tâche !

Pendant que les religieuses restent en retrait, l'Espagnol s'occupe de la toilette des garçons pendant que Julie s'occupe de celle des filles. Heureux, les petits orphelins rient et pleurent de joie.

Une fois qu'ils sont propres, la jeune fille et l'Espagnol

leur mettent des vêtements neufs. Tout le monde chante. Puis, c'est l'heure du repas. Un vrai repas où il n'y a pas que du pain et de l'eau !

Les religieuses quittent alors leur réserve, et viennent aider à la distribution, pour que celle-ci soit équitable.

Les enfants mangent avec appétit, et, même, avec gourmandise ! La bouche pleine, ils chantent à nouveau de bon cœur.

Julie les observe. Ils sont épanouis. Leur regard est magnifique.

Quelle bonheur de les voir manger à leur faim et de les voir si propres !

La joie se lit sur les visages. Ils chantent, ils sourient, alors qu'avant ils étaient amorphes...

Devant ce changement, les bonnes sœurs sourient.

— Vous voyez comme ils sont heureux, leur dit Julie. Tout ce que nous leur avons apporté, cela leur a mis du baume au cœur...

Reconnaissants, les orphelins font la ronde autour d'elle. Ils chantent, tapent dans les mains et scandent son prénom. Certains se jettent à son cou et l'embrassent.

Soudain, la mère supérieure apparaît. Sévère, hautaine...

Julie s'immobilise.

Elle va tout gâcher !

La mère supérieure l'ignore et ordonne le silence.

Apeurés, les enfants se mettent au garde-à-vous. Les religieuses reculent d'un pas.

Alors, Julie se rend compte qui elle a vraiment en face d'elle.

Elle ne voit de cette femme que ses yeux gris inquisiteurs. Cette mère supérieure est tellement rigide que rien d'autre que ce terrible regard ne se voit. Impossible de distinguer à quoi ressemble son physique ! C'est comme s'il ne restait que son autorité de visible. Elle en est presque immatérielle tellement elle tient son rang, tellement elle met de distance avec les enfants et les bonnes sœurs sous ses ordres...

Elle est inaccessible, réalise Julie. Inhumaine...

Et elle n'apprécie pas d'entendre tous ces enfants chanter, rire, chahuter.

— Vous êtes punis ! leur dit avec sévérité la mère supérieure. Punis de sortie en forêt !

Elle se tourne vers ses religieuses.

— Allez les mettre au lit !

— Mais, la journée n'est pas finie..., ose protester une bonne sœur.

La mère supérieure fronce les yeux.

La nonne qui vient de parler recule d'un pas, tête baissée. Puis, elle et toutes les autres obéissent, la mort dans l'âme. Elles emmènent les enfants dans les dortoirs.

Courroucée, mais restant très digne, la mère supérieure sort du réfectoire. Pendant tout ce temps, Julie est restée tétanisée, effrayée par sa raideur et sa sévérité. Elle se retire de l'orphelinat sur la pointe des pieds quand Rohan apparaît à côté d'elle.

— Il faut lui parler pour qu'elle lève la punition, dit-il.

— Mais, c'est impossible ! panique-t-elle. Personne ne peut se dresser contre une mère supérieure !

— Ne te laisse pas faire. Ta cause est noble. Prends le taureau par les cornes. Olé ! À l'assaut !

Certes, réfléchit la jeune femme, elle est hautaine car elle a un rôle à tenir. Un rôle d'autorité... Mais, je peux peut-être la faire fléchir.

Convaincue, elle part affronter la responsable de l'orphelinat.

6

La mère supérieure fixe d'un air réprobateur Julie qui entre dans son bureau. La religieuse siège dans une pièce austère imprégnée d'une odeur de cire écœurante.

D'un ton gentil, mais ferme, Julie lui dit :

— Madame, pourquoi priver ces enfants de sortie ? Vous pourriez penser à eux qui n'ont aucuns loisirs.

— Nous verrons. Je vais réfléchir. Sortez, maintenant.

La religieuse aux yeux gris inquisiteur a lâché ces mots sur un ton catégorique. Le ton de quelqu'un habitué à commander et à être obéi. Julie ne se laisse pas faire, et se révolte face à cette autorité qu'elle juge froide et sans humanité.

Elle insiste, mais en souriant gentiment.

— Pourquoi ne pas changer d'avis, maintenant ? Cela les rassurerait...

— Jeune impertinente, la menace-t-elle, continuez

comme ça, et je vous mets à la porte. Vous perturbez tout le monde !

— Mais, vous ne comprenez pas...

La mère supérieure se lève. Droite sur ses jambes, elle fixe Julie, furibonde.

La jeune fille cligne des paupières, incrédule.

On dirait que de la fumée sort de ses narines...

Alors, chose incroyable – impensable ! – la mère supérieure se transforme en dragon !

Les écailles d'un vert foncé, la créature est immense. De la fumée sort de ses naseaux dégageant une odeur d'encens étouffante. Ses yeux volumineux, menaçants, se braquent sur Julie.

L'air imposant, le dragon devient impressionnant lorsqu'il étend ses ailes. Sa masse immense s'envole, et son ombre s'étend sur tout l'orphelinat.

Les enfants et les religieuses quittent la bâtisse, en panique. Tout le monde crie, hurle de peur et s'enfuit.

Le dragon crache des flammes.

— C'est vous qui ne comprenez pas, jeune fille ! L'autorité et la rigidité sont les seules manières de s'occuper des enfants !

Elle ne connaît que le commandement..., comprend Julie.

Voyant qu'elle ne s'enfuit pas, le dragon montre ses griffes pour l'intimider. Il gronde. Il l'entoure de fumée. Ses ailes s'ouvrent telle une menace.

Mais la jeune femme ne se laisse plus intimider. Rohan

lui a dit de prendre le taureau par les cornes, eh bien, elle va le faire ! Pour les orphelins ! Car ils ont souffert. Et à cause d'elle, ils souffrent encore plus !

— Olé ! s'exclame-t-elle en montant sur Pégase qui est venu l'aider dans son combat.

Elle compte affronter le dragon qui dormait dans la mère supérieure. Le représentant de ses émotions négatives qui lui donnent un pouvoir dont la religieuse a peur de se séparer. Car, pour elle, ainsi, elle perdrait toute autorité... Néanmoins, Julie ne combattra pas la créature comme cette dernière l'entend, c'est-à-dire par la force et la violence. Non, elle a mieux en elle.

Ayant compris ses intentions, Pégase arrive au niveau de l'une des oreilles de la créature.

— Laissez les enfants, tranquilles, dit Julie. Ne leur mettez pas de mauvaises idées dans la tête. Rire, chanter, ça donne de la joie dans le cœur.

Contre toute attente, ses paroles portent. Le dragon cesse de rugir. Derrière ses yeux de reptile, le bon côté de mère supérieure apparaît et l'écoute plaider pour le bien-être des orphelins.

— Ils n'ont pas de joie, ce n'est pas normal... Ils ont besoin d'être soignés, d'être propres. Ils ont besoin de nourriture. Mais, ce ne sera pas suffisant. Ils ont besoin d'amour. Pour grandir, pour évoluer. Sans amour, ils deviendront de pauvres petits malheureux...

» Vous savez, il ne faut pas grand chose pour être heureux. Et, une fois, joyeux, ils seront plus sages. Ils vous

obéiront plus facilement. Non pas, parce qu'ils vous craignent et que vous êtes la mère supérieure, mais parce que vous vous occuperez d'eux, parce que vous les aimerez... Alors, à la place d'avoir peur de vous, ils vous aimeront, et vous vous sentirez plus humaine. Vous ne serez plus aussi rigide, vous serez moins malheureuse... Car, il y a de la tristesse en vous, je m'en rends compte à présent...

Le dragon finit de l'écouter avec bienveillance. Puis, il s'évapore. À la place, réapparaît la mère supérieure.

Une mère supérieure, plus petite, moins hautaine. Plus souriante. Et qui regarde les orphelins et ses religieuses avec bienveillance...

7

Julie se réveille. Elle est dans sa chambre, sous les couvertures bien chaudes et réconfortantes de son lit.

— Oh..., murmure-t-elle, ce n'était qu'un rêve...

Elle pensait aux voyages qu'elle pourrait faire un jour, quand elle s'est endormie.

Encore émerveillée, elle se sent heureuse, détendue.

Bien sûr, elle aurait bien voulu vivre cette aventure, que ce soit plus qu'un rêve.

Elle songe au rôle qu'elle a joué.

Si tout cela avait été vrai, c'est exactement ce qu'elle aurait fait.

Elle sourit, très heureuse, et se dit qu'elle a appris plusieurs choses avec ce rêve. À avoir confiance en elle, à ne

plus avoir peur et à ne pas juger les personnes sur leur méchanceté car il y a, bien souvent, de la souffrance en eux.

Soudain, elle se fige, puis écarquille de grands yeux.

Posée au bout de son lit, une orange repose au milieu de longues plumes blanches...

* * *

Fini les rêves. La vie a repris.

Mais, un jour, en allant au bal qui est donné devant la mairie de Calonne-Ricouart, Julie tombe nez-à-nez avec son bel hidalgo. Il n'y a pas de doute, c'est bien lui. Toujours très bien habillé, avec son costume bien coupé, bleu marine.

En la voyant, il lui dit :

— Ma belle Espagnole, je t'attendais. Je t'ai reconnue entre toutes.

Il lui sourit et ajoute :

— Tu as eu du courage pour aider les orphelins. Tu n'as pas eu peur du dragon... Tu as même réussi à le changer...

Alors, il lui parle d'une vie avec lui, d'une maison, d'enfants.

Des enfants, songe Julie aux anges.

Elle se voit leur acheter des livres, leur raconter des histoires – tout comme son père le faisait avec elle quand elle était enfant –, ou encore leur parler des constellations.

Et elle lui raconte :

— Le samedi, je prenais mon bain. Juste après, mon père me mettait sur ses genoux et il me racontait de petites

histoires. Elles m'impressionnaient. Pendant ce temps, dans la pénombre de la pièce, le trou de la cuisinière à charbon était rougeoyant. C'était fantastique...

» Je me souviens aussi d'un soir. On revenait de je ne sais plus où tout en regardant le ciel étoilé. Il m'a montré le grand chariot et le petit chariot – la Grande et la Petite Ourse. C'était merveilleux. Ma petite main dans sa grande main. C'était rassurant.

Alors, son bel hidalgo la prend par la main. Et quelque temps plus tard, c'est ainsi qu'ils montent, ensemble, les marches de la mairie.

UN ANGE EST PASSÉ

par
Clo VAN-DAMME



Chapitre 1

Par une après-midi orageuse de Juillet

Après des heures de marche, je me retrouve sur une place. Autour de moi des maisons aux briques rouges. Je croise un jeune garçon aux joues joufflues. Il fait quelques pas à côté de moi avant de s'éloigner.

Je suis déçue. J'aurais voulu lui demander ma route.

Une odeur appétissante et familière me chatouille les narines. Mon ventre gargouille aussitôt de faim.

Je sais d'où elle vient...

Mais ? Je ne reconnais pas la boutique où j'ai l'habitude de me rendre. Là-bas, la boulangère me donne régulièrement du pain. Je ne reconnais pas non plus mon environnement quotidien...

« Est-ce que quelqu'un peut m'aider ? Je suis perdue ! »

Je suis fatiguée, affamée. J'ai soif, je me sens sale.

Que vais-je devenir ?

1

Je suis en train de regarder dehors. Dans la salle communale, l'excitation commence à monter. Cyril va fêter, avec ses copains, la réussite de leur examen. Il ne tient pas en place.

Cricri et moi sommes arrivées vers 10 heures pour décorer

la salle et préparer les casse-croûtes. Cricri est le père de notre fils, Cyril. La veille, il s'est rendu au supermarché Cora, pour acheter les différentes victuailles.

Les baguettes sont arrivées toutes fraîches, et Marjorie les a coupées à 20 cm environ. Pour l'occasion, Marjo a revêtu un beau tablier blanc de cuisinier que son père, Cricri, lui a donné. Eh oui ! Cyril a une demi-sœur de cinq ans son aînée.

Il nous reste à remplir les morceaux de baguette.

— On en fait combien au jambon et combien au fromage ? me demande Marjo.

— Oh ! moitié-moitié, je te dirais. Mais, je te fais confiance, c'est toi qui vois.

— OK ! Mais je pense que le jambon plaît mieux que le fromage. Je vais en faire quelques-uns de plus...

Je m'approche de l'une des fenêtres de la salle.

Dehors, un orage est venu perturber l'après-midi. Une marionnette essaye désespérément de voler et vient s'accrocher sur le bord de la vitre. La porte s'ouvre et se referme constamment. Dans cette salle un peu vieillotte, les portes ne sont plus aussi opérationnelles qu'auparavant. Il fait très chaud. Je la bloque avec une chaise.

Je suis angoissée.

Est ce qu'il y aura assez de sandwiches ? J'espère que je n'ai rien oublié... Oh ? Justement !

— Marjo, je crois que j'ai oublié les serviettes en papier et les paquets de chips ! Et les gâteaux !

— Non, tout est là. Arrête de stresser, tout va bien.

— OK, OK... Bon, il faut mettre tout au frais avec ce

temps. Qui vient m'aider ?

Cricri étant occupé avec la sono, c'est encore Marjo qui vient à mon secours.

2

Tiens ? Une porte entrouverte.. Je vais m'approcher. Peut-être que je vais voir mon ami. Je l'aime tellement ! Il pourra me donner un peu d'eau, me nourrir et sécher mon poil détrempé.

Chapitre 2

Une rencontre inattendue

1

Il est aux environs de 21h30 quand je vais la voir pour la première fois. À ce moment-là, je ne sais pas encore que je vais vivre une belle histoire d'amour. Derrière la vitre, la marionnette a réussi à s'envoler malgré les gouttes de pluie abondantes.

Tout est enfin terminé. J'ai mal aux pieds. Je peux enfin me poser un peu.

— Ouf ! Cela fait du bien de s'asseoir. Marjo, tu veux bien me donner un verre d'eau ?

— Oui, pas de soucis.

Elle est gentille, ma petite belle-fille. Toujours aux petits soins pour moi. C'est comme si c'était ma fille, Je l'ai connue alors qu'elle n'avait que trois ans.

Je jette un œil partout vite fait pour voir si nous n'avons pas oublié quelque chose. Là, je vois une boule de poil, à mes pieds, qui gémit. Cette petite bête d'une couleur bizarre – bleue... – n'a que trois pattes et un foulard bleu autour de la queue.

— Eh toi, d'où tu viens ?

Elle se tourne vers la porte entrouverte que j'ai bloquée avec la chaise.

Incroyable, elle comprend ce que je lui dis !

Serait-elle, elle aussi descendue du singe comme nous, les humains ? La chienne se couche, les pattes étendues sur le carrelage frais, la langue pendante, essoufflée.

— Oh, tu as soif ? Faim ? Je vais te donner à boire, et à manger. Suis-moi.

Tout en m’occupant de ce chien perdu, mon cœur se serre. Les larmes me montent aux yeux. Les souvenirs me reviennent en mémoire...

Nous sommes en 1996. Cricri et moi avons perdu, en deux mois de temps, Dolly, une malinoise adorable que nous avons recueillie au refuge treize ans plus tôt, et notre chat roux et blanc, Isidore. Nous ne voulions plus d’animaux car nous avons eu trop de peine lorsque Dolly et Isidore nous avaient quittés. Mais, dans notre petite maison fleurie, rue de Londres à Lens, il y avait un grand vide et surtout une déprime qui s’installait en moi... Malgré cela, je ne voulais pas écouter mon fils, Cyril, qui voulait un labrador couleur sable.

2

Je montre notre étrange invitée à mon mari

— Regarde Cricri, comme elle est gentille. Elle se laisse caresser...

Je lui montre la sortie, je voudrais tellement qu’elle retrouve sa famille. C’est si triste et dangereux de passer la nuit dehors.

— Aller retourne à ta maison. Viens par ici, la porte est là. Allez, va-t-en !

La bête ne bouge pas. Elle boit et mange, elle récupère.
Je n'ai ni le cœur, ni l'envie d'insister plus.

Les jeunes sont tous arrivés, apparemment. Chacun discute dans son coin pendant que Cricri diffuse la musique. C'est un peu timide entre eux. La petite bête n'est pas effrayée par le bruit ni par tout ce monde qui l'entoure. D'ailleurs, elle semble très sociable.

Petit à petit, les garçons se dégourdissent un peu.

Le petit chien, lui, est toujours très à l'aise. Il regarde par ici puis par là. Le monde ne l'effraie vraiment pas du tout. Il est toujours assis à côté de moi. Je n'ose pas bouger car je ne veux pas qu'il quitte mes pieds. Marjorie se faufile entre les jeunes et propose des boissons et des sandwiches. Le chien la fixe du regard. En revenant remplir son plateau, ma belle-fille passe sa main sur le museau rose du chien.

3

La petite chienne au poil bleu reste toute la soirée avec nous. Elle n'essaye pas de repartir. Quand je me lève, elle me suit partout. Quand je suis assise, j'ai envie de la prendre sur mes genoux. Mais, j'hésite un peu. Elle me regarde d'un air attendrissant. Je ne cesse de me dire :

D'où vient-elle ? Ses maîtres doivent la chercher. Et si on la prend comment va-t-elle réagir ?

Des mille et une questions que je me pose, il n'en reste qu'une seule au moment du départ. La plus importante : qu'est-ce que nous allons faire de ce chien perdu ?

Je questionne mon mari et je comprends de suite ce qu'il ressent : un large sourire s'est dessiné sur son visage et il hoche la tête en signe de satisfaction.

Pendant ce temps, Cyril fait la fête. Il ne veut pas entendre parler de cette bête affreuse. Et, surtout, il n'en veut pas à la maison. Notre fils veut un labrador, or ce chien en est vraiment l'opposé !

Vers trois heures du matin, il s'aperçoit que le chien est toujours là. Lorsque ses yeux croisent ceux de la petite chienne, celle-ci baisse la tête et pose son museau sur ses pattes. Elle tremble. Il est évident qu'il l'impressionne.

— Maman, il est encore là, lui ? Que vas-tu faire au moment du départ ?

— Je ne sais pas, Cyril. Je ne sais pas...

À 5 heures du matin, nous décidons de l'emmener avec nous en nous disant que si quelqu'un la réclame nous la lui rendrons... Nous ne nous demandons même pas comment réagira Léo, le chaton blanc et noir qui vient de la SPA, que Jacqueline, une amie, a offert à Cyril et que nous n'avons pas eu à cœur de refuser...

Arrivés à la maison, tout le monde descend sauf la petite chienne. Elle se demande où on l'emmène. Je la prends maladroitement dans les bras, Je ne suis pas à l'aise même si elle se laisse faire. Il est 6 heures du matin lorsque Cricri ouvre la porte du 66 rue de Londres. La petite bête se fige quelques instants puis avance petit à petit. Elle fait pipi sur le paillason.

Je la gronde. Elle baisse les oreilles. Elle avance une patte puis une autre.

— Ça commence bien ! commente Cyril.

Il n'a pas été très content en s'apercevant que nous la ramenions avec nous.

D'un coup, stop. Les yeux ronds de notre invitée sortent de sa petite tête. De l'autre côté, un autre animal apparaît.

C'est Léo...

4

Oh là, là ! Il est bizarre, lui ! Il n'est pas comme moi. Ses oreilles sont pointues, il a de la moustache et il montre les dents.

Je lui dis :

« Calme-toi. Tu es qui toi ? »

Il crache :

« Moi, je suis arrivé avant toi, et, ici, c'est chez moi ! »

« Chez toi, chez toi ? Cela reste à voir ! Moi, je suis invitée par Monsieur et Madame... »

Il crache de plus belle. Je comprends, il n'est pas très content car j'arrive sur son territoire. Je me suis montrée trop prétentieuse, trop conquérante. Je décide de tout lui dire...

« Je crois que je me suis perdue, et la dame qui est très gentille a accepté que je vienne passer la nuit chez vous. D'ailleurs, je ne connais pas leur nom... »

« Tu parles ? » me dit-il.

Je lui réponds timidement :

« Ben, oui. Je parle... »

Il reprend la parole tout excité :

« Je m'appelle Léo. Je suis un chat, et je suis content de te rencontrer car ici personne ne comprend mon langage. Parfois, je demande pour sortir et on me demande si j'ai soif. Tu te rends compte ? Bon, ici, c'est la maison de la famille Davroux. Tu connais déjà Christian, dit « Cricri ». C'est le maître de maison. Il paraît sévère, mais il a beaucoup d'humour. Ensuite, il y a Claudine, la maman de tout le monde tellement elle est gentille. Et puis, il y a Cyril, le fils. Si je peux te donner un conseil : ne te retrouve pas sur son chemin. »

Devant mon air interrogateur, il précise avec un plaisir non dissimulé :

« Il n'aime pas les petits morveux comme toi ! Il n'aime que moi ! »

Le chat se redresse sur ses deux pattes arrières, droit comme un pic, et laisse apparaître son poitrail blanc aux tâches noires.

« Et il y a moi ! me dit-il. Je suis traité comme un prince. Je bois, je mange, je joue, j'ai le droit de dormir dans le canapé si je ne fais pas de bêtises ! Ici, c'est mon domaine, ne l'oublie pas ! D'ailleurs, je me recouche. Ma nuit n'est pas finie, vous êtres rentrés tard ! »

Léo grimpe sur le canapé, fait trois fois le tour sur lui-même et se couche en rond.

Je le regarde faire son numéro en silence.

Ayant quand même un peu peur, je m'allonge aux pieds de la gentille dame. Elle me caresse à nouveau sur la tête puis sur le dos. Elle me rassure. J'ai envie de me blottir dans ses bras comme avec Tom. Elle me dit :

— *N'ais pas peur de Léo. Il paraît méchant, mais je suis sûre que cela va bien se passer entre vous deux. Ici, les animaux sont comme des frères et sœurs.*

L'homme me prépare un bol d'eau. Je le remercie en agitant ma queue. Aussi, il me caresse les oreilles. Puis, je le vois partir au réfrigérateur d'où il revient pour me donner du jambon.

— *Demain, j'irai lui acheter des croquettes ! dit-il à Claudine*

— *Oui, je pense que c'est mieux que de la pâtée, lui répond-elle. Tu peux demander conseil au magasin ou regarder sur internet ce qu'ils préconisent pour des petits chiens.*

— *Très bonne idée ! Je regarde de suite, rétorque Cricri.*

Je suis contente. Je serai bien traitée, ici, je pense... Je pourrai m'y sentir chez moi.

Oh ? Mais ?

Un flash me traverse la tête.

Que va devenir Tom sans moi ? Je ne le reverrai plus, je l'aime tellement ! Peut-être que je le verrai demain ? Peut-être qu'ils m'emmèneront le voir ?

Chapitre 3

Première journée

1

La première nuit, je dors avec la petite chienne dans le canapé. C'est quand même l'inconnu avec cette nouvelle venue. Bien sûr, Léo n'est pas content car il doit céder sa place et dormir sur le coussin placé à même le sol. La nuit se passe très bien.

Cyril continue ses cours à l'extérieur, il prépare un CAP et un BEP d'Électro Mécanicien. Il part le matin et rentre vers 16 h 30. Ce matin-là, avant qu'il ne s'en aille, je lui dis :

— Dès que tu rentreras, tu changeras l'eau des bêtes. Avec cette chaleur, cela réchauffe très vite.

— Oui, mais juste à Léo !

— Non, aux deux bêtes ! Et, c'est moi qui m'occuperai de l'alimentation lorsque je serai rentrée du travail.

Cyril râle mais il le fera quand même. Il sait que je ne rigole avec ce genre de chose.

2

Il est huit heures, je me réveille. La maison est calme. Mes sauveurs doivent être partis au travail... Léo est toujours sur son coussin, un étage en-dessous de moi.

Je l'interpelle :

« Léo, tu veux bien me dire comment je fais pour aller faire pipi ? Je n'ose pas bouger, je ne sais même pas où aller... »

Il bouge une oreille, puis ouvre un œil et baille avant de daigner me répondre :

« Moi, c'est facile. Tu vois, là-bas, j'ai une litière. Pour toi, c'est différent, tu dois te retenir et attendre que quelqu'un rentre. »

Puis, il entreprend de faire sa toilette sans plus s'intéresser à moi.

« Et je fais comment pour attendre? » que je lui demande complètement perdue.

« Je sais pas moi, c'est pas mon problème, rétorque-t-il d'un air moqueur, mais réfléchis bien car en fonction du premier qui passe la porte, tu risques d'avoir des problèmes. »

Je me fais toute petite :

« Ah bon ? Quel... quel problème ? »

« Si c'est Cyril, il va être très en colère, m'explique Léo d'une voix langoureuse. Si c'est Christian, il sera aussi en colère. Si c'est maman, alors là, tout change. Elle va te gronder mais un peu seulement. »

Les heures suivantes se passent calmement avec le chat. Durant la matinée, celui-ci se lève pour s'alimenter, puis direction sa litière. Ensuite, il squatte le canapé une bonne partie de la journée. Je demande timidement à Léo :

« Je peux aller dans ton bac ? Cela devient très urgent, je n'en peux plus. »

Il refuse net :

*« Il n'en est pas question, ce n'est que pour moi seul !
Tu vas tout salir avec tes pattes et ta queue. »*

Je le supplie :

« Allez, sois gentil, personne ne le saura ! »

« Non, c'est non ! Tu es arrivée depuis quelques heures et tu veux déjà tout chambouler. »

Je n'insiste plus. Je me tais et me blottis près de la porte de la véranda où j'attends le retour des humains de cette maison.

*Arrive l'heure du retour, la clé tourne dans la serrure.
Je m'inquiète : pourvu que ce soit Claudine !*

La porte s'ouvre. Ah non, c'est Cyril ! Je suis morte !

— Alors les fauves, ça s'est bien passé ? lance-t-il. Il y a combien de morts ?

Léo s'approche de lui pour recevoir sa caresse habituelle. Moi, je suis figée.

— Aller, dehors toi, me dit-il d'un ton ferme.

Je rampe devant lui et file à l'extérieur.

Dans la courette, quelques fleurs ornent trois murs blancs. Sur le quatrième, une barrière a été installée pour la séparer du territoire du voisin. Un tout petit coin d'herbes semble presque invisible. C'est là que je dois me soulager.

Oh que ça fait du bien !

3

Cyril prends son goûter et commence ses devoirs. Il a chaud, il prend un Oasis bien frais. Il passe devant les deux

gamelles d'eau et repart à ses devoirs.

Il est 17 h 30, Claudine va bientôt rentrer. Cyril a de nouveau soif. Il se lève et prend un verre d'eau. Automatiquement, il prend la gamelle de Léo et la remplit d'eau fraîche.

Celle de la chienne est juste à côté de celle du chat.

Le garçon la prend et s'adresse à la chienne.

— Bon, tu as de la chance qu'il fasse chaud, je te change l'eau !

La bête n'ose pas bouger. Léo la regarde et miaule vers elle :

« Va-s'y, il ne va pas te manger ! Il a l'air comme cela, mais il ne te fera pas de mal, surtout si nous deux on s'entend bien. »

« Ah bon ? Alors, on s'entend bien nous deux ? » demande, étonnée, la petite chienne.

— Allez viens boire ! dit Cyril en la fixant avec sévérité.

Elle baisse les yeux et s'avance timidement.

4

Je rentre du travail. Je tends l'oreille...

La maison est calme, Cyril fait ses devoirs. Léo repose sur son canapé préféré. Snoo Pie s'avance vers moi en agitant la queue. Elle semble s'adapter chez nous. Elle est calme, pas encombrante. Elle est propre, pas de pipi dans la maison.

Très bien !

Je la félicite. Elle est heureuse de recevoir mes caresses.

— Elle n'a que des qualités. Qu'en penses-tu Cyril ?

— Ouais, je te vois arriver, tu vas la garder ?

— Peut-être... On verra.

Malgré son antipathie, Cyril accepte plus ou moins sa présence.

Chapitre 4

Nouvelles habitudes

1

Durant les huit jours qui suivent, je lis bien les annonces pour voir si quelqu'un réclame un petit chien. Au fond de moi, j'espère ne rien trouver. Je suis angoissée à l'idée d'ouvrir le journal. Pendant ce temps-là, celle que nous avons surnommée Snoo Pie joue, court. Nous assistons, entre Léo et elle, à des jeux formidables ou à des siestes l'un contre l'autre. Leur méfiance du début s'est muée en franche complicité.

Petit à petit, Cyril fait quotidiennement les tâches que je lui confie vis-à-vis *des* bêtes. De plus en plus, il change l'eau de Snoo Pie sans que je le lui demande. Je pense que c'est bon signe, Il va finir par l'adopter.

Bon, il lui parle quand même comme s'il la détestait, mais je connais mon garçon, il n'a jamais été méchant. Par contre, elle sait qu'il ne l'aime pas et elle l'évite toujours. Elle ne vient jamais lui chercher une caresse. Dès qu'il s'approche d'elle, elle change son parcours.

Nous concernant Cricri et moi, elle nous fait rire avec ses oreilles dressées à l'horizontal qui lui donnent un air de gremlins. Elle adore la mie de pain. Coïncidence, il y a une boulangerie près de la salle communale où a eu lieu la petite fête.

Snoo Pie aime les caresses mais ne veut pas qu'on lui

touche l'arrière-train. Est-ce dû à la raison qui lui a valu de n'avoir plus que trois pattes ?

Ou peut-être a-t-elle été battue ?

2

Après un bon lavage, un bon brossage, la petite chienne est magnifique. Elle est toute frisée et toujours bleue...

Je ne cesse de me poser des questions : D'où vient-elle ? Et pourquoi a-t-elle le poil de cette couleur ? Comment est-ce possible d'ailleurs ? Je n'ai jamais vu cela...

— Qu'est ce que tu en penses, Christian ?

— Je ne sais pas, c'est peut-être un schtroumpf ? me répond-il avec son humour coutumier. Un schtroumpf sans bonnet.

Nous sommes partis à rire sauf Cyril bien sûr.

— Il n'y a rien de marrant ! râle-t-il. Elle a dû passer sous une échelle quand un pot de peinture bleue est tombé sur elle.

J'ai un gros fou rire. Puis je redeviens sérieuse.

— Mais quand même pourquoi n'a-t-elle que trois pattes ? Elle a peut-être eu un accident ? À moins qu'elle soit née comme cela ? Après tout, les accidents de la vie cela existe. Regarde mon amie est bien née avec une seule main...

— Oui tu as peut-être raison, me répond Christian, mais c'est rarissime quand même. J'ai un doute. Je pense que c'est plutôt à un accident.

Comme si elle avait la réponse à nos interrogations, la

chienne nous regarde à tour de rôle. Si on pouvait la comprendre, elle nous dirait ce qui lui est arrivé, j'en suis certaine...

Cyril peste :

— De toute façon, on s'en fout, elle ne va pas rester. Elle n'est pas à vous !

3

Je regarde maman Claudine. J'ai tant de choses à lui dire...

Si je pouvais, je t'expliquerai pourquoi j'ai mal quand tu passes tes douces mains sur le bas de mon dos.

Malheureusement, je ne me souviens plus. Ça doit être lié à cette brute alcoolique qui me donnait chaque jour des coups de ceinture sur le bas du dos. J'étais toujours attaché au fond du jardin.

Et puis, Tom est arrivé.

Nous étions inséparables. Il avait promis que jamais plus je n'aurais de corde autour du cou. Que je serais libre.

Tom, mon vrai maître... Je crois qu'il est blond avec une grande mèche sur le front... Ou peut-être il est brun aux cheveux courts ? Je ne sais plus. Sans que je me l'explique, son souvenir me fuit... Comment est-ce possible ?

Je ne sais pas si je le reverrai un jour...

En attendant, je ne me sens pas malheureuse dans cette nouvelle famille. Cricri a toujours un mot gentil pour moi. Marjo aime me caresser les oreilles. Maman s'occupe bien de

moi, elle m'emmène voir la gentille dame qui me rase les poils et qui me met du parfum. Elle sait quand je dois manger, dormir ou me promener.

Je partage le canapé avec Léo et nous avons de longues discussions quand tout le monde dort.

Avec Cyril, c'est bien différent, toujours à faire le caïd. Lui et moi, on s'ignore et il ne me fait jamais de mal. Pourtant, je me sens toujours inquiète en sa compagnie. Comment est-ce possible ? Il aime les animaux pourtant...

Moi qui voulais être discrète, attentionnée, croyant qu'il pourrait m'aimer un jour comme mon ancien ami. Mais je crois que c'est peine perdue.

Je voudrais tellement revoir Tom, un jour.

Il doit me chercher... À moins qu'il m'ait remplacée par un autre chien battu ?

Chapitre 5

La nouvelle famille

1

Petit à petit, notre nouvelle venue s'est intégrée dans notre famille. Nous décidons de l'adopter. Nous ne pouvons plus la rendre, nous sommes déjà trop attachés à elle. Cricri et moi l'avons adopté dès qu'elle est entrée dans la salle, le jour de la fête. Nous l'aimons tant ! Elle est tellement gentille et adorable. Elle se plaît tant chez nous...

Depuis cette décision, un nouveau rayon de soleil éclaire notre maison. Ce petit animal me fait rire. Je ne pensais pas que ce jour de juillet m'aurait apporté un tel sentiment de bien-être. La marionnette sur la vitre a montré à Snoo Pie le chemin d'un bonheur perdu, puis elle est repartie vers d'autres horizons. Peut-être ce papillon était-il un ange gardien ?

Moi qui ne voulais plus de chien, j'ai eu, en cette journée d'orage, ce que l'on appelle le coup de foudre. La petite chienne bleue me le rend bien. On se regarde les yeux dans les yeux, on s'embrasse. Elle adore cela.

Je lui parle :

— Est ce que tu es heureuse avec moi ? Veux-tu vivre avec moi ? Tu me serais d'une très bonne compagnie. Je te rendrai beaucoup d'amour.

Elle me répond par une lèche sur la main et parfois sur la joue. Souvent, je lui demande :

— D’où viens-tu ?

Snoo Pie semble comprendre. Elle s’approche de moi, tourne autour de mes jambes. Elle agite la queue. Mais elle ne m’apporte aucune réponse. Je la caresse de nouveau de la tête à la queue. Je lui prends la patte et je l’agite comme si on se donnait une poignée de mains tels de vieux copains.

— Bonjour Snoo Pie.

Et elle aboie comme pour me répondre : « Bonjour, maman, je t’aime aussi. J’ai tant de choses à te dire, mais je pense que je ne suis pas encore prête à te les raconter. »

Parfois, je voudrais savoir comment il est possible qu’elle ait le poil bleu. J’ai fait une recherche à ce sujet sur Internet. Le chien bleu le plus populaire est celui décrit dans un album réalisé par Nadja qui raconte une belle histoire d’amitié entre une petite fille, Charlotte, et un chien bleu. À travers cette histoire, on trouve différents sentiments tels que la joie, la tristesse, la peur, le courage, l’amitié, l’amour.

Peut-être Snoo Pie est-elle sortie de ce livre ? Ou alors elle vient de Bombay en Inde ? Là-bas, des chiens ont été pollués par l’eau d’une usine... Si tel est le cas, cela signifierait qu’elle viendrait de très loin. C’est donc peu probable.

Je serais curieuse de connaître la vérité.

Le plus déçu dans cette belle histoire, c’est notre fils. Lui qui voulait un labrador. Mais on ne peut pas lutter contre le coup de foudre. Au bout de quelques semaines, Cyril a commencé à accepter la présence de ce chien. Chaque jour, il se charge de l’eau. Par contre, pour les sorties, c’est niet.

Léo, lui, est content d’avoir un compagnon de jeux. Il

accepte Snoo Pie dans le canapé, mais pas à la place qui lui est réservée, de l'autre côté. Après tout, il y en a assez pour deux.

Ce petit chien manquait à notre tableau de famille. On aurait pu satisfaire ce manque en allant au refuge, mais je pense que nous aurions eu du mal à choisir. Et je n'aurais pas choisi un chien à trois pattes et bleu de surcroît. Tandis que là, c'est le destin qui nous l'a mis sur notre route.

2

Cela fait maintenant plusieurs semaines que Snoo Pie est arrivée chez nous. Il est temps de l'emmener chez le vétérinaire. Léo fixe Snoo Pie avant de miauler. Je jurerais qu'il la taquine et qu'il lui dit :

« Oh là, là ! Tu vas te faire piquer les fesses. Il va te retourner dans tous les sens. Moi, j'y ai eu droit aussi, mais ne t'inquiète pas ça va aller vite. Même si ça va être un peu douloureux. »

Je coiffe Snoo Pie puis l'emmène dans la voiture. Accrochée à l'arrière, elle se couche. Elle tremble de peur et gémit. Cyril assiste au départ. Il sourit et fait remarquer :

— On va savoir quel âge tu as et combien de temps je vais devoir encore te supporter !

Présent également, Cricri m'interroge :

— Tu penseras à demander quelle est la quantité de croquettes à lui donner par jour ?

— Oui, ne t'inquiète pas.

Emmener son animal chez le vétérinaire, c'est toujours

stressant, aussi bien pour l'animal en question que pour l'humain.

3

Où m'emmène la gentille dame ?

Ses interrogations sur la couleur de mon poil m'inquiètent... En plus, elle a dit qu'au refuge, elle n'aurait jamais pris un animal comme moi... Peut-être qu'elle va m'aimer moins puisque je ne suis pas comme les autres. Pourtant, moi, je l'aime déjà. Et c'est quoi, cette histoire d'être piqué et d'être retourné dans tous les sens ?

4

Je suis dans une grande salle où attendent, avec leurs maîtres, d'autres chiens et des chats. Claudine s'adresse à la jolie secrétaire aux cheveux rouges et lui explique que l'on vient pour la première fois. Elle m'emmène face à une drôle de machine, bien plus grande que moi. D'après maman, ça s'appellerait d'après elle, une « balance ». J'ai peur. Qu'est-ce qui va m'arriver ?

— Allez, Snoo-P'. Monte dessus, ce n'est rien, me dit Claudine.

Je reste figée, tremblante de peur. Elle finit par me porter et me poser sur la machine qui s'éclaire. Un chiffre apparaît. Je redescends aussi vite, et Claudine paraît satisfaite. Puis, nous devons attendre à côté des autres animaux. Je me

serre contre les pieds de maman. Elle me rassure en me caressant. Au bout d'un certain moment, c'est à mon tour.

Claudine me tire avec la laisse, mais je ne veux pas avancer. Je tire dans l'autre sens. Je n'ai plus confiance, il va se passer quelque chose qui fait mal. Léo me l'a dit !

Maman doit encore me prendre dans ses bras. Je tremble de plus belle. Ah, la, la ! Qu'est-ce qu'il va m'arriver ?

Une jolie dame avec une blouse blanche me demande comment je m'appelle.

Claudine le lui donne et explique notre rencontre.

La dame me caresse doucement sur le dos et sur le ventre. Elle regarde mes yeux, mes oreilles, mes dents.

— Cela n'a pas l'air de la gêner d'avoir une patte en moins..., commente la gentille dame.

Elle continue de me caresser en insistant sur mon arrière-train. Je me retourne vivement et lui pince la main.

— Doucement ma belle ! Tu n'aimes pas cela? Tu as mal ?

Je me méfie et je gronde avec hargne. Si elle recommence je la mords ! La dame ne semble pas avoir peur, mais elle se recule et pense à haute voix :

— Il me semble que c'est en Inde que l'on trouve des chiens bleus, mais ici c'est peu probable...

5

La vétérinaire m'a appris que Snoo Pie a environ un an et demi. Quand je rentre, j'annonce à mon époux :

— Tu peux être rassuré, Cricri, Snoo-P' est en bonne santé ! Pour son poil, il se peut qu'elle vienne d'un autre pays comme l'Inde car il y a, là-bas, une usine désaffectée. Et les chiens qui auraient bu l'eau qui en coule seraient devenus bleus. Par contre, la vétérinaire ne s'explique pas comment elle est arrivée jusqu'ici. Elle l'a bien auscultée. Longuement. Elle a regardé dans sa gueule également. Snoo Pie aurait besoin d'un détartrage, mais on verra cela la prochaine fois. Son poil est très raide, et il a besoin aussi d'être traité.

» Quant à sa patte manquante, elle a dû la perdre suite à un accident. La véto sent une cicatrice mal soignée d'où sa sensibilité au niveau de son arrière train. Ce n'est pas tout. Snoo Pie s'est montrée très peureuse, toujours à vouloir se cacher, à se protéger. La véto pense que cette bête a dû subir de mauvais traitements.

Cricri est pensif. Son visage s'est transformé. Il ne dit rien. Je le connais bien. Il est touché et tout cela le contrarie. J'ajoute :

— Si Snoo Pie pouvait parler, elle aurait beaucoup de choses à nous dire.

Cricri acquiesce avec tristesse et s'exprime enfin :

— Elle a dû vivre de très mauvais moments, pauvre bête !

Je souris, pleine de confiance :

— Oui, mais sa nouvelle famille va la choyer et l'aimer.

6

La visite chez la dame m'a paru durer une éternité. Une

fois sortie du cabinet, Claudine m'a prise de nouveau dans ses bras. Petit à petit, j'ai cessé de frissonner et je lui ai léché la main.

— Ne t'inquiète pas, Snoo Pie, tout va bien, m'a-t-elle rassuré. Nous rentrons à la maison. Tu vas revoir Léo. Ça y est, nous voilà arrivés !

J'étais contente, et je n'avais plus peur.

Au fond, à bien y réfléchir, ce n'était pas si terrible que cela cette visite. Et, finalement, il n'y a pas eu de piqure. Léo m'a racontée des bêtises. Mais, je ne lui en veux pas. Depuis que je l'ai rencontré, nous sommes tous les deux comme des vieux amis. Le premier soir que je l'ai croisé, j'ai pensé que ma vie allait s'arrêter là et que j'allais me retrouver à la rue. À présent, il me fait des farces comme le font parfois, entre eux, des êtres qui s'aiment bien.

Le passage chez le vétérinaire – c'est comme ça que s'appelle la dame m'a expliquée Léo – était nécessaire pour ma santé. Ça aussi, c'est Léo qui me l'a dit. Mes nouveaux maîtres sont tellement gentils et attentionnés avec moi !

Le seul qui m'inquiète, c'est le fils de la maison. Il ne me caresse jamais et je sens son regard menaçant qui pèse souvent sur mon échine.

Aujourd'hui, il m'a lancé :

« Toi, si tu crois que tu vas rester longtemps ici, il n'en est pas question ! Bientôt, quand ce sera le moment, cela va changer ! »

Chapitre 6

Le plan

1

Dès le jour où la petite chienne a été recueillie, Claudine a ressenti quelque chose en elle de très émouvant. Toutefois, il lui a fallu beaucoup de patience et de temps pour apprécier pleinement ce sentiment, car son fils ne voulait pas de Snoo Pie. Ce qui la touchait beaucoup...

Néanmoins, au fil des jours, la tension du début s'est estompée, même si Cyril n'admet toujours pas la nouvelle présence chez les Davroux. Il ne donne jamais une caresse ou une croquette à Snoo Pie. Au fil du temps, il aurait pu faire un effort mais en vain, même pour faire plaisir à sa mère. Cette dernière espère toutefois qu'il a malgré tout une petite place dans son cœur pour cette nouvelle venue.

Quant à Léo, il s'est habitué à cette créature qui lui tient compagnie quand tout le monde est parti. Grâce à elle, il n'est plus seul. Snoo Pie semble heureuse dans cette nouvelle famille. Et dans son regard, on voit que, pour elle, Cricri et Claudine sont des gens merveilleux.

Le nouveau maître et sa femme vivent de très bons moments avec elle. La petite chienne reste à la maison lors des sorties chez les amis ou dans la famille. L'habitude n'a pas été prise de l'emmenner car après tout, tout le monde n'accepte pas les animaux chez soi.

Par contre, chaque personne qui vient à la maison est bien accueillie par Snoo Pie. Dès le premier coup de sonnette, elle accourt à toute vitesse en aboyant. La porte ouverte, elle se tait et agite la queue. Il faut absolument lui dire bonjour par une petite caresse – elle se laisse toucher la tête et les oreilles, elle aime cela.

Claudine avertit toujours : « Attention, pas l'arrière-train » ! Ce que, au fil du temps, tout le monde sait.

Puis, la petite chienne repart toute contente.

La première rencontre avec Snoo Pie pour la famille et les amis, a été une surprise totale.

Tous les visiteurs ont été curieux de connaître l'origine de sa couleur bleue et de savoir ce qui était arrivé à sa patte. Claudine leur a raconté ce qu'elle avait appris par la véto. Chacun a écouté l'histoire du chien bleu à trois pattes. Puis, petit à petit, il n'y a plus eu un tas de questions. C'est devenu « comme ça », et Snoo Pie est aimée de tout le monde.

2

Je gémis.

Entre Cyril et moi, le courant ne passe pas. Moi, je veux bien lui lécher la main comme je le fais avec Claudine. Mais, dès que je m'approche trop près de lui, j'entends :

« Je ne veux pas te voir, mocheté ! »

Jamais il n'a prononcé mon prénom. Pourtant, je suis sincère : je suis prête à l'aimer, lui aussi, comme j'aime Cricri et Claudine. Ils m'ont recueillie, nourrie, bichonnée. Je suis

bien avec eux. Et puis, j'ai un nouveau compagnon de jeu, Léo, avec qui j'ai des parties de fou rire. Parfois, il court après sa queue sans jamais l'attraper. Qu'est-ce que ça m'amuse ! Quand je lui demande ce qu'il fait, il me dit :

« Rien de spécial, je me détends les pattes. »

Et on rit. Nous sommes devenus amis.

La seule ombre à mon nouveau bonheur, c'est Cyril. Il m'appelle « mocheté », mais je suis sûre qu'il ne le pense pas. Pour autant, je suis toujours stressée en sa présence. Dans ces moments-là, je pense fort à Tom, mon ancien ami. Il était gentil avec moi et il m'a sauvé des coups. J'étais libre. Pourquoi il ne vient pas me chercher ? Est ce qu'il m'a déjà remplacée ?

Non, ce n'est pas possible !

Si je pouvais partir à sa recherche, peut-être que je le retrouverais ? Peut-être qu'il me reprendrait ?

Mais je ne peux pas me sauver, j'aime trop cette famille !

Ah, la, la ! Que faire ?

3

Les jours passent, les semaines et les mois.

Je fais partie de la famille. Je m'appelle Snoo Pie Davroux, comme Cricri et Claudine. J'ai même un carnet de vaccination comme Léo. Je ne sais pas si je suis de la même meute que Cyril. Lui, il ne m'aime toujours pas. Comment faire pour que ça change ? Peut-être devrais-je communiquer avec lui ?

Petit à petit, je perds les traits de mon ancien ami Tom. Je l'aimais tant pourtant...

Un jour, j'ai compris que je ne le reverrai plus :

J'ai entendu Claudine qui disait à Cricri :

— Tu te rappelles quand nous avons recueilli Snoo Pie ?

— Oui.

— Eh bien, ce jour-là, il y a eu un grave accident près de la boulangerie à Vendin-le-Vieil, et un garçon de 12 ans est décédé. Il jouait avec son chien sur le trottoir. Eh bien, ce chien, c'était Snoo Pie.

— Comment tu sais cela ? a demandé Christian.

Il semblait choqué.

— J'ai pris du pain ce matin, et une dame en parlait avec la vendeuse. J'ai compris que c'était la tante du gamin. Quand j'ai entendu cette dame dire cela, j'étais troublée. Ce jour-là, il y avait un gros orage. Et puis, le chien avait le poil bleu... De suite, j'ai fait le rapprochement... J'ai pris ma baguette et je suis sortie, émue.

Elle a laissé passer un silence chargé d'émotion, puis elle a conclu :

— Ce jour là, nous avons fait une bonne action !

Snoo Pie a un pincement au cœur.

Je ne reverrai plus Tom. Il doit être au paradis des humains car il était très gentil.

Alors, les souvenirs me sont revenus.

Nous étions toujours ensemble. On jouait. Il me faisait asseoir sur mes deux pattes arrière, et, avec mes deux pattes de

devant, je battais de l'air. Il était content et moi aussi, car j'avais une friandise. Parfois, il m'habillait avec un short rouge et un tee-shirt jaune, ou il me promenait dans une poussette d'enfant. Moi, je ne bougeais pas. J'étais aux anges. Il me donnait plein de caresses et de bisous. Dès que sa mère avait le dos tourné, il m'offrait ce qu'il y avait dans son assiette...

Je ne pourrai jamais plus connaître ces bons moments. Grâce à lui, j'avais même oublié cet individu qui me frappait, là -bas, au fond du jardin...

Si ce jour-là nous étions rentrés plus tôt à la maison, Tom serait encore en vie, et près de moi.

Si cette voiture rouge n'était pas montée sur le trottoir, nous serions toujours ensemble. Lui, en vie, et moi, je n'aurais pas perdu ma patte...

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvre. C'est le retour de Claudine. Il doit être 17h30. Je me réveille d'un sursaut, et je me rends compte que je rêvais de mon petit ami Tom. De ce qui nous est arrivé. De l'accident !

La réalité a refait surface. Je savais qu'il était mort et que je ne le reverrais plus, mais je ne m'en souvenais plus.

Je suis de nouveau triste. Tellement triste...

4

Cyril est en train de faire ses devoirs pour le lendemain.
— Bonsoir Cyril !

— Bonsoir M'am.

Claudine ne tourne vers la petite chienne.

— Bonsoir Snoo Pie. Ça va ? lui demande-t-elle. Tu n'as pas fait de bêtises ?

— Certainement que tu vas retrouver un pipi dans la maison, ou peut-être deux, s'empresse de réagir Cyril.

Elle ignore la pique, tout à coup inquiète.

Snoo Pie n'a pas bougé du canapé, sa tête reste sur ses deux pattes avant.

— Eh bien Snoo, tu ne viens pas me dire bonjour ? Qu'est ce qui se passe ?

La bête ne bouge pas. Ses yeux ronds sont tristes.

Snoo Pie est bizarre... L'inquiétude grandit.

— Mais ? Elle n'a pas mangé ?

— Ah bon ? grogne Cyril. Bah ! Elle fait juste la tête, elle mangera quand elle aura faim...

— Pour quelle raison, elle ferait la tête ?

— Je ne sais pas, peut-être qu'elle n'est pas bien ici et qu'elle veut repartir dans la nature ? Tu devrais la laisser s'en aller. Après tout, elle n'est pas à nous !

Claudine se fâche devant la désinvolture de son fils.

— Écoute Cyril, arrête de parler comme cela, j'aimerais bien que tu fasses un effort ! Si je parlais de cette manière de Léo, tu ne serais pas content !

Elle est soucieuse.

Pourquoi Snoo Pie ne réagit-elle pas ? Et pourquoi n'a-t-elle pas mangé ? Ce n'est pas son habitude... Elle doit être malade...

— Elle ne nous ferait pas une petite déprime ? s’interroge-t-elle à voix haute. Mais, en ce cas, pourquoi ?

Après tout ce que cette pauvre bête a vécu, cela ne l’étonnerait pas.

Et Cyril qui en rajoute toujours une couche ! Il n’est vraiment pas gentil avec elle. Elle doit être très malheureuse...

Claudine consulte les horaires de vétérinaire sur son agenda. Pendant ce temps, Cyril tourne la tête vers Snoo Pie. Il est temps de mettre son plan à exécution. Il a une idée derrière la tête...

— Maman, pas besoin de l’emmener chez la vétérinaire. Je sais ce qu’il lui faut...

Il lui propose de sortir Snoo Pie en promenade afin qu’elle recouvre le moral. Claudine hésite. Cela pourrait lui faire du bien, mais elle est très étonnée de cette proposition.

— Tu penses sincèrement ce que tu dis ? lui demande-t-elle.

— Hum, je ne sais pas si c’est vraiment la bonne solution, mais, je suis sincère. Tu m’as demandé de faire un effort, non ?

— Tu as raison. On peut toujours essayer, cela ne lui fera pas de mal.

5

Léo, qui est sur son canapé, reste presque figé. Il se demande ce qui se passe : Snoo Pie ne bouge pas. Par contre, maman n’arrête pas de s’agiter, et Cyril est énervé.

Il s'adresse à la petite chienne :

« Que se passe-t-il ? »

Pas de réponse.

« Allez, Snoo Pie parle moi. »

...

« Parle-moi, enfin ! »

« Excuse-moi, sanglote Snoo Pie, mais je n'ai pas le moral. Je me suis rappelé que mon ancien maître est décédé et je suis triste. Je l'aimais beaucoup, et je ne le reverrais plus. »

« Mais tu as une nouvelle famille, la réconforte Léo. Moi, je suis là, et je t'aime bien. Tout le monde t'aime. »

« Tu crois? J'ai tellement de chagrin. Tu sais, Tom était tout pour moi. Tellement gentil, et il m'a sauvé des coups. »

« Écoute Snoo-P' ne pleure plus. Ici, tu es bien. Regarde, ta nouvelle famille est très gentille. Et puis, toi et moi, nous sommes potes, et c'est important ça ! Qu'est ce que tu en penses ? »

« Oui, je sais, c'est vrai, mais il y a Cyril qui ne m'aime pas. Il m'appelle toujours mocheté. »

« Ne t'inquiète, je suis sûr que cela va s'arranger. »

« Vraiment, Léo ? »

« Oui, vraiment, Snoo-P'. C'est mon maître, et tu verras, que dans quelques temps, tout cela sera loin derrière toi. Je le connais, il n'est pas méchant. Il paraît dur, mais c'est un amour aussi. Regarde, il te propose une promenade. »

Rassurée, Snoo Pie accepte la laisse que lui tend Cyril... Ni elle, ni Léo ne remarquent la lueur de satisfaction désagréable dans le regard du jeune homme...

Quelques temps plus tard, je constatais un changement chez Cyril, Il était plus sociable avec Snoo Pie. Je ne l'entendais plus râler. Il m'arriva même, une fois ou deux, de le surprendre en train de donner des caresses à notre petite chienne. Par contre, il l'appelait toujours « Mocheté », mais, avec une tournure différente, plus amicale. Plus complice.

Est-ce que notre petite discussion avait fait son effet ?

C'est ce que je me disais, même si, parfois, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il s'était passé quelque chose, ce jour où, assez étrangement maintenant que j'y repense, il s'est proposé pour la sortir en balade...

Chapitre 7

La fin de vie heureuse de Snoo Pie

1

Snoo Pie a vécu dix ans avec nous.

Que de beaux souvenirs avec elle ! Notre petite chienne était si gentille, tellement fidèle. Que de câlins dans le canapé, de parties de cache-cache. Elle nous aimait beaucoup, et c'était réciproque. Même avec Cyril, ce qui, il faut bien l'avouer, n'était pas gagné d'avance...

Ces dix dernières années ont été heureuses pour Snoo Pie et elle a pu oublier les misères de cette vie qu'elle a eu avant de nous rencontrer.

Petit à petit, son poil s'est éclairci et le bleu a disparu. Peut-être parce qu'elle était toilettée régulièrement ? Personnellement, j'ai une autre hypothèse...

Quand Snoo Pie est décédée, elle était presque blanche tel un ange. Et je pense que la vérité se situe quelque part vers cette comparaison. Mais je ne veux pas sauter les étapes avant de révéler ce que j'ai réussi à comprendre d'elle...

Le comportement de Cyril a changé pendant ces dix ans. Tantôt agressif, hargneux et menaçant au début, notre fils en avait oublié son désir de vouloir un labrador. Et il se montrait fort différent de qui il avait été. Je le surprénais en train de parler à Snoo-P'. Il la caressait, aussi. Alors, je faisais semblant de ne pas le voir, et je souriais...

Une fois, je l'ai entendu dire alors qu'il lui ouvrait la porte :

— Si mademoiselle veut bien sortir...

Il n'y avait aucun sarcasme dans la voix. Juste de la bienveillance et de la complicité.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

Et puis, la gentillesse de Cyril envers Snoo Pie devint une habitude.

Je me suis longtemps interrogée sur l'origine de ce changement d'esprit.

Était-ce vraiment dû à mes remontrances ? Je l'ai cru, ou du moins, je voulais y croire. Au fond de moi une petite voix – qui aurait pu être celle de Snoo Pie si elle m'avait parlée – me disait qu'il s'était passé quelque chose le fameux jour de leur première promenade. Bien sûr, j'étais persuadée que je ne le saurais jamais. Et puis, quelques après le départ de Snoo Pie, Cyril m'avoua ce qu'il avait vécu cette journée-là dans la forêt...

— Tu sais maman, j'ai honte, me révéla-t-il. En vérité, je ne voulais pas qu'elle aille mieux. Je voulais l'abandonner dans le petit bois qui se trouvait derrière chez nous. Tu sais là, où il y avait quelquefois des renards...

J'étais déçue de mon fils. Je l'avoue. J'en avais eu des frissons et n'en revenais pas qu'il puisse avoir eu l'idée de faire une chose pareille. J'avais eu envie de lui crier : « Mais tu te rends compte de ce que tu me dis ? »

À la place, je me contins et le laissai poursuivre, décidant de ne pas l'interrompre.

Ses mauvaises intentions pesaient sur sa conscience, malgré des années de gentillesse envers Snoo Pie, et il avait besoin de vider son sac.

— Snoo Pie était confiante. Tu parles, une balade avec celui qui ne veut pas d'elle et qui d'un seul coup décide de lui donner une chance ! Et il m'arriva une chose incroyable. Durant la promenade, je commençais à penser à haute voix : "Si tu crois que j'ai changé d'avis, tu te mets le doigt dans l'œil, mocheté ! C'est un labrador que je veux, et, non pas un Pinscher nain tout bleu à trois pattes !" Et mon dit alors : "Tu sais Cyril, je peux te donner autant d'amour qu'un labrador. Et puis, on pourrait faire des ballades quand tu te sens en forme ou pour te changer les idées quant ta journée a été difficile. Je peux courir, et cela te ferai du bien à toi aussi."

2

À ce moment précis, Cyril, tête en l'air, se retourne et cherche un visage afin de connaître la personne qui vient de lui parler. Il n'y a aucun être humain. Il est seul.

Il se retourne de nouveau, et, là, il regarde Snoo Pie.

La petite chienne s'est assise sur son train arrière et le fixe de ses petits yeux noirs tellement expressifs.

— Oui, Cyril, c'est moi qui te parle.

Grand étonnement !

Les yeux écarquillés, Cyril change d'attitude. Il pâlit, il a peur et finit par balbutier :

— Mais... ? Mais... ? Tu causes ?

— Eh oui. Tu vois, il y a longtemps que je voulais attirer ton attention.

— C'est impossible, les chiens ne parlent pas !

Il est environ 21 heures, et il fait encore chaud. Le jeune homme se dit qu'il a dû attraper une insolation.

— Non, non. Tu m'entends bien, lui renvoie Snoo Pie comme si elle lisait dans ses pensées.

— Mais comment est-ce possible?

— C'est Tom, mon ancien ami qui m'a appris le langage des humains.

— Mais ça n'existe pas.

— Oh, c'est ce que tu crois. Tu sais, avant que je vous connaisse, ta famille et toi, j'avais un maître. Il s'appelait Tom. C'était un petit garçon gentil et très intelligent.

Et Snoo Pie de révéler comme elle est arrivée par ici :

— La vétérinaire a raison. Je viens bien d'un pays appelé l'Inde. Mes parents habitent là-bas. Mais un individu m'a ramené en France. J'ai pu me sauver un jour qu'il avait ouvert la cage pour nous donner à manger.

» J'ai été recueilli par un homme qui m'a sauvé de la rue, mais pas de sa propre méchanceté gratuite : cet individu me battait chaque jour sans raison. Comme j'avais trois pattes et que j'étais bleu, il voulait que je sois un chien de cirque. Sauf que ça n'allait jamais comme il voulait !

» Je voyais souvent un jeune garçon venir chez lui, et, un jour, il m'a emmené avec lui me promettant que son oncle ne me ferait plus jamais du mal. C'était Tom.

» Avec lui, j'étais heureux... Il me parlait beaucoup,

j'étais toujours avec lui, le jour comme la nuit. Un jour que l'on jouait sur le trottoir, tous les deux, une voiture est venue percuter le muret de madame Bonaventure, notre voisine, mais au passage la voiture rouge nous renversa. Mon ami n'a pas survécu...

Snoo Pie s'arrête un instant. Elle semble chercher ses mots. Cyril l'a écoutée le plus calmement possible. Il n'en revient toujours pas, et regarde différemment la petite chienne de ses parents. Son histoire est incroyable, son parcours, ce qu'elle a subi...

— Et moi, j'ai perdu ma patte, reprend la petite chienne bleue. Je suis restée en clinique plusieurs jours. J'étais triste, je ne voulais pas croire que Tom soit décédé, aussi je me suis échappée. Et peu à peu, j'ai commencé à oublier.

Elle penche la tête sur le côté.

— Je pense que je voulais que Tom soit encore en vie. Et, donc, c'est comme cela que je me suis perdue au milieu de l'orage. Tu connais la suite...

Cyril s'est agenouillé.

— Oui, mais, je ne comprends pas. Comment peux-tu parler ? Je n'en reviens pas. Explique-moi.

— Eh bien, quand je jouais avec Tom, souvent il était le prof, et, moi, l'élève. Aussi m'apprenait-il l'alphabet. Il était heureux et disait souvent : "Tu verras, un jour, tu parleras, crois moi." Je le regardais, amusée.

» Et puis à son décès, je me suis mise à parler. D'ailleurs, je parle tout le temps avec Léo sans que vous en rendiez compte. J'ai été la première surprise mais je pense

qu'une petite fée a voulu garder quelque chose de Tom. Il croyait beaucoup en la magie. Il pensait aussi que l'amour pouvait faire des miracles.

» Voilà, tu connais mon histoire...

Cyril éprouve un lourd sentiment de culpabilité. Honteux, il repense à toutes les méchancetés qu'il a pu lui balancer.

— Et donc, pendant tout ce temps, tu comprenais ce que je disais quand je n'étais pas gentil avec toi ?

Sa voix s'est transformée. Il n'y a plus autant de morgue et d'animosité. Elle s'est adoucie... Il s'étrangle, puis des larmes apparaissent au coin de ses yeux.

— Ne pleure pas, Cyril. Je ne t'en veux pas. Je sais que tu voulais un labrador, et c'est moi qui suis arrivée... Je comprends ta réaction, mais il n'y avait pas de labrador en stock.

Cyril bloque un peu.

Pas en stock ? Que veut dire Snoo Pie ?

Il évacue cette question. Il y a plus important à ses yeux.

— Qu'est ce que je peux faire pour que tu me pardonnes ? Dis-le-moi, je suis prêt à faire n'importe quoi, tu sais...

— Ne t'inquiète pas, je ne te demande rien en retour. Tu as montré ton vrai visage. Tu n'es pas méchant, et tu as appris à ne plus juger sur une première impression. Tout le monde a droit à l'erreur...

Cyril lève le visage vers moi.

Pendant tout son récit, il m'a parlée tête baissée. Il cherche son mouchoir, ses joues sont rouges. Mon fils est très ému... Je lis dans ses yeux qu'il est malheureux et qu'il a honte de ce qu'il voulait faire subir à notre Snoo Pie.

— Écoute Cyril, ne te mets pas dans cet état. C'est du passé, maintenant. Sèche tes larmes, je crois que tu as compris la leçon....

Il acquiesce lentement, presque mécaniquement.

— Tu sais, maman, je n'en revenais pas, et, d'un coup, j'ai senti en moi quelque chose de différent en regardant Snoo Pie. Depuis ce jour-là, nous sommes devenus amis, complices. Le soir quand tout le monde dormait, je venais la voir et nous parlions longuement. C'était marrant cette complicité, tout comme c'était marrant de savoir que les autres ne se doutaient de rien. De toute façon, papa, Marjo et toi, vous ne m'auriez pas cru... Si ?

— Oui, tu as raison, il faut avouer que c'est difficile à croire une pareille chose. Un chien qui parle...

Je joins les mains, et ajoute :

— C'est un ange venu du ciel !

Mon fils sourit avant de poursuivre :

— Plusieurs fois, j'ai voulu lui dire de te parler, mais je ne l'ai pas fait. Parce que je ne voulais pas passer pour un fou à vos yeux. Et puis parce que j'avais peur qu'en divulguant son don, celui-ci ne disparaisse. Excuse-moi, maman...

Je ne peux m'empêcher de répliquer sèchement – trop sèchement :

— Tu aurais pu me le dire quand même ! J'aurais tellement voulu dialoguer avec elle, lui dire combien je l'aimais...

— Mais, elle le savait maman, et elle le comprenait quand tu le lui disais.

— Tu es sûr de ce que tu dis, elle savait que je l'aimais ? Elle t'en parlait ? Cela me fait du bien ce que tu me dis là. J'en ai le cœur serré...

Il baisse la tête. Il a encore quelque chose de difficile à me dire.

— Ce n'est pas tout, j'ai finalement compris pourquoi elle m'avait parlé à moi, et pas à toi. Toi, tu n'avais pas besoin d'être sauvée parce que tu débordais d'amour pour elle. Ce n'était pas mon cas. Si j'avais continué à me comporter ainsi vis-à-vis d'elle, je l'aurais emmenée dans la forêt et je l'aurais abandonnée aux renards. Je serais alors devenu un meurtrier d'animaux, un monstre. Ce n'était pas moi, ça ! J'ai vraiment honte. Je ne me reconnaissais pas. Je regrette vraiment. Heureusement que Snoo Pie m'a ouvert les yeux !

Je ne peux m'empêcher de le sermonner :

— Tu as de la chance d'être tombé sur une bonne bête, elle aurait pu réagir autrement et montrer les crocs. Parfois, tu n'as pas été gentil. Faut-il que je te rappelle quand tu ne changeais pas son eau alors qu'il faisait 30 degrés ? Bon, oublions, c'est du passé.

Je le prends dans mes bras.

— Je reconnais que tu as vécu une histoire extraordinaire avec une bête qui parlait, qui te comprenais, qui t’appréciais et qui t’a pardonné. Et toi, tu ne l’as pas déçue. Une fois que tu as ouvert les yeux, tu ne les as pas refermés. Tu as continué à aimer notre petite chienne bleue...

» Tu sais, je suis très contente de la manière dont cette histoire c’est terminée. Je reconnais tel que tu es : aimable, bienveillant, serviable et sympathique. Mais aussi, honnête, car tu m’as dit toute la vérité.

Au final, je suis fière de mon fils. Car il lui a fallu beaucoup de courage pour avouer une telle faute.

Épilogue

Il y avait dix ans que Snoo Pie était chez nous, et nous avons connu que joie et bonheur. Dans la famille, les uns comme les autres, nous savions qu'elle était âgée. On voulait arrêter le temps, mais ce n'était pas possible...

Un jour, Snoo Pie est tombée malade. Ni une, ni deux, direction chez la vétérinaire !

Malheureusement, il a fallu abréger sa vie. Mon chagrin a été immense, comme à chacune de ces fois où j'ai perdu un animal. Cricri a également eu le cœur déchiré, et je peux affirmer que Cyril aussi. Il avait perdu celle qui était devenu son amie et, par la même occasion, le secret qui les unissait. Quant à Léo, il a cherché quelques temps après elle, et puis, il a dû se résigner. Son amie était partie...

Souvent, je me demande qui était vraiment Snoo Pie.

Je ne remets pas en cause son passé – l'Inde, Tom et son premier maître violent –, ni l'accident. Mais je pense au moment où elle est entrée dans nos vies. Qui était-elle à ce moment-là ? Le passage sur la clinique était-il vraiment véridique ?

Et pourquoi a-t-elle mis autant de temps à parler à Cyril, si elle savait ainsi parler ? Est-ce parce qu'elle avait oublié, à cause du traumatisme, le décès de Tom ? Ou était-ce dû à autre chose ? Et pourquoi ne m'a-t-elle jamais parlé à moi ?

Pour compléter ce que m'a dit mon fils, à mon avis, Snoo Pie s'est mise à lui parler parce qu'elle avait deviné ses mauvaises intentions. À cet instant, elle a su lire dans ses pensées, et il était temps pour elle de dire la vérité parce qu'elle se sentait menacée. Je ne pense pas qu'elle a préféré parler pour ne pas risquer sa vie. Elle a parlé car elle savait que Cyril n'est pas quelqu'un de méchant au fond, qu'il aime les animaux et qu'il y a beaucoup de bon en lui. Lui parler avait permis de faire ressortir cette bonté envers les bêtes qu'il avait oublié tout ça parce qu'il voulait absolument un labrador.

Par contre, comme elle ne s'est jamais sentie menacée en ma présence, elle n'avait pas besoin de me parler. Je ne lui en veux pas. Avec le recul, je me dis que cela n'était pas utile. Il y avait une telle complicité entre nous deux qu'il suffisait de nous regarder pour échanger. Pour nous comprendre...

Quand j'y réfléchis comme aujourd'hui, j'en viens à penser qu'en entrant dans notre famille, ce jour d'orage, notre petite chienne bleue avait un rôle à jouer. Il est temps de vous livrer ma théorie aussi étrange qu'elle puisse paraître : Snoo Pie avait été tuée, elle aussi, dans l'accident de voiture ayant coûté la vie à Tom, mais une bonne fée s'était penchée sur son corps inerte. Quelques instants plus tard, elle bougeait de nouveau et se remettait sur ces pattes – comme Mimie Mathy le fait si bien en claquant des doigts...

Elle vivait de nouveau, sauf qu'elle avait oublié sa vie antérieure, sa famille, ses anciens maîtres, son ami Tom. Et elle avait une mission à remplir : celle de redonner la joie de vivre à

cette famille de cette petite maison de la rue de Londres où s'installait une certaine léthargie baignée de tristesse.

En effet, quelques mois avant l'arrivée de Snoo Pie dans notre famille, Cricri avait perdu sa sœur en huit jours de temps. Il en souffrait énormément. Elle lui manquait beaucoup.

Lors de ce jour d'orage en juillet, Cricri a été le deuxième à avoir vu Snoo Pie. Déjà là, j'avais compris qu'il se passait quelque chose entre eux. Ensuite, tout se déroula normalement : l'approche dans la salle, le retour à la maison, les premiers jours à faire connaissance, etc. Et plus, les jours avançaient, plus notre nouvelle venue lui mettait du baume au cœur...

Cricri aimait beaucoup Snoo Pie. Il s'occupait souvent d'elle. Il y avait aussi une certaine complicité entre eux. Quand je n'étais pas là, c'est vers lui qu'elle se tournait, et tout se passait très bien.

Pourtant, au début de notre relation, il ne voulait que des grands chiens...

Pour moi, cette fée était la sœur de Cricri. Je pense qu'elle nous voyait de là-haut, et qu'elle a voulu redonner la joie de vivre à son plus jeune frère en mettant la chienne sur notre chemin. En échange, Snoo Pie aurait une deuxième vie afin qu'elle puisse vivre encore quelques années dans une famille qui la cajolerait pour ce qu'elle était, malgré son handicap. Une deuxième vie pour oublier les misères de sa première existence...

Cette rencontre fut pour l'un comme pour l'autre très bénéfique. La famille Davroux a rayonné de nouveau, et Snoo

Pie a vécu dix ans de plus. Et si elle était bleue, c'était pour que l'on comprenne quelle venait du ciel.

Snoo Pie – *notre* Snoo Pie – était un ange.

Est-ce possible ce genre de chose ?

Oui.

Ce matin, j'ai lu dans le journal qu'une petite dame qui avait perdu son fils il y a quelques années, et qui ne voulait plus vivre, qui n'espérait plus rien de la vie, eh bien, cette petite dame a trouvé dans son jardin un chien. Un chien tout mouillé, frissonnant.

Elle l'a emmené à l'intérieur de chez elle, pour le sécher et le réchauffer.

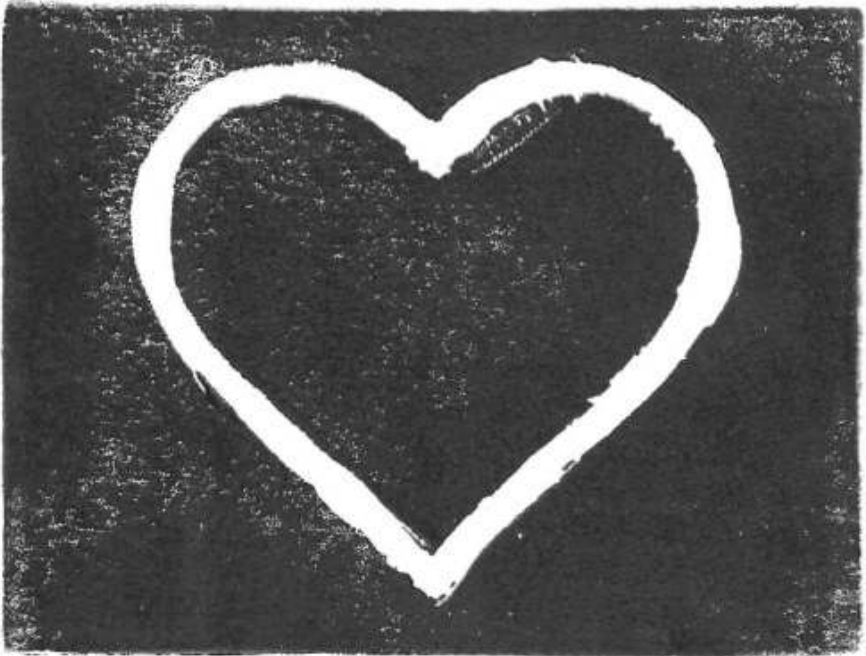
Quelle n'a pas été sa surprise : l'animal était bleu.

Et, bien sûr, il marchait sur trois pattes.

Depuis ce jour là, la petite mamie a repris goût à la vie, elle chantonne même.

NOTRE MAMIE

par
Khadra KHABCHER



C'était une belle journée qui s'annonçait. Le ciel était dégagé. Un rapide coup d'œil jeté sur le téléphone, une notification de monsieur Météo confirma une journée ensoleillée et sans nuage à l'horizon. Une journée parfaite pour le farniente ou, tout simplement, pour rester à la maison ou flâner le long du canal qui passait derrière celle-ci.

Mathieu pensa à cette promenade...

S'il la faisait, il pourrait apprécier la nature, écouter le chant des oiseaux, apercevoir les lapins gambader. Ou tout simplement respirer et sentir la fraîcheur du matin.

Être en paix avec moi-même..., soupira-t-il.

Malheureusement, le travail le rappelait à la réalité.

Bon, il faut y aller. Pas le choix...

Nous étions mercredi. Milieu de la semaine. Pas encore la fin de celle-ci qui lui semblait encore très loin. Toujours ce même travail d'informaticien à exécuter et qui devenait lassant au fil du temps.

— C'est parti ! se motiva-t-il avant de boire la dernière gorgée de son café noir.

Sa tasse rincée, la table nickel, il prit ses clés au vol puis sa sacoche.

Un dernier coup d'œil à sa tenue impeccable : jeans foncés, veste légère et une écharpe lui entourant le cou. Perfectionniste, cet homme d'une quarantaine d'années avait un côté maniaque. Son regard était attiré vers la moindre chose qui traînait ou qui était mal rangée, ou vers le moindre accroc à sa tenue.

Hop ! dans sa voiture !

Le trajet dura trente minutes. Il vivait en dehors de la métropole lilloise, dans un coin retiré de verdure, plus peuplé de vaches, de papillons et de lapins que d'êtres humains. Sur la route bordée d'arbres qui laissaient filtrer de légers rayons de soleil, il en profita pour écouter un peu de musique. Pas les infos. Musique classique. Ravel, Puccini, Mozart. Qu'il détournait quand il jouait encore de la guitare. Ce style était sa seule particularité. Non, en fait, il aimait autant l'oisiveté que ses amis, Luc et Sarah, Marie, et sa propre famille.

Aujourd'hui, guitare et oisiveté s'étaient envolées. Il ne restait rien qu'un laisser-aller sans saveur... Une absence de goût. Une routine qu'il ne parvenait pas à briser.

Une fois qu'il arriva à son poste de travail, les bonjours et les saluts fusèrent.

— Alors Mathieu ? Comment allez-vous ? lui demanda un collègue sur lequel il n'avait jamais réussi à mettre un prénom et encore moins un nom – comme pour tous ses collègues d'ailleurs.

Il haussa les épaules sans répondre. Il n'aimait pas parler de sa vie.

À peine s'était-il assis que son téléphone sonna.

Bizarre..., pensa-t-il.

Qui pouvait l'appeler à cette heure ? Il n'y avait jamais personne qui le contactait pendant son travail. Il ne répondit pas – pour quoi faire ? – et s'absorba dans ses tâches de la journée.

Un peu plus tard : deuxième appel.

Il répondit tout en hésitant de peur d'être aperçu. Si tel était le cas, cela donnerait du grain à moudre à ses collègues qui le presseraient forcément de questions. Un appel personnel ? En plein travail ? Incroyable de la part de quelqu'un qui ne dévoilait jamais rien sur lui ! Ils auraient là, l'occasion de lui mettre la pression afin d'en savoir plus sur lui.

Au bout du fil, c'était Sarah.

Il faudra que je pense un jour à entrer son numéro dans mon répertoire, songea-t-il distraitement.

Dans l'appareil, son amie lui dit d'une voix inquiète :

— Mamie Marie est tombée dans les escaliers. Elle s'est blessée.

* * *

Mamie se trouva hospitalisée. Les jeunes amis – Luc, Sarah et Mathieu – mirent en place la venue d'une garde malade pour quand elle rentrerait chez elle. Ils établirent ensemble l'emploi du temps de cette jeune personne. Pour Luc, il s'agissait surtout d'alléger ses amis même s'il savait que ça ne serait pas aisé. Toujours alerte pour son âge, mamie Marie ne voulait pas être une charge pour eux. Elle pensait qu'ils avaient leur vie et qu'il fallait qu'ils la remplissent.

— Je peux encore cuisiner, faire mon ménage et sortir chercher mon pain, c'est bon ! se défendit-elle quand ils lui parlèrent de la garde malade. Mais, vous, vous pensez différemment !

À force de discussion et d'arguments, la grand-mère finit par accepter. Non sans avoir rôlé une dernière fois :

— Vous me prenez pour une poupée de porcelaine fragile !

Luc fut soulagé. Il était également très heureux que Sarah et Mathieu aient été présents. Sans eux, qui sait dans quel état aurait été découverte sa grand-mère...

Que serait-il sans eux ?

Tout comme mamie Marie, Mathieu et Sarah étaient tout pour lui. Luc n'avait pas connu ses parents, disparus tragiquement dans un accident de voiture. Marie l'avait élevé avec la complicité et l'amitié des parents de Mathieu, qui étaient ses très proches voisins et qui l'avaient soutenue lors de la perte de son unique fille et de son gendre. Encore sous le choc de la perte son enfant, partie trop tôt et trop jeune, la présence de Luc avait redonné à mamie Marie, cette soif et cette joie de vivre qui étaient les siennes avant le drame. Toute sa tendresse et tout son amour s'étaient tournés vers ce petit garçon si fragile et tellement désemparé.

Mathieu était son meilleur ami, le frère qu'il n'avait pas eu. Luc l'avait connu dès son enfance à l'aube de ses premiers pas. Ce fut donc tout naturellement qu'ils se lièrent d'amitié mieux que des frères. Les parents de Mathieu habitaient une petite bâtisse entourée d'un jardin où les enfants s'en donnèrent à cœur joie dans leurs jeux. Mathieu avait un frère plus âgé et une petite sœur plus jeune que lui, dont la vie – famille et travail – les avait un peu éloignés de lui. Quant aux parents, leur retraite leur avait permis de s'installer à la campagne au calme tout en n'étant pas loin de la mer. Son père et sa mère appréciaient cette vie reposante. Mathieu leur rendait visite

régulièrement ; de plus, ils se voyaient lors de certaines occasions familiales – naissances, anniversaires, mariages ou décès, fêtes de fin d’année –, sa famille étant une famille très unie, heureuse d’accueillir ses amis ainsi que Marie.

Fille unique et de parents divorcés, Sarah était la copine de sa sœur. Invitée chez l’une ou l’autre famille, elle intégra le clan pour devenir inséparable des deux garçons. Sarah aimait aider mamie Marie à faire des gâteaux pour le goûter. Sa mère était une aide précieuse parfois pour la mamie.

Pour Luc, ses amis avaient beaucoup fait pour le rendre heureux. Comme il s’était désormais un peu éloigné pour son activité, ils prenaient le relais pour ne pas laisser Marie dans l’isolement, celle-ci étant, pour Mathieu et Sarah, la grand-mère qu’ils n’avaient plus ou pas connue.

Mathieu s’en voulait d’avoir banalisé l’appel de Sarah. Il aurait dû décrocher tout de suite...

L’idée d’une vidéo surveillance le titilla.

Cela permettrait de garder un œil sur mamie Marie.

Mais, comment faire ? Dois-je le dire aux autres ? s’interrogea-t-il. *Et à Mamie ?*

Mamie n’aimerait pas être épiée, et, lui, il était trop respectueux de sa vie. Il réussit à se convaincre

Si je l’installe, c’est pour sa sécurité... Et si les autres sont au courant, au moindre pépin, ils vont accourir. Surtout Luc qui habite assez loin. Malgré la route à faire, il sera assez fou pour venir la voir. Laissons-les en dehors de cette idée.

Il décida de mettre à profit la visite de Luc et de Sarah à l’hosto pour installer tout ça.

Comme excuse, il prétexterait poser une sonnerie vidéo chez Marie.

De son côté, Luc avait bien avancé dans ses recherches pour trouver une personne qualifiée ayant déjà de l'expérience pour aider sa grand-mère. Une personne sérieuse et qui devait convenir à sa mamie, la sachant exigeante. Son choix se porta sur une jeune femme de 27 ans, infirmière, qui avait exercé en milieu hospitalier avant de se lancer en tant que libérale et de proposer ses services pour aider les personnes malades ou en difficulté, quel que soit leur âge ou leur condition.

Luc avait été convaincu par son discours et par son envie, désormais, de prendre le temps de s'occuper de ses patients. Il suivit son intuition, et Louise – c'est ainsi que se nommait l'infirmière – en fut enchantée.

Tout ce petit monde – Mathieu, Luc et Sarah réunis dans la maison de mamie Marie – se mit à nouveau d'accord sur l'emploi du temps.

— Il se fait tard, allons-nous reposer, décida Sarah.

Chacun s'installa dans les chambres de mamie Marie, comme autrefois. Là, Mathieu se remémora son enfance.

Lui revinrent en mémoire l'odeur des tartes spécialités de celle-ci – un délice ! –, le chocolat bien chaud du goûter et les repas partagés entre les familles. Repas qui avaient un air de fête, chaque occasion étant prétexte à rire et à s'amuser. La maman de Sarah était présente aussi.

Les souvenirs de leur enfance...

*Qu'il est loin ce temps..., songea-t-il, allongé sur son lit.
Oh Marie, j'espère t'avoir avec nous encore longtemps !*

Il pensa également à ses parents, qu'il n'avait pas vu depuis les dernières vacances et chez qui il était allé en compagnie de ses amis. Eux aussi avaient vieilli...

Quelques jours plus tard, mamie Marie, remise un peu de ce bourdonnement autour d'elle, fut prête à rentrer chez elle.

L'infirmière Louise commença son service auprès de l'octogénaire. Celle-ci ronchonnait pour un oui ou pour un non, mais l'infirmière n'y prêta pas attention et fit tout pour plaire à sa patiente.

Sarah passa tous les jours avant et après son travail pour vérifier que tout se passait correctement. Quant à Mathieu, il rendit visite tous les deux jours à des heures différentes pour s'assurer, lui aussi, que tout allait bien. Ce qui le changea de sa routine lassante et sans saveur. Ce fut comme un rayon de soleil qui éclaira son quotidien. Et quand il rencontra Louise pour la première fois, il ne put dire un mot. La voix de cette femme était tellement envoûtante, tellement mélodieuse.

Quant à Luc, ce fut avec regret qu'il retourna chez lui, promettant à sa grand-mère de faire très souvent le trajet pour la visiter. La vieille dame en fut ravie. Lui, il ne s'en faisait pas. Tout était en place pour son confort, elle ne manquerait de rien. Avec ses deux meilleurs amis et avec l'infirmière, elle ne risquait rien...

* * *

Mamie Marie commençait à se plaire dans cet environnement où tous ses petits se pliaient en quatre pour lui faciliter la vie. Elle était heureuse de ces soirées pendant

lesquelles elle narrait des histoires et des anecdotes plus souvent réelles que sorties de son imaginaire. Quant à Mathieu, désormais sorti de sa léthargie habituelle, l'accident avait été un mal pour un bien. Et quel bien ! Cette infirmière... cette grande brune avec sa longue chevelure, toujours gaie, un grand sourire charmeur aux lèvres... Il était comme foudroyé par sa beauté.

Il se sentait revivre.

Sarah s'entendait bien avec Louise, pour Luc – qui réussissait à venir régulièrement malgré la distance – elle n'était qu'une employée comme une autre. Tant que sa grand-mère ne manquait de rien, il n'avait rien à en dire.

De temps en temps, Mathieu jetait un œil furtif à sa vidéo surveillance. Il faisait confiance à Louise, mais il ne pouvait s'en empêcher. La garde malade vaquait aux occupations quotidiennes tout en étant aux petits soins pour sa patiente. Parfois, elle et Marie jouaient aux cartes ou aux jeux de sociétés tout en sirotant un thé ou un chocolat chaud.

Mamie est bien chez elle, se disait-il, ravi.

Il était admiratif devant la gentillesse de Louise. Cette dernière s'appliquait à bien faire son travail, et, même, devançait-elle les envies de l'octogénaire. La maison était bien entretenue, mamie ne manquait de rien. Puis, il cessa de les regarder. Il n'osait plus, quelque peu intimidé et gêné. Il avait l'impression de les épier, d'être devenu un intrus chez grand-mère.

Le train-train quotidien reprit le dessus, riant, blaguant, et l'insouciance revint parmi nos trois comparses. Mamie

Marie leur avait fait une belle frayeur. Fort heureusement, tout s'arrangea. Sarah remarqua du changement chez Mathieu. Celui-ci se réjouissait de la tournure de leur vie à tous, surtout la sienne, lui qui était très casanier, un peu pantouflard pour un jeune. Il se remit à fredonner ses ritournelles qui faisaient sourire Marie. Il prit même plaisir à ressortir sa guitare et à faire glisser ses doigts sur les cordes en essayant de trouver des mélodies parfaites.

*Il a retrouvé le goût de vivre, pensait souvent son amie.
Il n'est plus aussi amorphe, aussi distant...*

Sarah appréciait cette facette de sa personnalité. Ce côté rêveur moins sérieux et moins strict que dans son boulot. Elle aimait également le voir quitter cette léthargie dans laquelle il s'était enfermé depuis quelques années.

Un soir, Mathieu s'attarda chez mamie Marie, il lui souhaita une bonne nuit et elle se coucha. Son air abruti inhabituel interpella la vieille dame qui comprit de suite les intentions du « petit » comme elle l'appelait encore. Et pour encourager la situation, elle indiqua :

— Louise est venue en bus, sa voiture est en panne. Si tu es disponible demain, tu pourrais l'accompagner pour les courses ?

Mathieu sourit intérieurement. Il apprécia l'initiative – car, lui aussi, n'était pas dupe – même s'il trouvait surprenant le cran de la petite grand-mère.

— Eh bien oui, si Louise est d'accord !

Il se tourna vers la jeune femme qui leur répondit :

— Ce sera avec plaisir, et c'est gentil de votre part.

Et elle lui lança avec son sourire charmeur :
— Donc, à demain.

* * *

Suite à cette "sortie", ils décidèrent de se tutoyer. Et, grâce à mamie, une romance débuta entre eux. Mathieu prenait ça sérieusement. Quant à Louise, c'était moins sûr...

Luc était heureux pour son ami.

— Il était temps qu'il se trouve quelqu'un, expliqua-t-il un jour à Sarah. Ces derniers temps, il n'avait plus de goût. Il se laissait aller...

Sarah, elle, se montra plus dubitative. Cette Louise était trop parfaite...

Était-ce juste de la jalousie ou était-ce autre chose ?

Néanmoins, elle laissa leur histoire suivre son cours. La méfiance n'était plus de mise, les deux jeunes hommes relâchèrent leur garde, sauf Sarah – intuition féminine peut-être.

Un jour, elle découvrit la mamie très fatiguée et sans appétit. Elle ne dit rien aux autres, mais sa curiosité s'aiguïsa et grandissait à chacune de ses venues. Parfois, au matin, la grand-mère avait du mal à émerger de son sommeil, perdait la notion du temps. Beaucoup de choses dans son comportement n'étaient plus rationnelles.

Finalement, elle rapporta à Luc les pertes de mémoire soudaine, les légers tremblements et les difficultés à se lever de Marie. Son ami mit cela sur le compte de la vieillesse, et, peut-être, aussi des séquelles de sa chute.

Mathieu, tout gaga, lui, ne voyait rien. Elle tenta bien de lui en parler, mais il n'avait plus une minute à lui. Sa vie amoureuse lui prenait tout son temps en plus de toutes ses facultés de raisonnement !

Sarah n'insista pas. Toutefois, elle se promit de veiller au grain.

Cela faisait un peu plus de trois mois que l'infirmière avait la charge de la vieille dame. Le temps était beau, la nature vivait et l'avenir paraissait serein. Un jour, Mathieu voulut savoir comment Louise passait ses journées. Il se languissait de la voir, à son insu, se déhancher dans la maisonnée.

Il apprécia d'abord le spectacle, puis...

... quelle ne fut pas sa stupeur !

Sans hésiter, il courut au domicile de la grand-mère après avoir prévenu les secours. Sur le trajet, il appela Sarah.

— Je savais qu'il allait se passer quelque chose ! ne put s'empêcher de pester son amie. J'avais pourtant essayé de vous prévenir, Luc et toi !

Mathieu ne comprit pas le sens de ses paroles, mais là n'était pas le plus important.

L'octogénaire était allongée dans son lit, inerte. Louise n'avait rien vu.

Les secours arrivèrent rapidement sur place pour sauver mamie Marie. Sarah arriva à son tour. L'infirmière feint de ne pas comprendre ce qui arrivait à la grand-mère, disant qu'elle s'était bien réveillée en étant tout à fait lucide.

— Surtout, précisa-t-elle, elle a bien déjeuné.

Cette dernière phrase sonnait faux.

Cette fille n'est pas nette, pensa Sarah. *Mon jugement me trompe rarement sur l'être humain.*

Elle prit le temps de prévenir Luc en le tranquillisant, ce qui ne fut pas aisé pour le calmer et le rassurer. Il se mit en route pour les rejoindre au CHU.

Mathieu bouillonnait de l'intérieur.

Il sentait son corps prendre feu de colère. Comment avait-il pu arriver quelque chose à Marie ? Comment Louise avait-elle pu ne rien voir ? Il ne laissa rien transparaître, gardant un calme apparent, car tout ce qu'il voulait c'était comprendre. Tout cela devait être un malentendu. Ce n'était pas possible autrement...

La vieille dame fut de nouveau transportée à l'hôpital. Là-bas, Sarah évoqua au médecin ses pertes de mémoire qu'elle percevait depuis quelque temps et ses tremblements. Elle expliqua que tout le monde mettait cela sur le compte du premier traumatisme. Le médecin décida d'approfondir les examens et, surtout, de faire un bilan sanguin plus poussé, tout cela dès son arrivée à l'hôpital.

Les deux amis accompagnèrent Mamie, et attendirent Luc, mais, surtout, le diagnostic du docteur. L'arrivée de Luc se fit entendre de loin. Affolés, ils coururent le rassurer. Énervé, il ne faisait que gesticuler, il ne tenait pas en place et voulait être avec sa grand-mère. Tant qu'il ne l'aurait pas devant lui, il ne croirait personne. Devant son comportement, le médecin l'autorisa à voir Marie à travers la vitre.

Mamie Marie paraissait calme et sereine comme si elle

dormait. Aucun branchement n'avait été effectué, seul le bruit du moniteur se faisait entendre. Rassuré, Luc rejoignit la salle d'attente avec ses amis.

Pensifs, tous trois étaient perplexes, perdus.

Qu'arrivait-il à mamie Marie ?

Soudain, Sarah demanda :

— Où est Louise ? Je croyais qu'elle serait avec nous...

Mathieu lui envoya un SMS qui resta sans réponse.

— Bizarre, murmura-t-il pour lui-même. Ça ne lui ressemble pas.

Sarah l'entendit.

— En même temps, qu'est-ce que tu connais d'elle ? ne put-elle s'empêcher de répliquer avec rancœur – et une pointe de jalousie.

Mathieu tressaillit. Il se souvint de la vidéo-surveillance. Juste avant qu'il ne remarque la vieille dame inerte dans son lit, au moment où il appréciait le déhanchement de son amoureuse, il avait été interpellé par un geste bizarre de sa part, un geste qui ne semblait pas avoir sa place dans son quotidien professionnel...

Il faut que je vérifie ça, sans attendre.

Sarah perçut le trouble de celui-ci, elle le connaissait très bien. Chaque mouvement, chaque rictus, chaque rire, chaque expression n'avait plus de secret pour elle.

Elle s'avança vers lui tandis qu'il se dirigeait vers la porte de la chambre.

— Je t'accompagne ?

Plus un ordre qu'une suggestion.

Il hocha la tête, et Luc les regarda partir sans comprendre, trop accablé par le chagrin.

* * *

Une fois chez lui, Sarah, intriguée, suivit Mathieu, lui faisant totalement confiance,

Il se dirigea dans un petit coin de bureau à l'écart des regards curieux. Il s'installa devant un ordinateur et lança le visionnage de l'enregistrement qu'il avait conservé.

Il semblait chercher quelque chose.

Sarah le laissa faire sans un mot.

Étonnée qu'il n'ait dit rien à personne, elle n'était pour autant pas surprise par sa démarche. Mathieu était ce genre de personne à vouloir des réponses à ses questions, et, surtout, il aimait les détails. S'il ne les avait pas, il allait les chercher quitte à mettre son nez partout. Un défaut qu'elle mettait sur le compte de son attachement à Marie, et, qui, au final, s'était révélé judicieux.

Pendant ce temps, son ami continuait de faire défiler en arrière les images.

Leur vue lui transperçait le cœur.

Pauvre mamie..., pensa-t-il.

Elle était leur grand-mère et sa perte serait un déchirement. Elle était précieuse pour eux. Il secoua la tête pour reprendre ses esprits. Il devait se concentrer sur ce qu'il cherchait.

— Ici ! s'exclama-t-il soudain.

Sur les images vidéo, Louise fourrait dans sa poche

l'emballage d'une pilule. Voilà ce qui l'avait interpellé quelques heures plus tôt avant que son attention ne soit attirée par le malaise de Marie.

— Quel idiot, moi qui n'ai rien vu ! Elle nous a bien eus !

Sarah le regarda quelques instants puis elle comprit...

Déjà, en soi, le geste de l'infirmière était étrange : depuis quand, après avoir extrait une pilule de son emballage, se dépêchait-on de mettre ce dernier dans sa poche ? Et même si ! Comment cela était-il possible puisque l'octogénaire n'avait pas ce type de médicament ? Ayant des problèmes pour déglutir, elle ne prenait que des traitements en poudre ou en solution buvable. D'après les images des autres enregistrements, ce manège durait depuis quelques jours. Pire. En remontant un peu avant, ils découvrirent Mamie perdre l'équilibre. Elle semblait chavirer. Impression ou réalité ? La suite – l'image de mamie inerte dans son lit puis son hospitalisation leur donna confirmation. Plus loin en arrière, ils découvrirent les manigances de l'infirmière. Que mettait-elle dans les boissons, les repas, les gâteaux... ? De la poudre ou du liquide à petite dose ? Quel que chose dans ce genre-là...

Mathieu avait pâli. Son amoureuse serait une empoisonneuse ? Une meurtrière ?

Loin de l'accabler d'avoir été aussi aveugle, Sarah lui posa une main compatissante sur l'épaule. Qui aurait deviné ? Même elle, malgré son a priori, en aurait été bien incapable.

Mathieu posa sa main sur celle de son amie. Il se sentit touché, ému.

Pendant tout ce temps, sur l'écran, Louise n'hésitait jamais. Et pourtant, elle avait été tout sourire, bien gentille et prévenante au début à l'égard de la dame âgée...

Ils tombaient des nues.

— Elle nous a fait avaler des couleuvres..., murmura Mathieu.

— Tu n'as pas à t'en vouloir, nous avons tous bu ses paroles mielleuses...

Qui était-elle vraiment ? Une menteuse, une malade, une détraquée ou un assassin ?

— Oh, là, là ! ajouta-t-il. Et grand-mère qui lui faisait sentir qu'elle était un peu de la famille, pauvre femme. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Il faut en parler à Luc, dit Sarah, il est grandement concerné, et on avisera ensemble, si tu veux bien.

— Il va m'en vouloir de lui avoir caché cette installation...

— Je ne crois pas, il t'estime trop pour te tenir rancune.

Sur le trajet, ils discutèrent du devenir de cette femme, Mathieu ne cessant de penser :

Impossible de m'être trompée ainsi. Mon flair ne m'a jamais trahi avant... Ou alors, elle a très bien caché son jeu. Elle a su se faire désirer pour ne pas éveiller des soupçons. Mais pourquoi ? Est-ce la première fois qu'elle s'en prend à des personnes fragiles ?

Sarah compatissait : amoureux, Mathieu avait été vulnérable, et Louise avait trouvé sa faiblesse. Il était trop rangé, trop sérieux, mais elle était parvenue à l'amadouer, à le

surprendre et à le décoincer. Elle l'avait fait rire et revivre. Elle l'avait déridé tout simplement.

Fort heureusement, il avait eu la présence d'esprit de tout filmer, et il ne s'était pas voilé la face devant l'évidence. Pour autant, cela suffirait-il à couper les liens entre eux ?

Il commençait à tenir à elle. À moins qu'il ne tenait au vide qu'elle avait réussi à combler ?

* * *

De retour à l'hôpital, ils prirent d'abord des nouvelles de mamie Marie. Celles-ci étaient rassurantes. Elle était hors de danger. Quelques jours d'observation et tout rentrerait dans l'ordre. Pour son âge, elle avait une bonne santé.

— Une petite surveillance suffira, leur dit le docteur, mais je vois que vous veillez très bien sur elle. Je ne me fais pas de soucis, je suis rassuré, malgré le produit médicamenteux que l'on a trouvé dans son sang. Il n'était présent qu'en légère quantité. Bien sûr, je ne vous cache pas que si cela avait continué, il y aurait eu de plus en plus de pertes de connaissance, et l'issue aurait été fatale. À présent, tout va bien. Dans ses résultats actuels, il n'y en a plus aucune trace. Sa santé n'est plus menacée.

Puis, il afficha un air grave.

— Un changement de traitement va être envisagé. Quelque chose de léger, à prendre une fois par jour.

Tout à coup alarmé en entendant « changement », Luc se détend en écoutant la suite, satisfait de ce remplacement.

Focalisé sur Louise, Mathieu, lui, restait sans réaction et

sans voix. Il ne s'expliquait toujours pas pourquoi une fille aussi intelligente qu'elle complotait ainsi et détruisait la vie des autres. Il se posait toujours ces questions : Pourquoi ? Était-ce la première fois qu'elle s'en prenait à des personnes fragiles ? Pour l'instant, tout cela restait un mystère pour lui.

Sarah remarqua son attitude.

Il faudra que je lui parle, pensa-t-elle. En attendant...

Elle le laissa avec ses doutes et ses interrogations, et tira Luc à l'extérieur de la chambre. Pendant ce temps, Mathieu était passé de Louise à ses propres actes.

Heureusement que j'ai posé ses caméras, mais que va dire Luc et mamie quand ils vont apprendre que je les épiais...

Empli de culpabilité, il finit par rejoindre ses amis, et tous se dirigèrent vers la cafétéria. Là, l'informaticien put révéler à son ami, avec un nœud dans la gorge, la pose de la vidéo surveillance à son insu. Au lieu de lui en vouloir, Luc le serra dans ses bras, car, grâce à lui, sa grand-mère et d'autres personnes seraient sauvées.

— Il faut la mettre hors d'état de nuire ! décréta Luc. Portons plainte, preuves à l'appui ! On a les enregistrements vidéo, non ? En plus, on a les analyses sanguines avec cette substance qui n'était pas dans le traitement !

— Oui, tu as raison, nous avons des preuves, acquiesça Sarah. Louise ne va pas s'en tirer !

* * *

L'infirmière fût retrouvée et arrêtée. Elle était calme, comme résignée et peut-être aussi contente d'en finir.

Cette famille ne méritait pas cette trahison et cette inquiétude, semblait-elle penser.

C'est du moins ce qu'interpréta Mathieu. Son empathie s'arrêta-là. Louise essaya d'entrer en contact avec lui, mais, pour lui, c'était fini : il ne la connaissait plus. Sarah en fut soulagée...

Les enquêteurs se rendirent compte qu'elle présentait de faux documents, circonstance aggravante avec mise en danger d'autrui. Elle justifia d'une enfance malheureuse auprès d'une série de familles d'accueil qui ne pensaient qu'à elles. Pour ces dernières, les enfants pris en charge ou adoptés n'étaient qu'un moyen d'avoir une rentrée d'argent. Pour Louise, ils vivaient sur le dos des gamins ! Ce qu'elle avait très mal vécu.

Après cette enfance et cette adolescence chaotiques, elle tenta une vie professionnelle au service des autres. Mais, elle échoua dans ses études. Alors, n'ayant pas eu de vie agréable, elle entreprit de se venger des familles heureuses et bienveillantes...

Quant à son amour pour Mathieu... Au départ, il était pour Louise une prise dans son piège qu'elle allait mettre en place. Au moment de son arrestation, elle comprit que ses sentiments avaient pris le dessus. Raison pour laquelle elle n'était pas allée au bout de son empoisonnement, choisissant inconsciemment de ne pas précipiter l'issue fatale.

Pour Mathieu, s'était trop tard. La faute commise et les intentions n'étaient pas pardonnables. Les conséquences de cette trahison furent sans appel : sa confiance aux autres s'en trouva écornée, sa coquille se referma...

Après le procès durant lequel Louise fut jugée coupable de ses actes, les trois amis n'entendirent plus parler d'elle. Et de l'avis de Luc, c'était tant mieux !

Heureusement, grâce au soutien et à la patience de Sarah, Mathieu reprit confiance en la vie. La jeune femme était toujours présente physiquement et moralement à ses côtés, à l'écoute et prévenante. Lui qui voyait Sarah en petite sœur, avait toujours eu à ses côtés quelqu'un qui, en secret, tenait beaucoup à lui. Elle l'avait toujours aimée sans rien dire à personne.

Tous deux se virent plus souvent. Ce qui aidait Mathieu, jusqu'au retour de mamie chez elle. Sa sortie était prévue dans peu de temps. Cette fois, ils laissèrent le temps décider pour eux. Luc allait demander une mutation pour se rapprocher. En attendant, Marie apprit les détails de sa mésaventure qui aurait pu lui être fatale.

— C'est un épisode douloureux, dit-elle aux jeunes, mais vous avez veillé sur moi. Avec vous, j'ai toujours su que je ne risquerais rien. Un bel avenir vous attend et je serai heureuse de le vivre avec vous, mes petits.

* * *

À peine rentré chez lui, Mathieu mit un peu de musique pour se détendre.

Bizarrement, ce n'est pas à Louise qu'il pensa, mais à Sarah...

Sarah, pleine de sollicitude envers lui, envers Luc et sa grand-mère.

Troublé, il évacua ses pensées d'un geste, puis éteignit sa musique.

— Allez, au lit ! Une bonne nuit m'ira très bien.

Sauf qu'il n'arriva pas à dormir. Sarah était toujours là devant lui, comme une réalité. Une réalité qui le rendait fébrile...

Mamie eût l'autorisation de regagner son domicile. Les jeunes gens étaient là pour l'accueillir, heureux de la voir siroter son thé, faire des mots croisés ou tout simplement regarder la télévision. Mathieu eut la sensation de découvrir Sarah en la voyant servir une soupe ou le café avec un petit gâteau. Pourtant, ce n'était la première fois qu'elle faisait ainsi le service. Il s'interrogea sur la nature de ses émotions, tout était confus en lui.

Il décida de l'inviter à dîner. Sarah ne se posa pas de questions et accepta.

Au cours du repas, il la fixa du regard comme s'il la voyait pour la première fois, admiratif pour elle et rempli de tendresse.

La soirée arriva à sa fin, il la raccompagna à sa porte, lui caressa la joue et déposa un baiser sur ses lèvres, puis s'en alla. Sarah comprit qu'il l'aimait, son affection amicale était plus profonde qu'il ne l'avait laissé paraître ces dernières années. Elle avait laissé faire le temps, elle qui l'aimait autrement qu'un frère depuis tellement de temps. Depuis, qu'ils étaient jeunes, en fait...

Pas possible, se dit Mathieu une fois chez lui, elle n'a rien dit et n'a pas été surprise... Ma vie bien ordonnée m'a

aveuglé. Courage, n'hésite plus, ouvre-toi, Sarah est la femme qu'il te faut !

Joyeux, il se laissa aller et vivre pleinement.

Mamie Marie et Luc ne furent pas le moins du monde surpris devant cet amour naissant.

Luc réussit à obtenir sa mutation, il décida de vivre avec sa grand-mère à la grande joie de celle-ci. Mamie invita toute la famille et ses amis pour fêter leur bonheur à tous, dans la joie et la tendresse. Mathieu et Sarah poursuivent leur route ensemble sans l'ombre d'un nuage, confiants en leur avenir.

L'amour se construit et se cultive dans le temps. Laissons-les vivre le leur, à présent.

Claire aux mains d'amour

par DAHÉMA



Chapitre 1

Étrange phénomène

Pas un bel après-midi de printemps, Claire, du haut de ses treize ans, regarde les passants d'un air amusé à l'entrée du magasin. Avec ses nattes châtain encadrant son visage, deux yeux bleus rieurs et un nez retroussé donnent à la fillette un air espiègle. Un rien l'amuse : les grands pieds d'une vieille dame, la grosse moustache d'un vieux monsieur, ces trois copines qui rient pour des histoires de garçons, le chien maigrelet d'une dame au long nez...

— Claire, lui dit sa maman, peux-tu aller porter la commande de monsieur Louis !

La jeune fille sort de sa contemplation pour se tourner vers sa mère.

Armeline Landau est une femme dans la fleur de l'âge. Ses cheveux bouclés et ses yeux aussi bleus que ceux de Claire lui donnent cette ressemblance mère-fille indéniable. Un brin de rouge à lèvres lui apporte un peu de féminité dans ses journées bien remplies de commerçante. Elle et Henri, son mari, tiennent une épicerie dans le centre de Lens. Ils envoient régulièrement Claire porter les commandes des clients ne pouvant se déplacer.

Madame Landau agrafe le paquet de monsieur Louis puis le fait glisser dans un sac à dos qu'elle tend ensuite à sa fille. Claire sourit et enfile les bretelles du sac. Elle accepte toujours ces missions avec le même entrain. Son seul plaisir est

bien de se promener dans les rues de la ville ce qui lui donne un sentiment de liberté.

Aujourd'hui, elle décide d'emmener son chien, Bob, pour aller chez monsieur Louis. À son appel, Bob se lève d'un bond et sautille autour de sa maîtresse en jappant, trop heureux de sortir.

Elle pose le doigt sur la bouche pour le faire taire. Elle comprend bien que son chien n'est pas le bienvenu dans le magasin et gêne sa maman avec ses aboiements.

Derrière le comptoir, Armeline Landau fronce les sourcils et pousse un soupir de soulagement une fois ces deux énergumènes partis.

* * *

Claire marche d'un bon pas avec les provisions, suivie par son chien qui court ça et là, en toute liberté. Toujours en tablier d'écolière sur une jupe plissée, des chaussettes en accordéon sur des jambes écorchées, Claire déambule joyeusement dans la ville pour atteindre la rue du Marais où habite monsieur Louis.

Elle aime se rendre chez lui.

Sacré monsieur Louis !

Il ronchonne souvent parce que rien ne va comme il voudrait. Ses mains sont couvertes de cambouis à toujours réparer des voitures anciennes. Mais, il est gentil et Claire sait l'amadouer. Dès qu'elle lui dit « Bonjour, Monsieur Louis ! » avec son grand sourire, son visage bougon s'éclaire et il l'invite à entrer comme s'ils étaient de vieux amis. Puis il lui

propose un verre de limonade ou un biscuit pour la remercier de lui ramener ses provisions. L'hiver, bien au chaud devant le poêle à charbon, il lui joue un petit air d'accordéon, et Claire l'écoute fascinée par les doigts qui dansent sur les touches de l'instrument.

— Nous sommes arrivés, Bob. Toi, tu m'attends dehors et tu restes aux alentours, surtout !

Le chien se tient sur ses deux pattes arrière. Un aboiement sort de sa gueule comme pour lui dire :

« J'ai compris. Je t'attends. »

Elle pousse la porte d'entrée et se dirige vers la cuisine.

Monsieur Louis ferme son journal étalé sur la table en voyant Claire apparaître derrière la porte vitrée. Comme toujours son visage renfermé s'illumine.

— Entre, Claire ! Sois la bienvenue !

— Bonjour, Monsieur Louis. Je vous ramène votre commande.

— Bonjour, ma grande. Allez, hop ! Un petit verre de limonade !

La jeune fille sort le colis du sac à dos et le pose près de l'évier. Fidèle à leurs habitudes, monsieur Louis lui sert sa boisson quand tout à coup, Bob, qui était parti faire son tour dans le jardin, se met à aboyer.

Claire et Louis se regardent, conscients que les aboiements les appellent. Ils sortent de la maison pour se diriger vers le chien tout excité. Ils découvrent un chaton agonisant derrière un fourré. Louis observe les alentours d'un air furieux avant de s'exclamer :

— Mais quelle brute a pu laisser ce chaton mourir !

Claire prend doucement la bête d'une main et repousse Bob de l'autre.

— Il n'est pas mort, dit-elle.

Louis entraîne Claire et le chaton dans la cuisine. Émue, la jeune fille place sur ses genoux la malheureuse petite bête sur le dos et commence à la masser doucement.

— Pauvre petit chat, lui murmure-t-elle. Tu ne mérites pas ça...

Une sensation de chaleur émerge de ses mains – sensation bizarre qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant. Tout son être se concentre alors sur l'animal. Plus elle pense à la survie du chaton, plus ses mains semblent se charger d'énergie.

Le chaton ouvre lentement les yeux et son cœur se met à battre plus fort, normalement...

— Il est faible, dit Claire. Il faudrait lui donner un peu de lait.

Elle trempe ses doigts dans le liquide que monsieur Louis s'est empressé de verser dans une coupelle, et les pose sur les babines du chaton. Petit à petit, sa langue sort de sa bouche et il se met à laper le lait sur sa peau.

Louis n'en revient pas.

— Ben, dis, donc, c'est incroyable ! Tu as de la magie dans les doigts ! s'étonne-t-il.

Claire lève les yeux vers lui. Elle ne comprend pas ses propos. Elle émerge de son état dans lequel toute son énergie s'est focalisée sur la petite bête.

— Pouvez-vous le garder ? le supplie-t-elle. Comme on a déjà Bob, mes parents n'en voudront pas...

Devant ses yeux implorants, le vieil homme ne peut refuser.

— Allez, je le garde. Mais rentre vite, ta maman va s'inquiéter.

Claire pose avec précaution le chaton qui émerge de sa léthargie, le caresse une dernière fois et s'en va à regret.

— Je viendrai te voir souvent, promet-elle en posant un dernier regard sur son adorable rescapé.

Sur la route du retour, elle repense à ce qu'elle a ressenti en posant les mains sur l'animal – cette étrange sensation entre la chaleur et le fourmillement – et à la concentration de tout son être.

— Curieux..., dit-elle à Bob qui aboie comme pour lui donner raison.

Chapitre 2

La mise en garde

Sur la route du retour, Bob reconnaît, de loin, Pierre, le copain des rues de Claire. Les cheveux roux en bataille et des taches de rousseur donnent au garçon un air coquin. Mais, aujourd'hui, il semble ne pas aller bien. Les deux mains dans les poches d'un short trop petit, il marche, la mine renfrognée.

Le chien file le rejoindre en ballottant la queue et en aboyant. Ce qui fait sortir Claire de la rêverie dans laquelle elle était plongée.

— Bonjour Pierre, tu en fais une tête ! s'exclame-t-elle.

— Oui, ma grand-mère a des rhumatismes, répond-il.

Elle a mal aux poignets, elle souffre beaucoup.

Claire connaît bien Pierre. Elle sait qu'elle peut se confier à lui. Il sera toujours à son écoute. Elle lui raconte alors l'histoire du petit chat chez monsieur Louis et lui parle de l'énergie qui sort de ses mains. Pierre ne réagit pas à ce petit miracle, comme s'il ne la croyait pas.

Elle est déçue.

— Est-ce que tu veux qu'on aille la voir ? propose-t-elle quand même. Cela lui changera les idées...

Elle veut savoir si ses mains peuvent aussi soulager les souffrances de la vieille dame.

Candide, le garçon accepte. Une visite autre que la sienne ne pourra que lui faire du bien au moral à défaut de la soulager de ses douleurs. Il voue beaucoup d'amour à sa grand-

mère et celle-ci le lui rend bien. Elle sait faire le régal de son petit-fils par ses bons petits plats et sait aussi prêter une oreille attentive à tous ses petits maux.

Le long du chemin, Pierre raconte tout cela à Claire.

Ils arrivent bientôt devant la maison de sa grand-mère.

Il sonne. La vieille dame ouvre, les cheveux hirsutes et le dos recroquevillé.

— Te revoilà ! s'exclame-t-elle, étonnée de le revoir.

— Oui, je te présente Claire, ma copine. Elle voulait te rendre visite.

— Ah ? Très bien, en ce cas, entrez, lui répond sa mamie. Et que ton amie ne regarde pas le bazar. J'ai trop mal aux poignets pour arranger quoi que ce soit.

— Bonjour ! la salue Claire avec le sourire. C'est vous que nous sommes venus voir, pas la maison.

Habitué à rester dehors, Bob n'insiste pas pour la suivre à l'intérieur, et part renifler les alentours en attendant sa maîtresse.

La vieille dame emmène son petit-fils et sa camarade dans son salon.

Claire lui demande alors sans transition :

— Est-ce que je peux me permettre une chose ?

— Dis toujours, mon enfant...

— Asseyez-vous, lui dit la jeune fille d'une voix qu'elle espère rassurante et convaincante.

La dame s'assoit en la regardant d'un air perplexe. Pierre ne comprend pas la familiarité de Claire, lui qui voulait simplement présenter sa copine. Celle-ci prend l'une des mains

de la vieille dame dans les siennes, se concentre et pense fortement à sa guérison. Bientôt, elle sent venir le flux d'énergie. De ses petits doigts, elle caresse avec douceur la main jusqu'au poignet. Tout comme pour le chaton, la même chaleur se diffuse. Elle prend l'autre main et son énergie curative agit de la même manière.

La grand-mère retrouve petit à petit le sourire. Elle fait tourner doucement ses mains et ses poignets. L'apposition de l'enfant a annihilé la douleur.

— Doux Jésus, murmure-t-elle, le Ciel t'a donné le don de guérir...

— C'est vrai ! s'exclame Pierre, éberlué. C'est quoi ce don du ciel ?

Claire raconte de nouveau l'histoire du chaton puis leur parle de tout ce qu'elle a ressenti. Elle ne comprend pas trop ce qui lui arrive et comment tout cela est possible, mais se conforte dans le fait qu'elle prodigue du bien aux autres.

— Oh, mais, c'est de ça que tu m'as parlé tout à l'heure ! s'exclame son camarade. Sur le coup, je n'ai pas compris ce que tu me racontais, alors j'ai fait comme si de rien n'était...

— Ou plutôt, tu n'as pas cru à son histoire et tu as fait comme si tu n'avais rien entendu, le sermonne gentiment la vieille dame.

Elle ignore son air penaud et met alors en garde la jeune fille :

— Attention Claire, ce don est extraordinaire. Bien des gens vont se moquer de toi parce qu'ils ne savent pas. D'autres

viendront de loin pensant que tu peux guérir tous les maux du monde. Tu seras sollicitée tout le temps. Tu es encore une enfant, et tu dois te protéger...

Dubitative, Claire acquiesce sans comprendre la portée de ces mots.

La grand-mère se tourne vers son petit-fils à l'air béat, et lui demande surtout de garder le secret. Le garçon n'écoute pas son avertissement, trop heureux de la voir enfin soulagée.

— Oui, mais c'est bien un don du Ciel ! s'enthousiasme-t-il de plus belle. Tu ne souffres plus, mamie. Mon amie t'a guérie !

Et il adresse un large sourire à Claire.

Chapitre 3

Incompréhensions

De retour à l'épicerie, Claire se rend compte que l'heure est tardive. À l'entrée du magasin, elle aperçoit sa mère, les sourcils froncés et la bouche crispée.

— Ah ! te voilà, tu en as mis du temps, je m'inquiétais !

Bob le chien fait profil bas et trotte, ni vu, ni connu jusqu'à son panier.

— Oh, maman, si tu savais ! se justifie Claire, exhalée. J'ai ranimé un chaton mourant chez Monsieur Louis ! Et j'ai soigné les douleurs de la grand-mère de Pierre. Tout ça, juste en posant mes mains !

Madame Landau lève les yeux, au comble de l'exaspération.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Encore des sornettes venues droit de ton univers imaginaire !

— Mais, non, maman, c'est vrai ! s'insurge Claire. La grand-mère de Pierre m'a dit que j'avais reçu un don du Ciel. Celui de guérir !

Armeline Landau ouvre de grands yeux, partagée entre la stupeur et l'incompréhension. Puis, elle évacue tout cela d'un geste contrarié de la main et rétorque :

— Allez, entre ! On en reparlera plus tard. Il est temps de fermer la boutique.

Déçue de ne pas avoir suscité la curiosité de sa maman, Claire monte dans sa chambre et s'assoie sur le bord de son lit.

Elle se remémore son après-midi, regarde ses paumes et pense à la chaleur qui en est sortie. Elle éprouve tout à coup un sentiment de bien-être, et sourit béatement. Le Ciel lui a donné un don...

Le lendemain à l'école, faisant fi des recommandations de sa grand-mère, Pierre raconte à sa bande de copains le soulagement de son aïeule quand Claire a posé ses mains sur elle.

— Claire était toute bizarre. Elle fixait des yeux ses poignets et les caressait. Elle a un don du Ciel ! Vous vous rendez-compte ? Elle peut soigner des gens en les touchants ?

— Ce n'est pas possible, glousse un des garçons. Le ciel ne donne pas de don, il ne donne que de la pluie !

— Moi, j'aimerais bien avoir un don du ciel, hasarde un autre de ses camarades, lunaire, sans trop comprendre le sens de l'expression, mais imaginant une sorte de magie à la Superman.

La cloche de fin de récréation sonne et la bande de garçons rentre bien sagement dans la classe. Le jour suivant, une petite troupe assez dissipée de femmes s'avance vers la porte d'entrée de l'épicerie des Landau.

— Bonjour, mesdames, quelle est la cause de tout ce brouhaha ? s'inquiète Armeline qui est sortie sur le pas de sa boutique.

L'une des dames prend la parole :

— Mon fils m'a raconté que Claire avait le pouvoir de guérir. Nous voulons savoir si c'est vrai. J'ai mal au ventre. Votre fille pourrait peut-être me soigner, ou me soulager ?

Tout de suite après, un chahut s'élève car chacun y va de sa douleur à guérir.

Armeline n'en croit pas ses oreilles. Elle qui a méprisé le récit de Claire, se rend compte que la rumeur l'a devancée avant même qu'elle n'ait eu une explication avec sa fille.

— Du calme ! tranche-t-elle. Je suis désolée, Claire est à l'école, et elle sera absente toute la journée !

Loin d'apaiser la situation, cette déclaration fait réagir.

— Il faut lui dire que c'est urgent ! crie l'une des dames. Je souffre beaucoup !

Complètement abasourdie, dépassée par l'événement, Armeline rentre dans l'épicerie et ferme la porte à double tour derrière elle. Puis, elle va retrouver son mari, Henri, pour lui raconter tout le chambardement créé par Claire et qui l'irrite beaucoup. Le groupe de dames tarde à se disperser, car chacune raconte ses petits malheurs obligeant les Landau à fermer les volets.

* * *

Le soir même, après l'école, Claire rentre à l'épicerie toute guillerette. Sa maman l'attend de pied ferme, les bras croisés et un air qui ne présage rien de bon. Le visage qu'elle arbore quand la jeune fille a fait de grosses bêtises...

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires de don du Ciel ? s'indigne-t-elle. Les gens sont devenus fous et veulent que tu les guérisses !

— Maman, tu n'as rien voulu entendre et tu ne m'as pas cru, lui répond Claire.

Elle est médusée. Comment a-t-on pu savoir ? Elle n'en a parlé à personne. Elle pense à la mise en garde de la grand-mère de Pierre... Au même moment, une maman avec son bébé en sanglots entre dans le magasin.

Armeline et Claire se regardent en silence.

— Quelqu'un m'a dit qu'une jeune fille au prénom de Claire avait le don de guérir, gémit la maman. Je n'en peux plus, mon bébé me cause beaucoup de soucis ! Il pleure sans arrêt et le médecin ne trouve pas ce qu'il a... J'aimerais rencontrer cette Claire. Ah ! si elle pouvait lui apporter un peu de bien-être et calmer ses souffrances !

Armeline s'avance et propose à la dame de s'installer, avec son bébé, dans la remise à l'abri des regards. La commerçante fixe le nourrisson avec les traits crispé d'une maman qui ne supporte pas qu'un enfant pleure. Sa fille, elle, pose plutôt un regard de pitié et d'empathie devant le désarroi de leur visiteuse.

— Claire, lui dit Armeline, je ne crois en rien à ces sornettes, mais si tu dis vrai alors apaise cet enfant qui semble au supplice.

Claire écarquille les yeux puis sourit. Enfin ! C'est l'occasion pour elle de prouver qu'elle ne ment pas. Elle amène la maman dans la remise et, une fois là-bas, la fait assoir sur une chaise de fortune.

— Posez votre bébé sur les genoux, dit Claire en commençant à se concentrer.

Elle pose les mains au-dessus de la tête du nourrisson. Presque aussitôt, ses paumes se chargent d'une douce chaleur.

Elle commence à effleurer le front et le tour de la tête. Plus rien n'atteint Claire. Toute son attention se porte sur l'arrêt des sanglots de ce petit être et sur son apaisement...

Petit à petit, le bébé cesse de pleurer, ne laissant plus entendre que les spasmes de son chagrin. La peau de son visage se détend et perd sa rougeur. Claire prend ses deux petites menottes dans les siennes et continue de se concentrer.

Le bébé se calme pour de bon et finit par s'endormir, épuisé. Ne voulant pas montrer sa surprise, madame Landau reste stoïque.

— Je vous remercie tant, dit la maman, les larmes aux yeux. Comme il est bon de le voir enfin apaisé !

Elle regarde l'épicière et, toute gênée, s'excuse de ne pouvoir la payer :

— Mon instinct de mère m'a conduite vers Claire avant de réfléchir à la manière de vous remercier, confesse-t-elle.

Armeline Landau secoue la tête.

— Il n'a jamais été question de faire payer qui que ce soit. Rentrez chez vous, prenez soin de votre bébé et surtout n'ébruitez pas ce qui vient de se passer.

La dame part réconfortée par la compassion de cette famille et par la sérénité recouvrée de son enfant.

Henri et Cyril – le fils, aîné de la fratrie –, ayant été alertés par les braillements du bébé, ont assisté à la scène en retrait, interloqués de voir cette gamine insignifiante avoir le pouvoir de calmer ainsi la douleur.

Une fois la femme au bébé partie, Cyril s'approche de sa sœur.

Le frère de Claire est un jeune homme maigrelet de 19 ans, grand et blond. Les quelques boutons sur le visage et les poils clairsemés sur le menton lui donnent cet air benêt propre à l'adolescence qui semble ne pas vouloir le quitter.

Il sourit, une idée derrière la tête.

— Pourquoi ne pas mettre à profit ce don ? propose-t-il. On pourrait gagner plein d'argent.

Armeline s'insurge :

— Ta sœur est trop jeune. Laisse-la grandir d'abord. Elle prendra sa décision plus tard !

— Mais maman, insiste Cyril, il ne faut pas gâcher toutes ces années. Elle pourra toujours continuer l'école et vivre sa vie. Nous serions ses encadrants. Je suis certain qu'on pourrait gagner beaucoup d'argent. Ainsi, papa et toi, vous pourriez vendre l'épicerie et vivre, tranquilles.

Armeline est outrée.

— On appelle ça de l'esclavagisme !

— Oh, tu exagères, rétorque Cyril. En plus, comme ça, Claire servira enfin à quelque chose !

Henri, un peu plus timoré, n'ose intervenir. Mais il est sûr que cette idée lui plaît bien. Le commerce est à la baisse ces temps-ci, et il faut payer toutes ces factures. Finalement, il ose quand même apporter son avis :

— C'est vrai ce que dit Cyril. Sans être obligé de vendre l'épicerie, nous pourrions profiter de cette manne qui nous permettrait d'apurer les comptes.

Claire, qui baignait jusque-là dans la vision du bébé apaisé, sort de sa léthargie.

Elle entend la conversation, mais ne comprend pas tout de suite de quoi il retourne. Puis elle réalise que son don de guérison est au centre de cette discussion animée. Et qu'il est question d'argent, de faire payer ses prodigieux soins.

Elle n'en revient pas. L'argent n'a jamais été son dessein – d'ailleurs, elle n'aimerait pas du tout reprendre le commerce de ses parents s'ils le lui proposaient. Son seul bonheur est d'apporter du réconfort aux autres.

Pour se persuader de qu'elle a entendu, elle demande :

— C'est bien de moi dont vous parlez ?

Trois paires d'yeux se posent sur elle.

Cyril s'avance.

— Eh bien, dit-il, nous nous demandions si tu accepterais de faire cette chose-là avec les mains, que tu appelles guérison, contre argent comptant. Cela aiderait les parents dans les dépenses de l'épicerie. Et nous aurions une meilleure vie.

Les larmes montent aux yeux de la jeune fille. Dans un sursaut, elle court dans sa chambre, le visage blême et défait.

Chapitre 4

Dur labeur

Assise sur son lit, Claire pleure tout son soûl. Elle évacue toute cette énergie qui la rend tout à coup si importante aux yeux du monde. Elle n'accepte pas de faire payer ce don qu'elle a hérité gratuitement. Au bout d'un moment, Armeline monte, frappe à la porte et entre dans sa chambre.

— Ne sois pas fâchée, Claire. Nous t'aimons et il n'est pas question de faire quoi que ce soit à l'encontre de ta décision.

— Et si je refuse, papa et Cyril seront d'accord ?

— Ne te préoccupe pas d'eux. Calme-toi et reprends tes esprits.

Claire se jette dans les bras de sa mère pour y trouver du réconfort.

— Maman, ce n'est pas moi qui ais choisi ! Ce don m'a été offert comme un cadeau, je dois m'en servir de la même manière...

— Je sais, mon enfant, et je m'excuse de ne pas t'avoir prise au sérieux, lui confesse Armeline.

Elle soupire :

— Ton frère et ton père exagèrent. Ils font passer l'argent avant les sentiments. Le problème, tu vois, c'est que le quartier est au courant, et tu seras sans cesse sollicitée. Nous devons donc prendre une décision à ce sujet. Tu es encore jeune, mais, je te laisse, seule, faire ton choix.

Claire s'écarte de ses bras protecteurs.

— Et que dois-je décider à ton avis ?

— Si tu acceptes de guérir les gens, tu devras assumer et les laisser venir à toi, concède Armeline qui n'a pas envie que sa fille devienne une attraction de foire. Il est vrai qu'ils peuvent donner une compensation, ce qui me paraît normal. Après tout, tu as le droit de vivre aussi. Pour te rassurer, nous serons toujours à tes côtés. Après, si tu préfères la tranquillité et faire abstraction de tous ces gens, alors, nous devons quitter la ville et notre épicerie. Nous nous installerons loin des opportuns et ton secret sera bien gardé.

Claire est rassurée. En même temps, elle mesure le poids de sa décision. Mère et fille s'enlacent à nouveau, bien serrées l'une contre l'autre, les larmes aux yeux.

Cyril entre à ce instant dans la chambre. Il fait sursauter Claire et Armeline brisant la sérénité de leur étreinte.

— Sœurette, j'ai réfléchi ! Il faut essayer ! Pense aux factures, à l'épicerie. Tu aideras vraiment les parents !

— Oh, toi, laisse-moi tranquille ! réplique Claire, agacée par l'insistance de son frère. Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? Et puis, d'abord qui te dit que nous allons gagner de l'argent ? Ya-t-il donc tant de personnes malades, prêtes à payer pour que je les guérisse ?

Cyril ne répond pas, mais l'éclat dans son regard est équivoque : il n'y a pas beaucoup de personnes, il y en a des tas et des tas. Assez pour s'enrichir !

* * *

Le soir, au souper, l'ambiance est bien calme chez les Landau. Chacun est plongé dans sa rêverie ou dans ses réflexions. La nuit venue, Claire a bien du mal à s'endormir. Tant de choses reposent sur ses épaules. Elle est tiraillée entre le bonheur de guérir et celui de soulager ses parents du fardeau de leur commerce.

Quelques jours plus tard, un nouvel attroupement se crée devant l'épicerie. Cette fois, c'est Cyril qui accueille les personnes. Tout sourire, il les fait entrer dans la remise – débarrassée par ses soins.

Eh oui ! Claire a cédé à sa ténacité et au regard insistant de leur père. Armeline, elle, a laissé le choix à sa fille comme promis. Néanmoins, malgré ses réticences, elle semble tout excitée de voir sa fille au centre de cette agitation. Une agitation peut-être bien fructueuse étant donné le monde présent !

Dès lors, Claire reçoit une à une les personnes présentes pour apposer ses mains à l'endroit sensible et endolori qui est le leur. Chacune en ressort, soulagée et souriante. Elles payent de bonne grâce à la sortie où Cyril, posté derrière une petite table, recueille les dons dans une belle boîte en métal.

À la fin de la journée, après avoir fermé la porte de la remise, le fils Landau se met à compter chaque pièce, chaque billet, à la manière d'un écolier. Henri et Armeline, poussés par la curiosité, arrivent devant lui et sont abasourdis de voir tant d'argent. Claire, quant à elle, ne prête aucune attention aux cris de joie de ses parents. Elle ressent une grande fatigue...

Puis, ainsi, chaque jeudi – jour de repos des écoliers –,

elle reçoit les patients, et, de ses mains, soulage douleurs, petits bobos et parfois grandes souffrances.

Un mois passe. Un soir, alors que le dernier patient – un vieux monsieur perclus de rhumatismes – quitte la remise, la jeune fille se sent complètement vidée, comme jamais elle ne l’a été jusqu’à présent. Le bien-être qu’elle ressentait semble s’être amenuisé.

Ce n’est pas grave, se rassure-t-elle, ça va revenir. J’ai une semaine pour recharger mon énergie.

Cyril passe le bout du nez, un grand sourire aux lèvres.

— Tu es championne ! s’exclame-t-il. Les gens ont été généreux encore une fois !

La situation des Landau est devenu plus aisée, leurs affaires plus florissantes. Henri se demande même s’ils ne vont pas arrêter le commerce qui n’apporte plus les bénéfices escomptés.

Cyril fronce les sourcils, brusquement préoccupé.

— Tu en fais une tête... ça va ?

Claire le regarde désabusée et ne répond pas à ses absurdités. Il n’insiste pas.

Ce doit être un coup de fatigue... Ça lui passera.

L’appât du gain reste la priorité après le bien-être de sa sœur. Mais, au fil des jeudis et des rendez-vous, le phénomène empire. Et puis, un beau jour, Claire finit par ne plus ressentir cette énergie au bout des doigts qui lui était si familière depuis les soins prodigués au chaton. Elle n’arrive même plus à se concentrer...

Chapitre 5

Désillusion

Le lendemain, Claire a beau poser ses mains sur la zone endolorie de sa première cliente, rien n'agit... La dame attend et fixe le visage livide de sa guérisseuse.

— Eh bien ? dit-elle. Je ne sens rien, la douleur est toujours là...

— Je suis désolée... Le flux ne chauffe plus mes mains. Je n'arrive plus à me concentrer sur votre souffrance...

— Vous n'êtes qu'un charlatan ! s'insurge la dame. Je ne paierai pas. Cela me semblait bizarre qu'une gamine de votre âge puisse faire des miracles ! J'avais raison !

Sur ce, elle reprend ses affaires et sort. En passant par la salle d'attente, elle se met à critiquer Claire en la traitant de bonne à rien et d'usurpatrice.

— Repartez chez vous, elle ne vous guérira pas. Elle est désolée, dit-elle en faisant une mimique ironique. Désolée ? Mon œil ! Elle profite simplement de votre porte-monnaie et vous fait croire ensuite que vous êtes guéris !

Titubante, Claire sort de la pièce qui lui sert de cabinet et demande aux autres patients médusés de rentrer chez eux.

— Je ne peux plus rien faire pour vous..., murmure-t-elle. Je suis très fatiguée, et je n'ai plus l'énergie pour vous soigner.

Une des patientes s'insurge à son tour :

— Je viens de loin et c'est pour entendre ces absurdités

que j'ai fait le déplacement ? C'est quoi cette mascarade ?

Une autre répond :

— Cela nous apprendra à être trop crédules !

Et la salle d'attente se vide dans le mépris des patients.

Claire s'effondre, anéantie, regardant ses mains blanches et recroquevillées contre son ventre.

Ayant entendu les cris dans la remise, Cyril et Armeline accourent. Ils trouvent Claire affalée au sol et la salle d'attente vide.

Au contact de sa mère, la jeune fille entrouvre les yeux.

— Je n'en peux plus..., soupire-t-elle. Mes mains n'apportent plus rien. Je n'y arrive plus...

Armeline l'aide à se relever et l'assoit sur une chaise.

Elle écarte sèchement son fils qui s'est décomposé et ne cesse de demander à sa sœur :

— Tu es sûre et certaine ? Il ne te reste pas un peu de fluide ? Et en faisant plus d'efforts ?

— Qu'avons-nous fait ? s'alarme madame Landau.

L'une des patientes revient dans la salle d'attente, indignée.

— Je suis venue jeudi dernier, les soins n'ont eu aucun effet ! J'ai toujours mal. Je veux être remboursée !

Elle jette un œil par-dessus l'épaule de Cyril, regarde la jeune guérisseuse et s'exclame :

— Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est moins fière que la semaine dernière !

Cyril, excédé, pousse la dame vers le magasin.

— Je vous rembourse ! dit-il. Et pas d'histoires !

Une fois cela expédié, il revient vers sa mère et l'aide à ramener Claire dans la cuisine.

— Bois un peu, s'adoucit-il, apitoyé. Et remets-toi tranquillement...

Il court fermer la porte de la remise pour empêcher d'autres personnes de revenir. Ayant compris la situation, Henri ferme à son tour les volets de l'épicerie.

Toute la famille est à présent réunie. Bob, qui d'habitude passe des heures paisibles dans son panier, se redresse et ose s'approcher de Claire, plongée en plein désespoir. Il pose son museau sur ses genoux.

— Eh bien Claire, s'inquiète Henri, que se passe-t-il ?

— Je n'ai plus d'énergie, mes mains restent froides. Je ne réussis plus à me concentrer sur la douleur. Je ne ressens plus rien. Je suis lasse...

— Bon, laissez-la, vous deux, intervient Armeline. Elle a besoin de se reposer.

Sur ces mots, elle accompagne sa fille jusqu'à sa chambre où elle l'aide à se mettre au lit. Puis, elle rejoint Henri et Cyril qui sont toujours dans la cuisine, consternés.

— Je crois que nous allons vers les ennuis, leur dit Armeline.

Cyril, tête baissée, se sent fautif. Il n'aurait jamais pensé que toute cette manne puisse à ce point anéantir sa sœur... Dépité, il lève les yeux vers ses parents.

— On aura essayé... Le don de Claire n'était, tout compte fait, pas une bonne solution. J'aurais dû vous écouter... À moins qu'avec beaucoup de repos... ?

Armeline se fâche :

— Il n'est plus question de faire entrer qui que se soit ici ! Demain, nous mettrons en vente l'épicerie et nous quitterons la ville ! J'appréhende tous ces gens qui viendront quémander leur remboursement. Même si au début, l'effet des mains de Claire était positif pour eux, ils ne nous pardonneront pas... Ils vont nous maudire !

* * *

Six mois plus tard, après maints refus devant l'incompréhension des gens et leurs questionnements, l'épicerie des Landau a finalement été vendue. Maintenant, Henri et Armeline sont les heureux propriétaires d'un café-épicerie au fin fond d'un village bien loin de la ville.

Personne ne connaît le secret de cette famille.

Cyril fait du portage à domicile. Il s'est trouvé une vocation au volant de son camion épicerie. Il se sent utile et se rend compte que la chaleur de ses actes apporte de la joie à toutes ces personnes oubliées dans les campagnes.

Henri tient le bar du café et savoure toutes ces petites histoires du village qu'on lui raconte ou auxquelles il assiste, derrière le zinc. Armeline, elle, sert à l'épicerie où la proximité des habitants lui redonne de l'entrain. Tout dans leur nouvelle vie prouve que les liens avec les gens restent le plus beau des trésors...

Leur affaire tourne bien, et personne ne reparle du don de Claire. Quant à cette dernière, elle est redevenue la petite adolescente insouciante et joyeuse qu'elle était auparavant.

Épilogue

Un jour, alors qu'elle profite d'un bel après-midi de printemps, Claire se promène dans la forêt, accompagnée de Bob qui gambade ça et là. Elle s'assoit dans une clairière au pied d'un grand chêne. Elle entend alors des piaillements...

Elle se lève et se dirige vers l'origine des petits cris. Un oiseau est au sol et semble mal en point. Elle le prend doucement dans les mains et le caresse. Tout à coup, ses mains commencent à se charger de cette énergie qui lui était familière.

Mon don revient !

L'oiseau recouvre petit à petit ses esprits et sa santé.

Bob apparait. Il renifle l'animal qui s'émeut pour finir par s'envoler.

Le chien regarde Claire, l'air de comprendre.

— Tu as raison, Bob. Moi aussi, je pense que j'ai perdu ce don parce qu'on le faisait payer.

Le chien aboie comme pour valider sa théorie.

— Tu vois, sourit-elle, il m'a été offert gratuitement. En retour, je devais le transmettre de cette manière... Avec amour, non pas pour de l'argent. Bien sûr, le don de guérir doit rester notre secret, mais je sais que tu ne le diras à personne.

Elle regarde l'oiseau voler dans le ciel comme si rien de fâcheux ne lui était arrivé.

Claire aux mains d'amour n'en a pas terminé...

MARIONNETTISTE

par Luc CARRÉ



Vingt et une heures, il fait encore clair et les gens profitent des soirées d'été. Bientôt, quand je serai rentrée les rues seront sombres et désertes.

Je reviens de l'entraînement fatiguée, mais satisfaite.

Au volant de ma voiture, je traverse la zone urbaine qui jouxte le stade. Les épaves de voitures et les dégradations de portes d'immeuble me rappellent le Lille-Sud quartier de mon enfance pour lequel je n'éprouve aucune nostalgie.

Aujourd'hui, les filles ont bien travaillé le pressing et le remplacement. Les consignes ont été bien comprises. Quelle satisfaction d'avoir fait passer le message dès les premiers contacts ! Prochaine séance : récupération et relance. Le travail avec ballon est plus technique, donc plus complexe, mais je suis confiante : je saurai leur transmettre mes explications et elles feront des merveilles ! Elles sont douées, mes joueuses. Des graines de championnes !

J'arrive enfin chez moi.

Je me gare, puis, mon sac de sport sur l'épaule, me dirige vers ma maison de briques rouges. J'ai choisi d'habiter dans une ancienne cité minière réhabilitée. Les haies basses clôturant des jardins fleuris ; des voisins qui se connaissent et communiquent ; tout ce que j'aime... C'est comme ça que je veux vivre. Dans une heure la nuit tombera, mais les barbecues embaument encore l'atmosphère de cette odeur mêlée de viande grillée et de charbon de bois. HUUUUUM !

Malheureusement pour moi, un repas léger, une bonne douche et au lit. Récupération oblige, pas toujours simple d'être sportive.

Tiens ?

Je m'arrête. La boîte à lettres contient du courrier. Une lettre dont l'adresse est manuscrite.

Je reconnais cette écriture. Il s'agit de celle de Jean.

Mon cœur se serre. Je n'ai plus eu de nouvelle depuis son courrier de vœux à la nouvelle année. C'est inhabituel, mais cela me fait très plaisir.

Jean est un vieil ami, je l'ai connu en 1998, l'année de mes 13 ans... Une année loin d'être évidente pour moi et, en même temps, une année charnière dans ma vie...

Jean était notre voisin quand je vivais avec ma mère et ma sœur à Vimy. C'est un homme simple généreux et bienveillant. Il fut à mon adolescence ce que le sémaphore est au bateau perdu dans la brume : un repère solide et fiable. Nos chemins de vie nous ont éloignés physiquement depuis plusieurs années. C'est la vie... Mais nos liens sont demeurés intacts.

Enveloppe à la main, debout devant ma boîte aux lettres, je ne bouge pas... La réception de ce courrier ravive mes souvenirs. Mes pensées me ramènent au printemps de cette fameuse année, celle de mes 13 ans. Mais je vous parle, et je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Sybille et j'ai 37 ans.

Mon histoire est un peu longue, je vais vous la raconter tout en préparant mon repas : une assiette de coquillettes, une tranche de jambon de dinde, une compote. Repas d'enfant... ou de sportif. Facile à digérer, bon pour la récup'. Rien à voir avec la viande et les salades des barbecues de mes voisins, certes, mais, peu importe car j'adore ça !

1

Nous vivions à trois, ma mère, ma sœur jumelle Agathe et moi. Nous habitions une petite maison de cité à Vimy depuis trois ans. Maman était infirmière et nous élevait, seule.

Mon père nous avait quittées avant notre naissance. Il était mort dans un accident de la circulation. Ma mère l'avait connu sur son lieu de travail où il était aide-soignant. Il s'appelait Malik SNP – Sans Nom Patronymique –, joli nom qui, jusqu'aux années 60, était attribué par l'administration française, dans sa grande humanité, à certains enfants de l'assistance publique dont les parents étaient inconnus.

Bien qu'il soit mort avant notre naissance, nous savions à quoi il ressemblait car sa photo ornait le séjour. Maman y tenait beaucoup afin que nous grandissions avec lui. Par ailleurs, elle était toujours disponible pour en parler quand le besoin s'en faisait sentir chez Agathe ou chez moi. Je savais donc qu'il m'avait laissé en héritage ma toison frisée et mon sourire orné des dents du bonheur. Ma sœur avait hérité d'un teint halé, d'un regard foncé et profond ainsi que de jolis cheveux noirs et brillants.

Nous sommes des jumelles hétérozygotes. Je préfère ce mot compliqué à l'expression « fausse jumelle » et au sentiment négatif qui en ressort.

Auparavant, nous habitions dans le quartier de Lille Sud et maman travaillait en équipe au CHR de Lille. Elle avait trouvé un travail d'infirmière dans un service de jour à la clinique de Bois-Bernard, un village situé à 35 kilomètres de

Lille. Elle souhaitait ainsi nous éloigner du quartier agité où nous habitions et échapper à sa carte scolaire. Ce travail de jour avait pour autre mérite de simplifier l'organisation de notre vie quotidienne tout en la rapprochant de nous : Finis les 05-13 h et 13-21 h, maman serait présente tous les matins, tous le soir et la plupart des week-ends. Elle ne travaillait plus la nuit.

Nous avons donc emménagé à Vimy peu avant notre entrée en sixième.

J'avais de nombreux camarades de classe mais j'attendais avec impatience les week-ends et les congés que je passais en famille. À chaque occasion, maman nous emmenait "respirer" dans les différents espaces verts de notre nouvelle "région" : terrils, parcs, canaux et étangs. À pied, comme il se doit. Tous les Dimanche matins, nous allions à trois au marché de Billy-Montigny faire des emplettes et, surtout, acheter notre poulet rôti. Je dévorais des yeux les étals des camelots, riches de bibelots et de gadgets aussi fascinants à mes yeux qu'inutiles en réalité. Nous regardions ensemble le film du dimanche soir en dégustant une crème glacée sur le canapé. J'aimais assister maman dans la réalisation de nos repas du week-end. Tout était prétexte à interagir dans une communion quasi parfaite.

Malheureusement, peu à peu, j'avais senti un désintérêt d'Agathe pour nos activités familiales... Depuis quelques temps, je constatais qu'elle abordait l'adolescence avec une grande impatience. Ma sœur se transformait peu à peu en une personne étrange, tantôt négative, tantôt enthousiaste ; tantôt joyeuse, tantôt mélancolique, semblant avoir des certitudes sur

tous les sujets et se posant des questions sur les choses les plus évidentes. Un paradoxe vivant.

Je sentais confusément le piège et refusais ce changement qui, j'en étais certaine, m'attendait également. Je déployais tous les efforts pour prolonger l'enfance le plus longtemps possible.

Vous l'avez compris, pour être jumelles, Agathe et moi n'en étions pas moins différentes. Cependant nous nous comprenions à merveille, et, dans mon souvenir, nous ne nous sommes jamais disputées. L'ambiance à la maison était chaleureuse, l'entente parfaite. Nous le devions essentiellement au dévouement, à la compréhension et à l'amour de notre mère. Malheureusement je ne lui rendais pas toujours la chose facile, comme cette fois où, à la veille des vacances de printemps, je rentrais du collège avec une mauvaise surprise...

2

Pour nous rendre au collège d'Avion, Agathe et moi, prenions le bus dans lequel nous voyagions avec d'autres élèves habitants le quartier. C'est là que tout commença, un après-midi d'Avril.

— Maman va être furieuse ! me reprochait Agathe. Tu aurais quand même pu faire un effort et faire ce devoir sérieusement.

Le second trimestre touchait à sa fin, nous rentrions en bus pour les vacances, ma sœur et moi. Je ramenaï à la maison une

énième mauvaise note en math. Je savais, comme elle, que c'était celle de trop.

C'est toutefois sans appréhension que je rentrais, car, malgré les remontrances d'Agathe, j'étais indifférente à ma situation. Je crois pouvoir dire que je m'en foutais. Peut-être était-ce ma façon d'aborder l'adolescence.

— Il lâche rien, Vayrelles, il a bien grillé le gardien, Dimanche ! On va gagner cette année, on est trop fort !

Ça, c'était Steven qui s'adressait à Samir.

Steven et Samir étaient deux garçons de Quatrième du collège. Ils prenaient le même bus que nous. Ils parlaient foot, s'habillaient foot et se marraient tout le temps. À cette époque, je crois que j'aurais aimé être un garçon, pour pouvoir leur ressembler. Et pendant le trajet leurs conversations tournaient donc souvent autour du RC Lens, club auquel j'avais fini par m'intéresser, par mimétisme, bien que n'ayant jamais joué au football.

Le Racing Club de Lens avait encore gagné et, à chacune des victoires du club de foot de l'Artois, ils ne parlaient que de ça : dans le bus, avant les cours, après les cours et même parfois pendant les cours.

Aujourd'hui, ne faisait pas exception. Bien au contraire.

Et moi, c'est ces deux fans de foot que j'entendais, pas Agathe.

J'avais découvert le RC Lens à mon arrivée au collège. Ce club est une institution dans la région de l'Artois. Son stade est "LE" monument de la ville de Lens. Tous les garçons du collège possédaient au moins un maillot de l'équipe. En Avril

1998, l'équipe professionnelle était en course pour le titre de champion de France. C'était l'effervescence dans les cours de récréation !

— Tu m'écoutes ? râla ma sœur. Non, bien sûr. Tu ne penses qu'à ça et tu n'as même jamais joué. Si tu ne travailles pas tu vas redoubler, et ce n'est pas ce Vayrelles qui va t'aider !

Agathe était imperméable à ce type de sujets et s'intéressait essentiellement au travail scolaire. Le RC Lens, comme le sport en général, n'était pas un sujet pour elle. Pour moi, c'est le travail scolaire qui n'était pas vraiment un sujet et mes résultats finissaient par s'en ressentir...

Ma sœur était une collégienne studieuse et ses bulletins étaient toujours excellents. Me concernant, mes résultats scolaires étaient bien moins flatteurs. Je dois bien le reconnaître, je n'aimais pas vraiment étudier toutes ces matières "barbantes" enseignées au collège par des professeurs parfois désenchantés.

Encore une preuve que ma jumelle hétérozygote était bien différente de moi.

— J'aime pas les math, râlais-je à mon tour, ça ne sert à rien !

— Ah, bon ? Et le RC Lens, ça sert à quoi ?

Je haussais les épaules.

— Au moins, c'est marrant...

Agathe eût vraiment l'air dépitée, écartant les bras en signe d'impuissance.

— D’habitude, je te comprends, mais là ... Qu’est ce que tu vas dire à maman ? Elle va te punir. Et moi, je ne pourrai rien faire.

Pendant ce temps, Steven et Samir continuaient à parler de foot. Agathe persévéra à tenter de me convertir au travail scolaire, le bus continuait sa route, et moi, je continuais de penser « Qu’est-ce que je vais raconter à maman ? » tout en cherchant désespérément un argument justifiant de ce nouveau naufrage mathématique.

Mais il était trop tard, le bus s’arrêtait déjà et il était temps d’en descendre.

3

L’arrêt de bus n’était pas loin de la maison où nous arrivâmes trop rapidement.

La maison où nous habitions se trouvait au sein d’une cité. Un de ces quartiers modestes où, pourtant, tout le monde semblait heureux d’habiter, chacun connaissant bien ses voisins. Le changement était important avec notre ancien logement, un appartement au troisième étage d’un immeuble dont les habitants s’évitaient consciencieusement et s’ignoraient quand le hasard les faisait se rencontrer dans les parties communes. La fameuse solidarité des citadins.

Comme toutes les familles du quartier, nous avions un jardin. Il était clôturé par un simple grillage de faible hauteur, les riverains n’ayant pas encore cédé à la manie des habitants

de grandes villes de se calfeutrer derrière des haies hautes de deux mètres ou des palissades bien solides et opaques.

Nous nous étions rapidement habituées et c'est avec plaisir que nous répondions aux « Bonjour ! » tonitruants des voisins. Les maisons avaient été construites par deux. Celle qui était mitoyenne à la notre était occupée par un homme âgé qui vivait seul. Quand je dis âgé, c'est qu'à treize ans tout adulte aux cheveux gris et portant des lunettes est un « vieux ». Je savais de lui qu'il s'appelait Jean, qu'il n'avait pas de voiture, qu'il passait une partie de ses après-midi au jardin et qu'on ne le voyait jamais le matin. En jardinant, il écoutait de la variété de « vieux » sur un poste radio cassette d'une autre époque. Pour le reste, il était discret et s'entendait bien avec maman avec laquelle il discutait parfois de jardin à jardin ou de pas de porte à pas de porte.

En dehors des « bonjour » et « bonsoir » Agathe et moi n'avions jamais parlé à ce voisin. Aussi sympathique fut-il ; à nos yeux, il était un "vieux". Je crois que nous n'avions simplement rien à lui dire : le fossé des générations.

En entrant Agathe se fendit d'un rapide "bonsoir, maman" et monta directement dans sa chambre. Elle savait que je n'attendrais pas pour montrer ma note à maman. Je ne suis pas de celles qui reculent. Elle ne voulait pas assister à la scène...

Maman nous connaissait bien et vit tout de suite qu'il y avait un problème.

— Qu'est ce qu'il y a ? me demanda-t-elle aussitôt.

— J'ai un devoir à te montrer, lui répondis-je, penaude, un peu triste à l'idée de la décevoir.

Ce à quoi ma mère surenchérit avec ironie :

— Encore une bonne note ?

— Non, un 5 en math.

— Tu sais ce que cela signifie ? Je t'avais prévenue.

Maman n'était pas en colère, elle ne l'était presque jamais sur ses filles. Elle était plutôt dépitée de devoir me punir. Elle attendait de moi de meilleurs résultats et ne savait plus comment les obtenir. Elle avait l'air peinée. Quant à moi, je ne savais comment me comporter, je n'avais aucun remord, mais je ne voulais pas la décevoir. J'adoptais alors l'attitude des enfants que l'on gronde, je regardais mes chaussures et prenais un air grave. J'ignore si ma mère fut dupe ou pas.

C'était l'année de mes treize ans, j'étais en quatrième et le conseil de classe ne s'était pas bien passé pour moi. La question de mon passage en Troisième avait été posée ainsi que celle de mon orientation. Les professeurs s'inquiétaient de mes résultats qui ne correspondaient pas à mon investissement en classe, et, selon eux, à mes capacités.

Bien entendu ma mère s'inquiétait également de cette situation qu'elle comprenait d'autant moins que jusqu'en sixième, mes résultats avaient été à la hauteur de ceux d'Agathe. Or le niveau de ma sœur n'avait pas baissé et la différence entre nous s'était creusée.

Je n'osais pas lui dire que la plupart des matières ne m'intéressaient plus, que je bâclais mes devoirs et mes leçons à la maison, et que je ne participais en classe que parce que

j'aimais travailler en groupe. Je me contentais donc de promesses d'améliorations qui ne venaient pas.

Comme beaucoup d'enfants de cet âge je ne comprenais pas l'utilité des matières qui m'étaient enseignées et je n'avais aucun projet précis pour mon avenir, contrairement à Agathe qui étudiait avec plaisir, aimait presque tous les cours et ambitionnait de faire des études pour « réussir dans la vie ».

Devant la menace de redoublement mes promesses ne suffisaient plus. Maman m'avait effectivement prévenue : punition sévère en cas de nouvelle mauvaise note dans une des matières principales.

— Donc, tu resteras à la maison pour les vacances de Pâques, les mercredis et les week-ends. Tu es privée des cours de danses avec ta sœur, et fini les promenades. Je vais établir une liste de devoirs à faire pendant les vacances. Tant pis pour toi, il fallait travailler. Tu comprends ?

— Oui, maman...

— Monte dans ta chambre, maintenant !

J'obtempérais silencieusement, sachant que maman n'aimait pas nous punir et comprenant sa décision. J'estimais même m'en tirer à bon compte.

Les cours de danse ne me manqueraient pas car je ne m'y étais inscrite, comme souvent, que pour faire comme ma sœur. En revanche la privation de ballades familiales était une vraie punition.

J'adorais ces promenades pédestres dans des milieux naturels où je pouvais observer toute sorte d'oiseaux et d'animaux. Nous étions récemment allées sur le terril de

Pinchonvalles où j'avais pu voir des écureuils. Pour moi qui avais grandi dans une cité urbaine, c'était merveilleux. Il me faudrait maintenant s'en passer pour un moment : dommage.

Une fois dans ma chambre, je constatais qu'Agathe m'y attendait avec impatience.

— Alors ? m'interrogea-t-elle, l'air renfrogné

Ma réponse fut laconique :

— J'ai les punitions qu'elle avait annoncées : pas de sorties, pas de danse et des devoirs supplémentaires jusqu'à la fin de l'année.

— Donc, je suis punie aussi ! conclut-elle avant de quitter la chambre, agacée.

4

Le week-end se passa presque comme d'habitude. Une fois la punition prononcée, maman ne revint pas sur les événements. Elle se comportait normalement, il n'y avait aucun froid entre elle et moi, et inversement. Pour elle, tout avait été dit, il n'y avait pas à y revenir. Pour moi, la sanction était normale, j'avais été prévenue et je n'avais rien fait pour l'éviter.

Dès le lundi de la première semaine des vacances de printemps, je me retrouvai donc consignée à la maison avec de nombreux devoirs.

Je m'acquittai de cette tâche sans conviction, et, régulièrement, quand maman travaillait, je flânais dans le jardin où je tentais des jongles avec la balle de notre chien,

singeant les footballeurs que j'avais observés à la télévision.

Un après midi, je m'installai sur notre salon de jardin et je travaillai dehors. J'ai toujours préféré me trouver en extérieur, sur la terrasse. Mes devoirs me paraissaient donc moins pénibles. C'est là que je remarquai la présence de notre voisin, il travaillait sur ses plantations de fleurs et de légumes. Il jardinait en écoutant des chansons sur son vieil appareil et s'arrêtait de temps en temps pour observer les oiseaux.

Je le vis alors avec étonnement enjamber le grillage et se mettre à travailler dans notre jardin. Surprise, je l'observai quelques courts instants puis je remballai mes affaires pour rentrer discrètement. Depuis la fenêtre du séjour, je l'observai à nouveau cachée derrière les rideaux. Je ne savais que penser de ce personnage qui se permettait de s'introduire dans notre jardin et de s'y activer comme s'il était chez lui...

J'en discutai avec maman le soir même et elle m'apprit que le voisin lui avait gentiment proposé de l'aider à entretenir notre jardin. Il faisait ça pour rendre service, sans contrepartie. À la lueur de cette information, il bascula du statut de vieux sans réel intérêt à celui de voisin pas comme les autres

Dès le lendemain, comme cela se reproduisit, je tentai une approche poussée par la curiosité.

— Bonjour, monsieur. Vous allez bien ?

Il ne détourna pas le regard de sa tâche.

— Oui ma grande, je vais bien, mais ici personne ne m'appelle monsieur. Pour les voisins, je m'appelle Jean. Toi, c'est Sybille, c'est ça ?

— Euh, oui... C'est ça, lui dis-je, étonnée.

Il porta enfin le regard sur moi, penchant la tête en avant pour permettre à ses yeux clairs de me scruter par dessus ses lunettes. Il souriait – Jean sourit presque toujours.

Les traits de son visage, sa calvitie partielle et ses cheveux gris trahissaient son âge. Ce n'était pas le cas de sa silhouette. Il était grand et svelte, son pas était alerte et sa démarche assurée. Un homme dynamique à n'en pas douter. Il avait l'accent et le phrasé des anciens de l'Artois.

— Ta mère m'a dit que tu étais consignée à la maison. T'as bien avancé dans tes devoirs ?

Ça c'était direct au moins....

— Oui, oui, j'ai bien avancé, lui répondis-je avant de le questionner en désignant son quartier de terre d'un geste du menton. Qu'est ce que vous faites ?

— Si t'as bien avancé alors on peut discuter un peu. Je suis en train de préparer la terre. J'ai des semis à l'intérieur, ça va devenir des plants et je vais les planter dans un mois, alors je finis de préparer la terre, pour que ça pousse mieux aux beaux jours.

Tout en parlant, il avait retourné plusieurs pelletés au moyen de sa bêche. En bonne fille de la ville, j'ignorais même cette histoire de préparation. Personne ne jardinait dans mon entourage. J'appris ce jour là la nécessité de bêcher et ce qu'était un compost.

Rapidement, Jean me renvoya à mes devoirs. Je crois qu'il avait été briefé en ce sens par maman. Un peu déçue de cet arrêt prématuré, je savais déjà que je reviendrais à la charge.

Les jours suivants, je pris l'habitude d'aller converser, entre deux exercices de math, avec ce personnage sympathique et ouvert qui répondait à mes questions avec une grande patience sans jamais se détourner complètement de son activité. Il avait une façon bien à lui de s'adresser à moi. Il ne me parlait pas comme un adulte à une enfant mais ne faisait pas non plus semblant de me prendre pour une grande personne. C'était comme des échanges de vieux camarade expérimenté à jeune camarade curieuse. Il me prenait en considération tout simplement, de façon naturelle, sans manières. Il ne me faisait pas la leçon, et ça me plaisait bien.

Le mercredi, j'en su un peu plus sur lui. Je m'étais installée au salon de jardin dès la fin du déjeuner et j'avais guetté son arrivée tout en galérant sur mon exo.

Dès son apparition, je m'approchai de la clôture et engageai la conversation avec la première question qui me vint à l'esprit

— Vous faites ça tous les jours ?

— Oui, me répondit-il simplement.

Puis, poursuivant après un temps d'arrêt :

— L'après-midi, je suis libre parce que je travaille très tôt le matin, je fais les marchés avec mon cousin. Alors, quand je rentre je fais ce que j'aime : le jardin, la pétanque, le vélo. Et puis de temps en temps, j'aide une assoce locale pour me rendre utile.

Il posa le sac de terreau qu'il avait dans les mains et s'approcha de moi.

— Quand j'étais plus jeune, c'était surtout le vélo. Je roulais tous les jours. J'ai même acheté un vélo Jean Stablinski. C'est mon idole de jeunesse. Un coureur cycliste. Ancien mineur, comme moi, qui jouait de l'accordéon comme moi ; et qui roulait... pas comme moi... Bien plus vite, comme tu t'en doutes.

Il se mit à rire.

Un homme de l'âge de mon grand-père qui faisait encore du sport et pratiquait l'autodérision, j'étais scotchée. Je n'avais jamais vu ça !

Du doigt, il désigna un vieux vélo de course rutilant, posé contre le mur de sa maison et qui portait la marque de cet ancien coureur dont j'ignorais jusque là l'existence.

— C'est à cause de ça que tout le monde m'appelle Jean. Mon vrai prénom, c'est Wladislaw !

Il se retourna, prit un couteau dans sa poche, se baissa et fit une entaille dans le sac de terreau. Puis comme, il le faisait régulièrement, Jean alias Wladislaw mit un terme à notre conversation pour me renvoyer gentiment à mes études.

Je compris qu'il ne me laisserait jamais m'éloigner de mon travail très longtemps. Je n'insistai donc pas et je retournai finir mon exo.

Tout en écrivant, je pensais à ce prénom qui m'était inconnu, Wladislaw, et à ce surnom plus étrange encore : Jean.

Pour moi un surnom, c'était un diminutif, une abréviation, un trait de caractère, une particularité physique...

Que sais-je ? Mais, remplacer un prénom par un autre prénom, quelle drôle d'idée ! Décidément ce voisin était un drôle de personnage.

Chaque conversation attisait un peu plus ma curiosité envers ce "vieux" accessible et sympathique qui parlait comme un livre à l'accent de l'Artois. Une sorte de grand-père rêvé à qui je n'aurais jamais vraiment parlé si je n'avais pas été punie.

Curieusement, ces instants d'échange ne nuisaient pas à l'avancée de mes devoirs, au contraire, je m'améliorais sensiblement. À vrai dire je travaillais avec plus d'intérêt le matin pour me libérer l'esprit en vue de l'après midi.

Il faut ajouter que ma sœur m'apportait son aide pour les exercices que je ne comprenais pas. De simples explications, pas de triche. Ce n'était ni mon genre, ni le sien.

Je lui parlais d'ailleurs de mes discussions avec le voisin dès le premier jour. Elle voyait d'un bon œil que je m'intéresse à autre chose que des discussions d'ado au sujet du R.C. Lens. Elle était, elle aussi, touchée par ce voisin qui aidait notre mère gracieusement. Cependant, Agathe affichait une indifférence totale pour le contenu de nos échanges...

6

« Jean » avait également le don de me faire parler. À la différence des adultes de mon entourage, il semblait comprendre que je n'aimais pas étudier, sans toutefois approuver. Le jeudi, il remarqua que j'avais changé de salopette. C'est lui qui m'adressa la parole en premier :

— Tiens, t'as changé de falzar. T'as plusieurs salopettes, alors ?

Flattée, je fis un tour sur moi-même :

— Oui, j'aime bien. C'est confortable, pratique et j'aime bien le look que ça donne. Et puis, habillée comme ça, je peux faire ce que je veux.

— Je comprends, pour le confort. C'est comme ça que je choisis mes vêtements, moi aussi. Mais, le look comme tu dis, c'est pas tout le monde qui s'habille comme ça de nos jours.

J'ignorais s'il s'agissait d'un compliment ou d'une pique. Les jeunes aiment se sentir originaux mais les adultes n'apprécient pas toujours. Je répliquai donc :

— Au moins, on me reconnaît. Moi, je trouve ça beau et je suis bien dedans !

Il acquiesça de la tête, appréciateur :

— Alors t'as raison, si c'est ça qui te plaît, c'est ça qu'il faut mettre.

Il afficha un sourire malicieux

— Et puis, pour jouer à la balle avec ton chien, c'est mieux qu'une robe. Tu le fais bien courir, le pauvre.

Je n'étais pas surprise. Il m'avait sans doute vue occupée à tenter de dribbler notre chien. Sur ce, il m'orienta aimablement vers la terrasse où m'attendaient mes devoirs et renversa sur une plate-bande de son jardin le contenu d'un sac de terreau avant de l'étaler consciencieusement.

La semaine passa sans que je ne m'en aperçoive et, paradoxalement, mes pauses dialogues avec « Jean » me

rendirent les devoirs supportables.

J'en fis part à maman qui reconnut que j'avais bien avancé, au delà de ses espérances. Elle insista pour que je ne dérange pas trop Jean et m'invita à continuer dans ce sens pour mon travail. Je sentis bien l'estime de maman pour ce voisin discret mais sympathique et serviable.

C'est au début de la seconde semaine que ma relation avec Jean changea...

À son arrivée, lundi après-midi, Jean me demanda si j'avais bien travaillé et si je m'étais amusée à dribbler mon chien au matin.

— Tu l'as fait courir ?

— Oh que oui ! lui répondis-je, amusée.

Il ajouta curieux :

— Tes copains et tes copines, tu les dribbles aussi facilement quand tu joues au foot ?

Je fus surprise par cette question et ma réponse fusa comme expulsée de ma bouche.

— Ben, j'ai jamais joué avec eux !

Perplexe, il me demanda pourquoi.

— C'est pas un sport pour les filles.

C'était sorti tout seul.

Il fronça les sourcils, hocha la tête et parut dépité.

Puis, il sembla se ressaisir, et, pour la première fois, il me fit l'une de ses démonstrations façon Jean.

Adoptant un ton amusé et moqueur, il me dit :

— "C'est pas un sport pour les filles ?" Ah bon ? Qui est ce qui t'as dit ces âneries ?

— Les garçons du collègue... et maman.

Il rebondit, incrédule :

— Ta mère, elle t'a dit ça ?

— Non, mais elle le pense.

Son discours se fit alors plus sérieux :

— D'abord, tu ne penses pas à la place de ta mère.

Ensuite, les garçons de ton âge, en général, ils sont pas très malins, et faut pas les écouter !

Cette réaction vive et le ton employé me donnèrent le sentiment d'avoir dit une bêtise.

Jean disparut quelques instants puis revint avec un vieux ballon de foot qu'il me lança aussitôt par-dessus le grillage.

— Fais une tête ! m'ordonna-t-il sans prévenir.

Je le lui renvoyai facilement en tapant avec le front.

Il me dit :

— Avec le pied, maintenant !

Et me lança, à nouveau, le ballon par dessus le grillage. Je le lui renvoyai du pied droit tout aussi facilement.

— Tu vois, t'es une fille et tu joues au foot, donc, c'est un sport de fille, m'expliqua-t-il ensuite avant d'ajouter : les Américains, ils appellent ça le soccer, et, pour eux, c'est un sport de filles. Là-bas, les garçons font principalement du foot américain, du basket ou du base-ball. C'est surtout les filles qui pratiquent le soccer. Et je crois qu'ils sont pas plus cons que nous, les Américains. Alors si tu veux jouer au foot, tu joues au foot !

Sa démonstration était logique et imparable. Toutefois,

je doutais de ses propos. Je n'avais jamais entendu parler ni de ce "soccer" ni des filles qui le pratiquaient. Mais pourquoi Jean m'aurait-il menti à ce sujet ? Il n'était pas du genre à baratiner les gens et à leur donner les paroles qu'ils veulent entendre.

L'idée de faire du foot était lancée, et germait désormais dans ma tête. En fait, la graine y était sans doute déjà depuis un bon moment et Jean, en bon jardinier, venait de l'arroser.

Ce fut son premier coup de pouce, il y en eut d'autres...

Mais, c'était sans compter avec ma sœur.

Agathe avait assisté à la scène. En effet, mes conversations régulières avec Jean avaient fini par l'intriguer. Par curiosité, elle s'était approchée de la terrasse quand elle m'avait vu rejoindre Jean au jardin. Elle était restée éloignée et n'avait pas osé se joindre à nous mais elle avait bien entendu et vu ce qu'il se passait.

Le soir même elle me faisait part de ses objections. Me faisant remarquer qu'aucune femme ou fille de notre entourage ne pratiquait le football, que ce sport ne m'aiderait pas à passer en Troisième, et, surtout, elle me prévenait que je ne pourrais plus pratiquer la danse avec elle si j'optais pour un autre sport...

7

Les jours suivants nos petits bavardages devinrent presque routiniers. Des règles tacites s'étaient installées : tout en conversant, Jean poursuivait son travail, et on limitait notre

temps d'échange pour ne pas nuire au mien. Je conservais dans un coin de ma tête les considérations d'Agathe sur le foot. Elle m'avait un peu peinée sans vraiment me convaincre sur le fond. Mais je n'en fis pas mention à Jean. Pour moi, ça ne l'intéresserait pas.

Les thèmes de nos discussions étaient aléatoires et concernaient surtout nos activités. En bonne ado, je posais beaucoup de questions et, l'une d'elle, concernant la vie associative de Jean, fit mouche. Sa réponse fut cinglante :

— La mine. La mémoire de la mine !

Pour une fois, il cessa son travail séance tenante. Il semblait contrarié par ma question, surtout par le fait que la réponse ne m'apparaisse pas évidente. Sans élever la voix, il se para d'une forme d'éloquence d'orateur :

— Et faut pas se tromper de mémoire, pas celle des houillères mais celle des mineurs et de leur souffrance !

» Faut pas baptiser des squares ou des parcs du nom de patrons des houillères !

» Faut se souvenir de Miloud, Giuseppe ou Jaroslaw, mineurs marocains, italiens ou polonais qui ont perdu leur vie ou leurs poumons dans les fosses pour que les trains roulent, pour que les usines tournent et pour que les poêles chauffent !

» Faut se souvenir que les houillères ont transformé ce charbon en or qu'elles ont placé ailleurs pour nous abandonner quand le vent a tourné. Les patrons se sont envolés vers des cieux plus cléments. Les ouvriers sont restés autour des carreaux de mine déserts avec leur chômage, leurs maladies et leurs souvenirs !

Et de conclure toujours à la manière d'un tribun :

— Les pyramides, ce sont les stèles de pharaons qui sont enterrés en-dessous. Nous, y a pas de patron en dessous des terrils, y a que des mineurs qui sont morts dans la mine. Les terrils, ce sont donc les stèles des mineurs !

» C'est de ça qu'il faut se souvenir, de rien d'autre !

» Et c'est pour ça qu'avec mes copains, on veut sauver des chevalements. Pour la mémoire de la mine. Mais t'es trop jeune pour comprendre. Ça viendra plus tard. Retourne à tes devoirs.

Il me sourit puis se retourna et reprit son labeur, sans autre commentaire. Fin de la conversation. Je lui avais simplement demandé pourquoi il s'intéressait à l'entretien des chevalements. Sa réponse avait été claire mais elle m'avait surpris. Ce sujet pour moi anodin semblait lui tenir à cœur au delà de toute raison.

Le soir même j'en parlais à Agathe qui comme moi ne saisit pas l'intérêt de Jean pour le sujet de la Mine. Un sujet, pour une fois, dont elle ignorait tout. Logique car il n'était pas au programme scolaire. Preuve pour moi que l'école ne nous apprenait pas tout.

J'appris un peu plus tard que le père de Jean avait été emporté par la silicose et qu'il lui avait promis sur son lit de mort de quitter la mine pour ne pas subir le même sort. Promesse dont il s'était acquitté en rejoignant son cousin vendre des produits polonais sur les marchés.

Je compris alors que c'est l'impact que la mine avait eu sur leurs vies personnelles qui rendait ces vestiges si

importants aux yeux de Jean et des anciens de l'Artois. Je ressentis également que la perte de son père avait laissé dans sa vie un vide comparable à celui que j'éprouvais lorsque je regardais la photo du mien dans notre séjour...

Le jeudi arriva.

Vers 17 heures, Jean avait terminé ses activités au jardin et j'en avais fini avec mon travail scolaire. Il avait rendez-vous au terrain de pétanque situé au bout de la rue pour y disputer une partie contre des anciens du quartier comme il en avait l'habitude. Exceptionnellement, il me proposa de l'accompagner. Le temps était beau, idéal pour assister à une partie de pétanque.

— T'as bien bossé cette semaine, ça peut pas te faire de mal, argumenta-t-il. Et puis, de sa fenêtre ta mère peut voir la place.

Je demandai à maman qui, par chance, était rentrée plus tôt que d'habitude. Elle estima que j'avais bien travaillé et accepta donc que j'accompagne Jean à condition que je ne m'absente pas plus d'une heure. C'était la première fois qu'elle faisait une entorse à ma punition. Bien sûr, il avait fallu que j'insiste lourdement et l'appui de Jean fut décisif.

En moins de cinq minutes, nous rejoignîmes sur la place les camarades de Jean qui l'attendaient. À proximité, un groupe de garçons jouaient au foot sur la pelouse de l'espace vert public. L'un de ces matchs improvisés sur un bout de pelouse entre gamins du quartier d'âges et de gabarits disparates. Je connaissais de vue certains de ces garçons qui fréquentaient le

même collègue que moi.

Jean s'adressa au plus grand, porteur du maillot du R.C. Lens. Un prénommé Kevin qui habitait dans ma rue et que j'avais déjà croisé dans le bus scolaire.

— Eh tiot, ma copine elle voudrait jouer avec vous !

Il me désigna d'un geste de la tête.

Je me souviens m'être demandée :

Mais qu'est qu'il fait Jean ?

Je naviguai entre plusieurs sensations : surprise, gêne... et excitation.

Le garçon lui répondit :

— Non, on ne joue pas avec les filles !

Je ressentis une nouvelle émotion : de la déception.

Jean ne se laissa pas démonter par ce refus. Je suis certaine qu'il connaissait déjà la réponse et qu'il avait préparé ses prochaines réparties :

— Pourquoi ? T'as peur qu'elle te batte ?

— Non, elles ne savent pas jouer, c'est tout !

— C'est pas vrai, c'est pas une question de ça ! La moitié de tes copains, c'est des brelles. Qu'est ce que t'as à perdre? Il te manque un joueur, vous jouez avec un goal volant. Moi, je crois que t'as peur qu'elle te batte !

Comment osait-il ? Cette fois j'eus honte... Un instant... Et puis...

Le garçon hésita. Il consulta rapidement ses copains qui acceptèrent. Kevin me fit un geste du bras pour que je m'approche. J'étais partagée et, pour tout dire, me demandais ce qu'il m'arrivait.

Jean précisa :

— Et tu la fais pas jouer au but, hein ?

Je n'avais jamais joué de match, même pas une partie de quartier comme celle-là.

J'étais à la fois surprise et contente. Les garçons m'intégrèrent à l'équipe la moins nombreuse. Kevin, qui à ma grande surprise connaissait mon prénom, me présenta aux autres. Il me désigna mes coéquipiers et la partie reprit. Je fis de mon mieux avec mes moyens. Je savais jongler et à peu près tirer, mais je n'avais jamais dribblé que mon chien. Je n'avais jamais participé à une action collective. Mes premières prises de balles furent maladroitement, si bien que mes coéquipiers hésitèrent dans un premier temps à me passer le ballon.

Peu à peu, dans l'action du match, les garçons oublièrent que j'étais une fille, et, moi, j'oubliais que je ne savais pas jouer. Je pense avoir perdu mon premier match ce jour là, mais l'essentiel n'était pas là.

Quand Jean m'appela pour rentrer j'avais l'impression que je venais de commencer à jouer.

Tout s'était bien passé et j'avais appris trois choses : le foot c'est fatigant, j'adorais ça et je n'étais pas Tony Vayrelles.

Les garçons saluèrent mon départ. L'un de mes coéquipiers me fit même une tape amicale sur l'épaule. L'espace d'une petite heure, je m'étais sentie à ma place. Il n'y avait pas eu de garçon ou de fille, seulement des joueurs. Sur le terrain, c'est le ballon qui compte.

Je rentrai à l'heure convenue et sans bobo. Je fis part tout de suite à maman de mon aventure. Elle ne fit aucun

commentaire négatif. Elle semblait contente de voir ma joie mêlée d'excitation, s'étonnant tout de même que Jean ne l'ait pas préalablement consultée. Elle pensait comme moi qu'il avait bien préparé son coup.

J'étais ravie et surprise, j'avais joué au foot et maman n'y trouvait rien à redire. Jean avait peut être raison : et si je me trompais sur ce que maman attendait ou n'attendait pas de moi ?

La réaction d'Agathe fut moins positive. Dans son esprit de bonne élève, le foot c'était pour des crétiens de garçons du fond de la classe, pas pour sa sœur. Elle ne fit même pas semblant de se réjouir pour moi. Je pense qu'elle avait compris avant moi ce qu'il se passait dans ma propre tête. Et ça ne lui plaisait vraiment pas. Mais alors pas du tout.

8

Le lendemain, j'attendis avec impatience l'arrivée de Jean que j'épiais depuis le salon de jardin où je m'étais installée plus tôt que d'habitude.

À peine apparut-il derrière le grillage que j'allai le voir, tant il me tardait de lui faire part de la réaction de maman et de recueillir ses impressions.

Il ne fut pas surpris de me voir si rapidement. Il ne le fut pas non plus à l'énoncé de la réaction de maman. Il m'écouta avec attention. Il avait sur le visage, cet air satisfait de ceux qui ont réussi leur coup. Ce fameux air du chat qui a attrapé la souris.

— Et toi, t'étais contente ? Ça t'a fait plaisir de jouer au foot ?

Telle fut sa réponse à mon récit.

— Oui, c'était bien, mais je ne sais pas vraiment jouer, répliquai-je d'une petite voix, faussement déçue. Je n'ai pas marqué de but...

Pour être franche, au fond de moi, j'espérais qu'il me félicite sur mon niveau.

Loin d'être dupe, Jean fit une petite moue en plissant les yeux.

— J'ai regardé vite fait, t'as raison, t'es pas une vedette, mais t'étais pas la pire non plus. Pour savoir jouer, il faut apprendre, et pour apprendre, il faut jouer. C'est tout. Ça vient avec le temps. Si t'apprends, tu sauras.

À cet instant, je fus prise d'un doute. Depuis la veille, je faisais des rêves de foot. À présent, je revenais sur terre : le foot se joue à plusieurs et j'étais seule.

Cette question me vint à l'esprit en même temps que je la formulais :

— Oui, mais je vais apprendre où et avec qui ? Et, ma mère, est-ce qu'elle sera d'accord ? Déjà qu'Agathe, elle n'aime pas ça...

Je pense que Jean vit que je flippais. Il tenta de me rassurer tout en me secouant un peu.

— Ah, ça ! si t'attends, ils vont pas venir te chercher. Des fois, il faut s'imposer. T'as vu, hier ? Et puis, si j'ai bien compris, ta maman, elle n'a rien dit. Donc, elle n'est pas

contre. Quant à ta sœur, je ne l'ai jamais vue avec une salopette, ça t'empêche pas d'en mettre.

— Oui, mais pour l'instant on fait de la danse à deux...

— Elle est intelligente et elle t'aime, elle peut comprendre que tu aimes autre chose que la danse. Et si ce n'est pas encore le cas, elle finira par s'y faire et elle continuera de t'aimer. Bref !! Il y a plusieurs millions de personnes qui jouent au foot en France, et, dans la région, il y a des terrains dans toutes les communes. La question, c'est donc pas où et avec qui. La question c'est, est ce que tu veux chercher ?

Je ne fus rassurée qu'à moitié. Comment faire pour trouver une équipe ? Il n'y aurait pas toujours mon voisin pour m'imposer à des garçons du quartier.

Fidèle à son habitude, Jean me renvoya à mes devoirs.

Je retournai discuter avec lui un peu plus tard dans l'après-midi. Nous ne parlâmes plus de foot mais de jardinage. En ce domaine, Jean n'était pas avare de conseils d'anciens et s'amusait à énoncer de nombreux dictons dont je pense qu'il inventait la plupart. Je n'en retins aucun ce jour-là car notre précédente conversation occupait tout mon esprit.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi, quand je le vis ranger ses affaires, que je réalisai que les vacances étaient déjà finies et que je devrais me passer de nos discussions la semaine suivante.

Le soir, je tentai de parler avec Agathe de mon envie de foot et de mes doutes pour pouvoir un jour le pratiquer régulièrement. En vain. Elle était hostile à ce sport.

— L’hiver, ça se joue dans la boue. Les joueurs se bagarrent, ils s’insultent. Il y en a même qui trichent. Qu’est ce que tu veux aller faire dans ce milieu ?

Voilà, entre autre, ce qu’elle me répondit. Voilà l’image qu’elle avait du foot. Inutile dès lors de lui proposer de venir le pratiquer avec moi comme je l’avais naïvement rêvé. Heureusement, j’avais le sentiment de pouvoir compter sur maman pour me soutenir. Encore fallait il que je lui en parle.

Le week-end se passa normalement, nous allâmes à trois au marché, le dimanche matin.

Comme à mon habitude, je m’arrêtais avec insistance devant les étals où les objets dérivés du RC Lens étaient vendus, maman faisant mine de ne pas s’en apercevoir. Ce qui était de bonne guerre. Malgré ma punition, elle m’avait laissé accompagner Jean à sa pétanque, elle n’allait pas en plus m’acheter un maillot ou un ballon.

Bien sûr, Agathe ne put s’empêcher de me faire une remarque :

— Tu ne vas pas acheter *ça* quand même ? Un chiffon rouge et jaune orné d’un losange blanc ? (Elle me gratifia d’une grimace équivoque.) Le top du mauvais goût ! Tout ça pour faire comme ces garçons grossiers et stupides. Tu ne sais même pas jouer au foot...

Je ne pris pas la peine de relever tant la réponse m’apparaissait évidente : bien sûr que j’achèterai un maillot si je le pouvais, et, pas pour le regarder : pour le mettre. Ne lui en déplaise.

Le dimanche après-midi fut consacré à l'examen de mes devoirs de vacances.

Le bilan satisfait maman au delà de mes espérances. Honnêtement, j'étais étonnée moi-même du résultat de mon travail. Agathe était contente, elle semblait souhaiter que ma bonne volonté pousse maman à lever ma punition, pour que tout rentre dans l'ordre, comme si rien ne s'était passé.

Seulement voilà, "ça" s'était passé. Et rien ne rentra dans cet ordre si cher à ma sœur.

D'abord maman n'était pas mère à lever la punition dès les premiers bons signes; pas folle la guêpe. Ensuite, mon approche du collègue ne fut plus jamais la même. Dans ma tête, un verrou avait sauté : ma réticence inconsciente à faire mes devoirs avait disparu par enchantement. Comme si je voyais les choses sous un autre angle. Bien sûr, je n'allais pas devenir l'élève assidue qu'était Agathe, mais mon travail de classe fut désormais réalisé en temps et en heure, et de façon régulière. De fait mes notes s'améliorèrent de façon mécanique, sans toutefois atteindre des sommets. Ce qui, de mon point de vue, me suffisait.

Et enfin... Et surtout...

Le lundi matin, dans le bus, j'eus la surprise d'être interpellée par Steven :

— Eh Sybille, il paraît que tu joues au foot ?

Samir était à ses côtés et rigolait, comme toujours. Agathe assise près de moi ne riait pas elle. Loin s'en faut. Elle plissa les yeux en fronçant les sourcils, me toisa, regarda

Kevin, me toisa à nouveau, puis, haussant les épaules, chercha son salut en dirigeant le regard à travers la vitre du bus.

Je ne sus que répondre à Steven.

— Tu fais des doubles contacts ?

Je demeurai une fois de plus muette, ignorant ce qu'était un double contact.

Steven insista, à son image, un peu lourdement :

— Ben quoi, c'est pas vrai ?

Je n'eus d'autre choix que répondre. C'est presque en spectatrice de moi-même que je m'entendis lui dire :

— C'est quoi ça un double contact ?

Comme j'engageais la conversation avec, Agathe me lança un regard noir en soupirant.

Stupeur chez les deux garçons qui ne s'attendaient pas à ça. Pourtant, à ma grande surprise, ils ne se moquèrent pas de moi. Au contraire, ils s'approchèrent et s'installèrent plus près de moi pour m'expliquer.

— Admettons que c'est toi qui a la balle, tu la pousses d'un pied dans une direction et tu avances l'autre pied avec lequel tu pousses la balle dans la direction opposée pour prendre ton adversaire à contre pied. C'est un dribble. Tu comprends ?

C'est toujours Steven qui parlait.

Bien sûr que j'avais compris, c'est comme ça que je rendais fou mon chien. Pied gauche vers la droite puis pied droit vers la gauche ou l'inverse. J'ignorais que ça avait un nom.

— Kevin m'a dit que tu avais joué avec lui et que tu savais dribbler, il paraît que tu démarres vite aussi."

J'étais flattée. Kevin lui avait parlé de moi en bien. Décidément, dans ces quartiers, les nouvelles allaient vite. Pendant ce temps, Samir faisait semblant d'écouter mais c'est bien Agathe qu'il ne quittait pas des yeux.

En réaction, ma sœur avait sorti de son sac un livre qu'elle faisait semblant de lire pour bien marquer son désintérêt de la conversation et pour esquiver les regards de son admirateur.

Le bus s'arrêta devant le collège. Les garçons retrouvèrent leur groupe de copains tandis qu'Agathe et moi restions toutes les deux. Je tentai :

— Tu vois, ils ne sont pas si drôles que ça...

Elle me répondit en levant les yeux au ciel et en haussant les épaules :

— Tu parles ! Ils ne savent parler que de foot. Quel intérêt ? En plus, ils ne savent pas se tenir. Un qui parle fort au mépris des autres passagers du bus et l'autre qui me regarde comme un gosse devant une vitrine de Noël. Pfff ! Allez, viens on va être en retard !

Elle s'avança vers la grille d'entrée du collège, et, moi, je la suivis, silencieuse, perdue dans mes rêves de foot. Je ne le savais pas encore, mais, pour les garçons du collège, « Sybille » était devenue « Double contact ».

Les deux premiers jours de classes se déroulèrent très bien de mon point de vue. Mon travail de vacances m'avait un peu raccrochée au train de la scolarité. Surtout en ce qui concerne le cours de maths dont le langage de la prof ne me semblait plus complètement étranger. Il n'en faut pas beaucoup plus, parfois, pour améliorer les choses...

Mon petit match disputé à la va-vite sur une pelouse d'espace vert avait changé le regard de plusieurs garçons du collège : les fous de foot. Certains d'entre eux s'aventuraient même à me parler du R.C. Lens à la récréation.

Kevin, lui même, pourtant élève de Troisième, ne m'ignorait plus. Il me saluait d'un petit hochement de tête accompagné d'un subtil clin d'œil bienveillant : la confirmation que jouer au foot m'était possible, et que, contre toute attente, les garçons n'y étaient pas totalement opposés.

Agathe n'appréciait pas que tous ces garçons s'intéressent à moi. Non pas qu'elle fut jalouse, elle n'a pas ce défaut. Tout simplement, elle se méfiait de l'influence qu'ils pouvaient avoir sur moi. De plus, elle était privée de l'un de ses arguments favoris : « Les garçons sont trop bêtes pour accepter de jouer avec une fille. »

Le troisième jour, le mercredi, j'étais consignée à la maison conformément à ma punition. J'attendais l'après-midi pour tout raconter à Jean que je n'avais pas vu depuis plusieurs jours.

Il pointa son nez à quatorze heures pétantes, toujours ponctuel. Il n'eut pas le temps de s'installer que j'étais déjà derrière le grillage.

Il sourit.

— Ah ! t'es là, aujourd'hui. C'est vrai que c'est mercredi. Alors comment, ça va ?

Je lui racontai dans le détail tout ce qu'il m'était arrivé. Les questions posées par Samir et Steven dans le bus, le comportement des garçons à la récréation, le clin d'œil de Kevin. Tout y passa dans un flot précipité de paroles ininterrompues et désordonnées qui l'amusa.

— Super ! Et la classe ? Comment, ça s'est passé en classe ? Ton travail de vacances, ça a porté ses fruits ?

Je ne l'avais pas vue arriver celle là ! Je lui parlais de foot et il me répondait travail de classe. Il se rendit compte de ma stupéfaction. Il sourit à nouveau avant d'ajouter :

— Ben oui, le foot, c'est bien, mais c'est quand même pour l'école que t'es restée consignée à ta maison pendant quinze jours.

Soit, mais pendant les vacances, il ne me parlait ni de mes cours, ni du collège. Bref. Je répondis sans grande motivation.

— Oui, la prof de math m'a posé des questions. J'ai su répondre pour une fois. Elle était surprise, je crois qu'elle était contente. Dans les autres matières, je n'ai pas encore eu de retour sur mes devoirs écrits, mais je pense que c'est bon.

Il surenchérit :

— Donc, tu vois, il n'en faut pas énormément pour que ça marche. Pourquoi tu ne fais pas ce qu'il faut d'habitude ?

La conversation prenait une tournure à laquelle je ne m'étais pas attendue. Par égard pour Jean, je lui répondis, mais

en soupirant avec insistance, et sur une ton agacé pour bien signifier mon désagrément :

— Ben, parce que j’aime pas. Je trouve que ça ne sert à rien.

S’en suivit une suite logique de questions auxquelles je répondis sur le même ton.

— Tu veux faire quoi alors ?

— Je ne sais pas. Aller à l’université...

— Tu dis que tu n’aimes pas étudier et tu veux aller à l’université ?

— Les profs disent qu’il faut faire des études, et maman veut que j’aie à l’université. Alors...

— Mais toi, tu veux faire quoi ? Tu aimes faire quoi ?

— Je ne sais pas...

— À ton âge, t’as le choix entre tous les métiers : médecin, avocate, vendeuse, coiffeuse, infirmière, prof, boulangère, jardinière, pompier, garagiste et tout le reste.

— Pfff ! Pompier et garagiste, c’est pour les garçons.

Jean éclata de rire.

— C’est encore les garçons qui t’ont dit ça ? Donc, les uns disent que tu vas à l’université, tu dis la même chose. Les garçons disent que tu peux pas jouer au foot ou être pompier, et tu dis la même chose. Si tu continues comme ça, ce s’ra toujours les autres qui vont choisir pour toi. Tu vas bien te marrer, ça va être long ta vie.

Et il rit à nouveau.

Là, j’étais vexée. Quoi d’étonnant ? Les enfants ne disent-ils pas qu’il n’y a que la vérité qui blesse ?

Ce fut sèchement et sur un rythme saccadé que je répondis, tout en haussant les épaules :

— J'aime bien être dehors, j'aime bien courir. J'aime bien la nature. J'aime bien bricoler. J'aime bien aider maman à faire à manger. J'aime bien parler avec mes copines.

Avant de conclure sur un ton narquois :

— Mais je ne peux pas faire ça comme métier.

Affichant un visage radieux, comme s'il était content de m'avoir poussée à sortir de ma réserve, il poursuivit son raisonnement :

— Bien sûr que si, il s'agit de réfléchir et de choisir. Et après de travailler. Ça n'va pas venir tout seul. Mais tu verras, quand on sait ce qu'on veut, travailler, ça n'est plus pareil, ça passe beaucoup mieux, ça peut même être agréable. Réfléchis, et parle à ta mère. Elle demande que ça, sinon elle ne peut pas t'aider. Et puis, bosse un peu, ça va pas te tuer. T'as bien vu avec ta punition. Quand tu travailles, ça va mieux et tu te sens mieux. Pas vrai ?

Je restais dubitative.

Il relança en me prenant de court à nouveau. Un contre-pied pour parler foot.

— Écoute, on va faire un marché. Tu sais qu'il y a la Coupe du monde fin juin en France et qu'il y a des matchs à Bollaert ? Je peux avoir des places. Si tu passes en classe supérieure, ta mère lèvera ta punition. À ce moment, si elle veut bien que tu y ailles, je lui donnerai des places pour un match... À une condition...

Bollaert ? La Coupe du monde, chez nous, en France ?

Des places ? Comme un rêve, je ne touchais plus le sol. Je m'entendis demander :

— Laquelle ?

— Tu parles à ta mère. Tu lui dis ce que tu as dans le cœur. Ce que tu as envie de faire et ce que tu n'as pas envie de faire. Tu verras elle sera contente, et toi, tu seras soulagée.

Toujours souriant, il me tendit la main.

— Tope là ?

Sans hésitation, je tapai dans sa main.

— Tope là !

— Et motus, conclut-il en dressant l'index devant sa bouche.

Sans demander mon reste, je retournai à mes études. Bien entendu, les jours suivants, je n'en parlais à personne, même pas à ma sœur, de peur de tout gâcher. Je commençais également à réfléchir à la façon de m'ouvrir à maman au sujet de mon orientation. Pas facile. Vraiment pas facile.

10

Le lendemain et les jours suivants, ma sœur et moi, nous retrouvions, dans le bus, Steven et Samir qui avaient pris l'habitude de nous adresser la parole. Steven me parlait de foot, et, Samir, subjugué, tentait maladroitement de bafouiller des banalités à Agathe.

Entre temps, ma chère sœur avait appris que Samir était l'un des meilleurs élèves de sa classe et qu'il était particulièrement bon en maths. Elle avait immédiatement

changé d'avis à son sujet et sa présence ne la dérangeait plus. Du moins n'affichait-elle plus d'hostilité à son égard.

Je m'en amusais secrètement car elle ne m'avait jamais trompée. Bien cachée derrière son personnage d'élève studieuse, stricte et rabat-joie, je l'avais souvent observée sensible et bienveillante malgré ses certitudes et ses préjugés. Bien entendu, je ne parlais à personne de mon deal avec Jean.

J'avais également pris l'habitude de lire la presse régionale pour m'informer des exploits du R.C. Lens et pour me tenir au courant de leurs résultats. Je m'étais ainsi familiarisée avec les noms des joueurs et n'étais plus prise au dépourvu lorsque les garçons parlaient des matchs en ma présence. Bien sûr, je continuais à m'entraîner dans le jardin. Je jonglais, je dribblais mon chien. Jean m'avait indiqué un exercice simple que je pratiquais régulièrement et qui me permit de travailler à la fois mon contrôle de balle et la précision de mes passes.

Les semaines passèrent.

Motivée par ma punition et par mon marché avec Jean, je travaillais correctement. Mes résultats s'amélioraient et le spectre du redoublement s'éloignait. Pendant ce temps, le titre de champion de France se précisait pour Lens et la Coupe du monde se profilait. C'était l'effervescence, et je me sentais heureuse. D'autant que, grâce à la patience et à la gentillesse de Samir, Agathe commençait à admettre que tous les footeux n'étaient pas forcément des bourrins.

Un matin, dans le bus, après avoir évoqué les exploits de Sikora, Steven me parla des vacances :

— Tu pars, cet été ?

— Non.

Nous ne partions pas tous les ans, et, cette année-là, maman avait consacré beaucoup d'argent à l'installation d'une nouvelle cuisine équipée. Nous passerions donc nos vacances à "gardincourt" comme l'on dit, ici.

— Et qu'est ce que tu vas faire pendant ces deux mois ?

Il ne m'avait jamais posé de question personnelle, et je fus surprise. Ne sachant où il voulait en venir, je lui répondis de façon un peu brusque.

— Je ne suis pas sûre que cela te regarde !

Nullement déstabilisé, il poursuivit :

— Ben moi, par exemple, je ne pars pas et je vais retrouver mes copains de quartier tous les jours. On va souvent jouer au foot entre nous. Si tu veux, tu peux venir, c'est près de chez toi.

L'occasion était trop belle. Feignant le détachement, je répondis :

— Oui, pourquoi pas.

Je ne savais pourtant pas si ma mère accepterait, mais l'envie était trop forte. Steven, lui, ne cacha pas sa satisfaction. Il clôtura notre conversation d'un « Super ! J'en parle aux copains ! » On n'épilogua pas.

Le bus venait de s'arrêter en face du collègue.

Agathe qui avait tout entendu ne fit aucune remarque sur mon envie de jouer au foot avec les garçons du quartier. Elle s'était faite à l'idée, je crois. Malgré tout, elle ne put s'empêcher de me faire une observation :

— Tu aurais pu attendre d’avoir la permission de maman au moins. Si elle refuse, ils vont être déçus...

— Qui ça ?

— Steven et Samir, bien sûr !

Elle avait raison. J’aurais désormais deux sujets à aborder avec ma mère, si je passais en Troisième.

11

Le samedi 9 mai 1998, le RC Lens devint champion de France de première division à égalité de point avec le FC Metz après un match nul à Auxerre. Il s’en suivit une ferveur dans l’Artois, notamment chez les jeunes garçons, qui augmenta encore mon engouement pour ce sport, ce club et surtout cette ambiance.

Entre mes devoirs et leçons, je profitais de chaque occasion pour travailler mon ballon dans le jardin. Parfois sous le regard amusé de Jean qui commentait mes progrès et me prodiguait de petits conseils. De temps en temps, il singeait les supporters de foot pour souligner une amélioration ou un geste réussi. Nous nous amusions bien.

Désormais, tous les jours, dans le bus, Steven et Samir s’asseyaient derrière Agathe et moi. Dans la cour de récréation, les garçons supporters de Lens, facilement reconnaissables à leur tenue colorée, me saluaient régulièrement comme l’une des leurs. Agathe fataliste n’y prêtait plus attention.

Arriva Juin, ses beaux jours, ses longues soirées et ses conseils de classe. Sans surprise, mon travail avait porté ses

fruits. Mes résultats s'étant nettement améliorés, les professeurs validèrent mon passage en Troisième.

Quelques jours plus tôt, j'avais brisé mon secret auprès d'Agathe. Je n'en pouvais plus de retourner la question dans ma tête : comment expliquer à maman que je préférais les métiers d'actions à ceux de réflexion ; que je ne me voyais pas travailler dans un bureau et que je ne me projetais pas dans un cursus universitaire ? Or Agathe était ma principale confidente et elle avait toujours été de bon conseil.

Elle accusa le coup. Elle avait toujours imaginé que nous irions à deux à la fac. Elle s'insurgea et me fit la leçon d'un air indigné :

— Tu ne veux plus faire d'études universitaires ? Non, mais, tu ne te rends pas compte que c'est nécessaire pour réussir dans la vie ? Surtout pour une fille ! Avec un bon bagage, on a un bon métier, donc un bon salaire, et on peut faire tout ce que l'on veut.

Je m'étais doutée qu'elle réagirait comme cela, néanmoins, j'étais déçue quand même. Je pris le même air indigné qu'elle pour lui répondre :

— Tu parles comme une adulte. Je ne te demande pas ce que maman va me répondre, mais ce que je dois lui dire. Si tu ne veux pas m'aider, dis-le !

Elle resta muette quelques instants, hésita, me regarda en coin, fronça les sourcils, prit une inspiration et lâcha :

— Il a raison, Jean. De toute façon, tu dois parler à maman. Elle saura peut-être te faire changer d'avis, sinon elle pourra t'aider. Il n'y a qu'une bonne manière de lui annoncer

ça : tu prends ton courage à deux mains et tu lui parles comme tu m'as parlé à moi. Simplement. Elle peut tout entendre, et elle sait toujours comment réagir. Et puis, elle ne te mangera pas.

Cette réponse à l'accent de sincérité me rassura. Spontanément, je la pris dans les bras pour la serrer fort. Elle me rendit mon câlin, me soufflant à l'oreille :

— T'es pas facile quand même.

Et nous nous mîmes à rire. Malgré sa désapprobation, j'avais le soutien de ma sœur.

Je me sentis plus forte, tout allait bien se passer.

À la nouvelle de mon passage en Troisième, maman fut très satisfaite et leva ma punition sur le champ. Elle me félicita même, regrettant d'avoir dû me punir pour en arriver-là. La voyant en joie, je sus que c'était le moment. Il fallait que je lui parle tout de suite. Je pris mon air le plus solennel :

— Maman, j'ai quelque chose à te dire...

Étonnée de ce ton si sérieux en cette circonstance, elle demanda :

— Quelque chose de plus important que ton passage en Troisième ?

— Non, bien sûr... Enfin... Je crois que non.

Devant mon indécision, elle passa de l'étonnement à l'inquiétude :

— Eh bien, va-s'y. De quoi s'agit-il ?

— De mon orientation.

Soulagée, elle sourit tout en s'asseyant.

— Ah, enfin ! Il était temps. Je t'écoute.

À mon tour d'être soulagée par sa réaction. Je me jetai à l'eau.

— Je ne me vois pas à la fac, je ne pense pas être faite pour les études universitaires.

Je marquai un temps d'arrêt pour voir sa réaction.

Toujours souriante, elle insista :

— Continue.

— Je n'ai pas envie de travailler dans un bureau. Je crois que je suis faite pour travailler dehors ou dans un grand espace, de préférence au contact des gens.

— Et c'est pour ça que tu ne travaillais plus assez au collège ?

— Oui.

— Pourquoi m'en parles-tu aujourd'hui ?

Jusque là rassurée par la sérénité de sa réaction, je fus déstabilisée par cette question dont je ne saisisais pas le but. Je bafouillai :

— Ben, euh...

— Un rapport avec le voisin ?

Les yeux écarquillés, la bouche fermée, je ne sus que répondre. Elle poursuivit :

— Et les billets pour Bollaert ?

Ainsi, il lui en avait parlé, quel filou !

Hésitante, je demandai :

— Jean t'en a parlé ?

Ce fut amusée par ma stupéfaction qu'elle prit plaisir à m'annoncer :

— Comme tu es passée en Troisième, tu vas à Bollaert

avec ton oncle pour voir un huitième de finale de coupe du monde, le 28 juin. Tu n'as pas cru qu'un homme responsable comme Jean t'aurait promis des billets pour le stade sans m'en parler avant ? Il m'a seulement dit qu'il avait mis une condition concernant ton travail au collège, mais qu'il n'avait aucun doute. Il n'a pas souhaité préciser laquelle, mais m'a dit qu'il s'agissait d'un défi. Je pense comprendre maintenant.

Je confirmai.

— Oui, il voulait que je te parle.

Curieuse, levant les sourcils et ouvrant grand les yeux, elle voulut savoir :

— Et alors, il a compris comment ?

Je haussai les épaules.

— Il est malin, il m'a tiré les vers du nez sans que je ne m'en rende compte.

Adoptant une tonalité plus grave, elle reprit :

— Il faudra que je le remercie pour ça. Voilà comment je vois les choses. Je n'ai rien contre l'enseignement technique. Tu peux être jardinier, mais aussi ingénieur agronome. Pas d'études universitaires ne veut pas dire pas d'études. Tu choisis ton orientation, mais tu fais des études dans ce sens. En attendant, tu travailles comme il faut en Troisième. OK ?

— Oui, maman.

Intérieurement, j'étais folle de joie ! Alors, c'était tout ? Pas de reproche, pas de leçon, pas de scène. C'était aussi simple que ça ? Je n'en revenais pas.

Maman ajouta :

— Autre chose ?

Comme dans un rêve, elle me tendait la perche. Je la saisis.

— Oui, les garçons du quartier m'ont demandé si je pouvais jouer avec eux au foot pendant les vacances.

— Pas tous les jours, seulement sur le terrain où tu as déjà joué. Pas plus de deux heures, pas plus tard que 18:00 et ils préviennent la veille.

Elle est comme ça maman, claire nette précise et jamais prise au dépourvu. Cette autorisation allait au-delà de mes espérances.

Elle poursuivit.

— Si tu t'es mise en tête de jouer au foot en club, il faut qu'on en discute, mais pas maintenant, j'ai des courses à faire.

C'est ainsi qu'elle mit un terme à la discussion, avec le sourire.

Je n'en revenais pas. Nous étions en Juin et c'était Noël ! J'imaginai Jean dirigeant ses rennes depuis son traîneau. Elle avait raison maman, il fallait le remercier. Mais la plus belle surprise, c'était sa réaction. Je ne la connaissais pas aussi bien que je le croyais. C'était clair à l'avenir, la règle serait la transparence.

12

J'attendais avec impatience pendant tout le week-end de pouvoir annoncer à Steven et à Samir que j'allais à Bollaert voir un match de coupe du monde. Aussi, le lundi matin, quand

ils montèrent dans le bus, je ne leur laissai même pas le temps de s'asseoir :

— J'ai eu des places pour Bollaert ! La coupe du monde ! Le 28 juin ! J'y vais avec mon oncle !

Ils se regardèrent incrédules, puis Steven dit à Samir :

— Vas-y regarde.

Samir s'assit rapidement. Il ouvrit son sac, en sortit une sorte de calendrier coloré qu'il consulta avec nervosité :

Il se tourna vers Steven et lui dit :

— Si la France est première de son groupe, c'est elle qui jouera, là !

Ils se retournèrent vers moi en me demandant de concert :

— C'est pas une blague ?

Agathe, que leur stupéfaction amusait, ne pu s'empêcher de répondre à ma place :

— Non, ce n'est pas une blague. Ma sœur n'est pas une menteuse ! Elle a eu les billets en récompense de son passage en Troisième.

Les garçons ignorèrent son reproche, et s'en suivit une rafale de questions : Comment tu vas y aller ? Quel maillot tu vas mettre ? Dans quelle partie du stade sont tes places ? À qui as tu eu les places ?

A cette dernière question, il n'était pas question que je réponde : j'avais promis à Jean. Il ne voulait pas que les gens du quartier le sachent de peur d'être ensuite sollicité en d'autres occasions.

Et pour les autres, je n'avais pas de réponse. Je n'y répondis donc pas.

J'étais contente d'avoir capté l'attention de mes nouveaux copains. Toute à ma joie, j'entendis Samir demander à Agathe :

— Et toi tu n'as pas de billet ?

La réponse cingla :

— Moi ? Au foot ? Tu ne m'as pas regardée ?

Et elle éclata de rire. Elle avait bien fait quelques progrès, mais il restait beaucoup de chemin à faire.

Samir fut visiblement blessé. Il tenta pourtant :

— Tu n'as rien eu pour ton passage en Troisième ?

Agathe persista dans son comportement :

— Si. Je vais voir un ballet classique avec une ma grand-mère, mais ça ne t'intéresse sans doute pas ?

Samir n'insista pas.

L'incident refroidit l'ambiance, et, c'est silencieux que nous arrivâmes au collège.

Une fois descendue du bus, je reprochai à ma sœur :

— T'étais pas obligée de lui parler comme ça quand même !

— Oui, je sais, c'est pas bien. C'est même nul...

Elle ne me regarda pas en le disant, mais, à sa façon de répondre, je vis bien qu'elle s'en voulait.

Plus tard à la récréation, j'étais devenue celle qui irait voir la France à Bollaert, et quelques garçons curieux vinrent me trouver pour savoir où j'avais eu les billets. Mon heure de gloire en quelque sorte.

L'année scolaire se termina rapidement dans une ambiance de pré-vacances. Après les conseils de classe, les élèves sont plus détendus et les profs lâchent un peu la bride. Ma période préférée. Le match à Bollaert approchait et je ne pensais plus qu'à ça.

Il finit par arriver. Je m'y vois encore...

13

Le 28 juin 1998, il est 16 h 45. Ça y est nous y sommes ! Ce sont les Huitième de finale, la France a fini première de son groupe et elle affronte le Paraguay. J'ai vu le troisième, France-Danemark, car il avait lieu le mercredi après-midi. Je n'ai vu aucun autre match. En période scolaire, le soir, c'est hors de question pour maman.

Quel cadeau que ces deux places pour Bollaert !! Depuis le temps que Steven et Samir me parlent de l'ambiance de ce stade et que je ne comprends pas vraiment ce qu'ils me racontent ! Je découvre enfin cet endroit si spécial...

Je porte un tee-shirt de l'équipe de France que mon oncle m'a offert pour l'occasion. J'aurais préféré un maillot sang et or, mais, aujourd'hui, tout le monde est bleu blanc rouge.

Je n'y crois toujours pas. Il y a trois semaines, j'étais punie et je ne pouvais pas sortir. Et aujourd'hui, je suis à l'endroit où la moitié de la France voudrait être. Tonton non plus n'en croit pas ses yeux, je le vois bien.

Tout me paraît génial. À commencer par tout ce monde qui arrive souriant. On est serrés comme au marché de Billy, les dimanches de beau temps. Sauf qu'on marche tous dans le même sens, que tout le monde est joyeux et qu'il n'y a aucune effluve de poulet rôti.

L'intérieur du stade est impressionnant. Nous sommes arrivés à notre place, derrière de grands piliers qui cachent un peu le terrain. Ça s'appelle les tradains. Il paraît que ce ne sont pas de bonnes places, mais bon, on est là, c'est déjà trop bien. Les bruits de la foule se mêlent en un seul son qui résonne comme un grondement. On dirait que ça vient du stade lui-même.

Les gens nous parlent comme si on les connaissait, beaucoup ont le visage peint. Notre voisin porte une perruque colorée. Il est vieux comme mes profs mais il sourit béatement et saute comme une puce. C'est la fête !

Quant à tonton, je ne l'ai jamais vu tonton comme ça. On dirait qu'il a mon âge. Il me dit que Zidane ne peut pas jouer et que ça l'embête. On verra bien. Pour moi, l'essentiel n'est pas là. Je découvre Bollaert et l'ambiance du stade. C'est ça qui compte pour moi. Pas l'équipe de France.

Les joueurs arrivent, l'effervescence monte encore d'un cran, et, tout à coup : silence, plus rien. Les joueurs se sont alignés. De la musique retentit, un air musical solennel que je ne connais pas, puis un autre air que tout le stade entonne : la Marseillaise. Je suis figée. Pour moi, cet air ne signifie pas grand chose. Mais avec le public qui chante et le stade qui

gronde... Je ne peux pas décrire ce que je ressens. C'est terrible.

Ça s'arrête. Les joueurs prennent leur place. Nouveau moment de silence, un coup de sifflet, la partie commence. La liesse reprend.

Je ne comprends pas tous les aspects du jeu, mais je vois bien que les Français ont le ballon plus souvent que les autres. Ils sont plus souvent près des buts du Paraguay. Dans ces buts, il y a un grand monsieur très bronzé, un peu gros, qui se tape dans les mains, qui crie tout le temps et vers lequel le ballon semble toujours attiré. Il stoppe tous les tirs. S'en est rageant !

Le temps passe, l'arbitre a sorti plusieurs fois de sa poche des cartes jaunes. Tonton m'explique que les joueurs du Paraguay ont fait des fautes graves et que s'ils recommencent, ils seront sortis du jeu.

La mi-temps est sifflée. Les joueurs s'en vont. Les gens parlent entre eux : « La France domine, ça va aller. », « Dommage que Zidane n'est pas là. »

La pause ne passe pas assez vite à mon goût tellement j'ai hâte que le match reprenne. Les joueurs reviennent enfin. Le jeu reprend. Les Français ont souvent le ballon, mais mon oncle a l'air de perdre patience. Progressivement, l'ambiance change. Le stade se fige dès que les joueurs du Paraguay ont le ballon et s'enflamme quand les Français le récupèrent. Je suis prise moi-même par ce ballet d'émotions contradictoires.

L'arbitre siffle la fin du temps réglementaire et les joueurs arrêtent de jouer, mais ils restent sur le terrain. Ils se

regroupent, boivent de l'eau tout en discutant et rapidement reprennent leur place. Il fait chaud, ils doivent être épuisés.

Aucune des deux équipes n'a réussi à prendre l'avantage sur l'autre et à gagner. Au fil du match, je suis prise d'intérêt pour cette équipe de France dont j'ignorais tout, et j'ai envie qu'elle gagne. Mais je suis assaillie par le doute et je deviens nerveuse.

Tonton me dit que se sont les prolongations.

Le jeu reprend, et, là, l'ambiance est carrément tendue. Tonton m'explique que le premier qui marque dans les trente prochaines minutes a gagné. Ça s'appelle « le but en or ». Il ne rigole plus. Il est sérieux. Il est redevenu cet adulte que je connais bien.

Le jeu continue.

Des deux côtés, les joueurs courent dans tous les sens. Dans chaque équipe, quand un joueur loupe son coup, un équipier lui vient en aide.

Tonton dit que les Français dominent, mais je sens qu'il est inquiet. Et ce grand gardien bronzé qui continue à attirer le ballon vers ses mains à chaque tir français ! Vu de ma place, au fil du match, il est devenu un véritable géant, invincible.

Soudain, près des buts du Paraguay, un Français fait une tête en arrière vers un autre Français qui tape dans le ballon. Les mains du géant ne l'attirent pas pour une fois. Le ballon rentre.

BUT !

Stupeur.

Le stade, qui s'était peu à peu refroidi, explose ! D'un seul coup. Mon oncle a dix ans, il rit et il pleure en même temps. Dans les tribunes, les gens chantent, rient eux aussi, tombent dans les bras les uns des autres. J'assiste à ce spectacle à la fois fascinée et incroyante : alors, c'est ça la folie du stade ? Je suis spectatrice passive, mais je n'en perds pas une miette. C'est trop beau!

Sur le terrain, les joueurs français s'embrassent, rigolent, saluent le public. Les joueurs du Paraguay sont tous assis ou allongés, inconsolables, les bras devant les yeux; sauf le géant qui les relève, un par un, toujours en tapant des mains.

Inoubliable.

Comment vais-je raconter ça à mes copains ? Vont-ils me croire ? Ben oui ! Ils ont vu le match à la télé. Je vais dire à mon oncle de garder les tickets comme preuve. C'est sûr, dans les jours qui viennent, nous allons refaire ce match sur la pelouse du quartier avec Steven, Samir et les autres.

Et tous ces gens qui continuent à rire, à chanter, à pleurer. Mon oncle, toujours joyeux, a repris son calme et me dit que nous allons rentrer. Nous quittons les lieux en remontant le courant des gens qui font la fête.

Dehors, nous regagnons la voiture. En rentrant, nous croisons des voitures qui klaxonnent. Mon oncle répond en klaxonnant. Tout en conduisant, il me raconte le match comme s'il avait oublié que je l'avais vu avec lui. Il ne cesse de me répéter de dire merci à Jean. Qu'il n'oubliera jamais. Moi non plus, je n'oublierai jamais. Pas tellement le match dont je n'ai

pas vraiment compris toutes les finesses, mais la fête, la joie, le bonheur. Tout ce suspense, cette tension.

Avoir vu tous ces gens si différents, et tous ces joueurs si courageux et si solidaires, si c'est ça le foot, moi aussi je veux jouer ! Je comprends beaucoup mieux l'engouement de mes camarades pour ce sport et ce stade.

Nous arrivons à la maison. Tonton gare sa voiture devant chez nous. Maman et Agathe sont sorties et nous attendent pour partager ce moment avec nous. Je sais que Jean regardait le match avec ses copains, il est absent. Je le verrai demain, je le remercierai à nouveau. Je n'ai jamais rien vécu de tel, et c'est grâce à lui.

14

Le lendemain était le dernier jour de l'année scolaire. Pour tous, c'était le jour dillettante de l'année, même les profs les plus stricts assouplissaient les cours.

Pour moi, ce fut l'occasion comme prévu de raconter à tout le monde ce que j'avais vécu la veille. Au collège, j'étais la seule élève de Quatrième à avoir assisté au match dans le stade, et la qualification de l'équipe de France était le sujet du jour. Tous avaient regardé le match à la télévision et me posaient des questions sur ce que j'avais vu.

Je n'avais jamais été le centre d'intérêt d'un groupe comme ça. La journée passa donc très vite. Trop vite, même...

Le soir dans le bus, pour le dernier voyage retour de l'année, Agathe et moi fumes, comme toujours, accompagnées par nos deux chevaliers servants.

Nous descendîmes du bus ensemble, avant de nous séparer pour la dernière fois de l'année scolaire. Steven me rappela :

— Tu n'oublies pas ? On joue au foot, cet été...

Plissant les yeux, d'un air entendu, je lui répondis « oui » et confirmai d'un hochement de la tête. Précisant ensuite :

— Mais tu me préviens la veille.

Nous n'avions pas encore de portable et je lui avais donné le numéro de téléphone de la maison.

Dans le même temps, Samir, qui ne renonçait jamais, demandait à ma sœur :

— Et toi, tu vas faire quoi ?

Agathe, détendue par la perspective de deux mois de repos et de loisirs, lui répondit de façon urbaine :

— Un tas de choses. Des ballades à vélo, des promenades avec mon chien, de la lecture, de la bronzette sur la terrasse... (Puis, amusée, elle ajouta) Mon voisin, Jean, m'a proposé de m'initier à la pétanque.

Samir sauta sur l'occasion sans masquer sa joie :

— Super ! Je le connais. Il joue avec les anciens près de notre pelouse. Tu nous verras peut-être jouer. Tu peux venir avec Double contact !

— Double *quoi* ? Je ne le connais pas..., répondit Agathe, surprise.

Géné, Samir expliqua :

— C'est pas un garçon, c'est ta sœur. C'est son surnom, entre nous...

Agathe signala qu'elle n'appréciait pas ce genre de sobriquet en murmurant un « ah... » de déception, avant de répondre en souriant :

— Oui, pourquoi pas, je viendrai avec Sybille.

Samir se retourna vers moi, et, me pointant du doigt, m'interpella, presque menaçant :

— Toi ! tu viens jouer, hein ?

Cette réaction nous fit rire, Agathe, Steven et moi. C'est dans cette ambiance que nous nous quittâmes.

Sur la route de la maison, je félicitai ma jumelle :

— Tu lui as fait plaisir, c'est bien.

Elle acquiesça de la tête sans faire de commentaire.

À peine arrivée chez nous, je me débarrassai de mon sac et me précipitai au jardin. Nous avions fini tôt et Jean devait être encore là.

Il était bien dans son jardin, mais assis, il se reposait en dégustant un café et en écoutant sa sempiternelle cassette de Pierre Bachelet. Il affichait une tête de lendemain de la veille.

— Ça va bien ? lui demandai-je, curieuse de ne pas le voir occupé, presque inquiète.

— Fatigué. L'après match a fini tard et j'ai travaillé tôt, c'est plus d' mon âge, j'ai pas l'habitude.

Il souffla en remuant la main droite.

— Merci encore pour les billets, c'était terrible !

Il me répondit en haussant les épaules :

— T'as déjà dit merci, arrête avec ça. Tu l'avais mérité.
T'as bien aimé alors ?

Avec grand enthousiasme, je m'exclamai :

— Je ne peux pas dire à quel point ! Tout était super !
Le stade, les gens, les joueurs !

Comme il ne voulait plus parler de ça, il changea de sujet :

— Bien. Et maintenant, t'es en vacances ?

J'en profitai :

— Oui. Il paraît que vous avez proposé à ma sœur de jouer à la pétanque ?

— C'est vrai, dit-il d'un air malicieux. Elle est venue me parler la semaine dernière, elle a essayé de m'interroger l'air de rien, comme si elle voulait comprendre à qui elle avait affaire. J'ai noyé le poisson, et je lui ai proposé de participer aux activités de vacances des gens du quartier. J'ai parlé de la pétanque, mais aussi de la pêche et du vélo. Elle a dit « Peut-être... » en faisant sa fière.

— Ah oui, ça c'est bien elle. Eh bien, je crois qu'elle va venir, elle nous en a parlé.

Levant les deux pouces, il se réjouit :

— Elle est la bienvenue.

— Bon, j'y vais, je dois goûter. Reposez-vous bien !

Il prit sa tasse, me lança un "merci", avala une gorgée de café puis s'empara d'un journal posé sur la table. Je lui fis un petit geste de la main avant de rentrer.

J'étais contente, Agathe avait enfin noué contact avec mon super voisin. C'était bien le signe qu'elle voulait s'ouvrir un peu aux autres.

Le foot, Jean, ma sœur et les copains ; l'été allait être super !

15

Mes vacances débutèrent comme un enchantement. Dès le premier jour, Steven appela à la maison pour que je vienne jouer le lendemain vers 16 heures. Comme convenu maman accepta. Jean m'accompagna pour aller jouer à la pétanque, et Agathe accompagna Jean pour s'initier à ce jeu. Dans les faits, elle s'intéressa moins aux boules qu'au match de foot auquel Samir participait.

Les jours suivants, je fus régulièrement conviée au foot et ma sœur fit preuve de beaucoup d'imagination pour trouver des prétextes à m'accompagner.

Nos petits matchs de quartier se déroulèrent à la perfection, je m'adaptais à ce jeu avec facilité et mon niveau s'améliora rapidement.

Pendant ce temps, l'équipe de France réalisait des exploits, gagnant successivement en quart contre l'Italie, puis en demi contre la Croatie et, enfin, en finale contre le Brésil. Progressivement, les garçons cessèrent de parler des joueurs de Lens et se mirent à citer Zidane, Bartz, Blanc, Thuram. C'est avec fierté que je portais le maillot offert par mon oncle à l'occasion du match à Bollaert.

Jusqu'au 12 juillet de cet été 1998, mon bonheur monta crescendo avec pour point d'orgue la finale victorieuse face au Brésil. Les heures qui succédèrent à cette finale fut mémorable, les gens chantaient et s'embrassaient dans la rue ; tous les problèmes s'étaient envolés le temps d'une soirée d'été. Comme dans un rêve.

C'est le lendemain que maman choisit de me parler. Au moment du dîner. Nous étions toutes les trois à table. Elle avait l'air soucieuse et, subitement, lança en me regardant :

— Sybille, je crois savoir que tu veux apprendre à jouer au foot...

À voir sa tête, Agathe fut aussi troublée que moi de cette tonalité. Ma réponse fut hésitante :

— Oui, maman, c'est vrai. J'aimerais bien.

— Eh bien, j'ai voulu te faire une surprise. J'ai pris contact avec les clubs des environs. Il n'y a pas d'équipe de filles, et les entraîneurs de ta classe d'âge ne veulent pas, à l'entraînement, d'un élément qu'ils ne pourront pas faire jouer en match.

Ces mots étaient sortis d'un trait, comme un texte appris par cœur, récité au tableau par un élève médiocre. Je voyais bien qu'elle était presque aussi déçue que moi.

J'étais touchée qu'elle ait voulu me faire cette surprise, et je fis bonne figure pour ne pas la peiner d'avantage.

— C'est pas grave, maman. De toute façon, maintenant, je peux jouer à la Pelouse avec mes copains.

Mon cœur venait de se briser, et mes illusions s'envolaient à tire d'ailes.

— Désolée, ma chérie, ajouta maman avant de se remettre à manger.

— C'est n'importe quoi, ils sont nuls ! Il y a vraiment des choses à changer, grommela Agathe dans ses moustaches.

Cela nous fit sourire, maman et moi.

Le repas se poursuivit et prit fin dans un silence de cathédrale.

Le soir, dans notre chambre, Agathe, contrariée, voulut m'en parler. Je refusai sèchement :

— C'est tout, il n'y a rien à ajouter. Je ne veux plus en parler. Et, surtout, tu ne dis rien à personne.

J'avais trop de peine, je voulais penser à autre chose et n'avais pas envie qu'on me plaigne.

Ma jumelle respecta mon choix et prit un livre.

16

Le jour suivant, je déclinai l'invitation à jouer au foot de mes camarades. Je n'en avais pas le goût. Je préfèrai rester à la maison pour ruminer ma déception.

Agathe insista – en pure perte – pour que je sorte. Je pensais qu'elle resterait à la maison avec moi afin de me reconforter, il n'en fut rien. Elle accompagna Jean à la pétanque comme cela avait été convenu plusieurs jours auparavant.

Je me retrouvai donc seule et passai l'après-midi devant la télé, puis dans le jardin avec mon chien.

Je me sentais dans une impasse, je ressassai. Après

toutes ces émotions et tout ce chemin parcouru, quelle déception ! Je tentai de me consoler en pensant à ce que je venais de vivre depuis quelques semaines, et, finalement, je cédaï au découragement : tant pis, je ferai du vélo. Il y avait plein de coins à VTT par ici...

Agathe rentra un peu avant 18 heures. Je lui avais demandé de ne plus me parler de foot, mais elle me donna des nouvelles de mes copains :

— Je me suis bien amusée. Je commence à me débrouiller à la pétanque, Jean est de bon conseil. J'ai vu Steven et Samir, ils ont été déçus de ton absence...

Je ne répondis pas.

— Kevin aussi m'a demandée si tu allais bien.

Même Kevin s'inquiétait pour moi ? Ce détail suffit à susciter mon intérêt, et à me faire sortir de mon mutisme :

— Tu ne leur a rien dit, bien sûr ?

Satisfaite d'avoir attiré mon attention, ma sœur poussa le bouchon un peu plus loin :

— Non, je t'avais promis. Mais ils le sauront vite, de toute façon. Je crois même qu'ils savent déjà.

Curieuse, je la questionnai :

— Ah bon ? Et comment ils auraient fait ?

Elle avait ferré le poisson, et tirait maintenant sur la ligne avec délectation.

— Jean est au courant, maman le lui a dit.

Il est super Jean, mais qu'est-ce qu'il pourrait bien faire sur ce coup là ? Toutefois, l'avis de ma jumelle m'intéressait :

— Je m'en doutais, et qu'est ce qu'il en pense ?

— Je ne sais pas. Il n'a fait aucun commentaire, il m'a simplement dit qu'il savait. Mais quand Samir est venu me voir, il lui a dit qu'il devait leur parler, à lui, à Steven et aux autres, après la partie de pétanque. Et lorsque nous avons terminé, il est allé discuter avec eux.

Je piaffais d'impatience :

— Et alors ?

Une petite voix en moi me soufflait que j'étais le sujet de cette discussion.

— Eh bien, je n'en sais rien, je n'ai rien entendu. Mais jean ne fait jamais ça d'habitude. Les garçons l'ont écouté avec attention. Quand il les a laissés, j'ai vu qu'ils discutaient entre eux. Ils n'avaient pas l'air joyeux. Je pense qu'il leur a parlé de toi. Au fait, tu sais que les garçons t'appellent Valdé.

Qu'est ce que c'était que ça encore ?

— Et Valdé, ça veut dire quoi ?

C'est avec le plus grand sérieux qu'elle m'expliqua :

— Ils te comparent à Carlos Valderrama, un joueur Colombien. Il a joué la coupe du Monde, les garçons l'ont vu à la télé. Il a la même tignasse que toi. Samir m'a montré la photo sur l'album *Panini* d'un copain. Je reconnais qu'il y a une ressemblance réelle. Valdé, c'est mieux que Double contact, non ?

Je ne pus m'empêcher de sourire. Agathe le remarqua et poursuivit :

— Ils te donnent le nom d'un footballeur et t'appellent tous les jours pour jouer avec toi. Ne laisse pas tomber, ça va s'arranger. Va jouer, demain.

Le monde à l'envers ! Ma sœur me poussait à aller jouer au foot. Elle s'en donnait de la peine pour me remonter le moral. Ça valait bien un effort de ma part.

— Oui, tu as raison. De toute façon, je me suis bien ennuyée aujourd'hui. S'ils m'appellent, j'irai.

Quelques instants plus tard, je me trouvais dans ma chambre. J'entendis la sonnerie du téléphone. Depuis le hall d'entrée où se trouvait l'appareil, maman m'appela :

— Sybille, c'est pour toi. Kevin ! Il veut savoir si tu peux aller jouer au foot, demain.

Jaillissant de ma chambre, je demandai :

— Steven ?

— Non. Kevin. Alors, c'est oui ou non ?

— C'est oui, maman.

Elle répondit au téléphone :

— C'est bon, elle peut venir demain vers 15 h 30. Au revoir, jeune homme.

Elle raccrocha et s'adressa à moi de nouveau :

— On mange dans dix minutes.

Puis, elle retourna à la cuisine.

Tout maman, ça : jamais de grands discours.

J'étais flattée. Kevin m'avait appelée. Il était notre aîné d'un an et de loin le meilleur joueur de notre petit groupe. Une sorte de leader naturel. Il avait sans doute eu mon numéro auprès de Steven.

Depuis ma fenêtre, je regardai le jardin. À cette heure, Jean n'y était pas. Je devais donc attendre le lendemain pour le

voir et lui demander ce qu'il avait dit aux garçons pour que Kevin m'appelle.

17

Maman partait travailler tôt le matin, et nous appelait vers 10 heures. Habituellement, c'est Agathe qui répondait, car elle était plus matinale que moi. Ce jour-là, l'impatience de savoir ce que Jean avait dit aux garçons m'avait tirée du lit plus tôt, et c'est moi qui avais décroché...

En attendant que mon voisin ne revienne de son boulot, j'avais tenté de soutirer plus d'informations à ma sœur, mais elle n'en savait pas plus que ce qu'elle m'avait déjà dit.

Étrangement, en début d'après-midi il n'était pas sorti au jardin. Je n'avais pas eu l'occasion de le questionner.

Je me rendais donc à 15 heures 30 à la pelouse, en compagnie d'Agathe.

Il était déjà là, et discutait avec un homme de son âge que je ne connaissais pas. Il me fit un signe de la main avant de continuer sa conversation. Agathe me suivit jusqu'à la pelouse où les garçons m'attendaient. En me voyant, Steven rigola et lança :

— Voilà, Valdé !

Kevin était déjà occupé à composer les équipes du jour avec Hugo, un autre jeune du quartier. Il me fit un clin d'œil. Samir, tout excité, se porta à ma hauteur muni d'un album Panini et me montra la photo du fameux Valderrama.

— Regarde, tu ne peux pas dire que ça ne te dit rien ?

Effectivement, sa toison frisée rappelait bien la mienne. En plus, il avait comme moi les dents du bonheur :

— Oui, c'est vrai. Mais il joue bien au moins ? m'inquiétai-je.

Il me rassura :

— Tu rigoles ? Il a joué la coupe du Monde, il est forcément bon !

Que répondre à ça ? De toute façon, on ne peut rien contre les surnoms, ils s'imposent à vous.

Kevin appela les joueurs qu'il avait choisis. J'en faisais partie. Les autres rejoignirent Hugo, et le match débuta. Au cours du jeu, j'eus la confirmation qu'ils m'appelaient tous Valdé. Sinon, tout se passa comme d'habitude.

La partie terminée, aucun garçon ne me parla de ce qu'ils s'étaient dits la veille, et je n'osai pas poser la question. Je rejoignis Agathe et Jean pour rentrer. Je comptai bien sur ce dernier pour m'éclairer. Je lui posai la question directement :

— Vous avez parlé de moi avec les garçons, hier ?

Il n'eut pas l'air étonné de ma question, mais me répondit d'un mot simple appuyé d'un signe clair de la tête :

— Non.

Déstabilisée, j'insistai :

— Vous n'avez pas parlé avec eux ?

Avec le même aplomb, il confirma :

— J'ai parlé avec les garçons, mais pas de toi. C'était au sujet de l'association sportive.

Je ne savais plus quoi penser. Pourquoi Kevin avait-il appelé à la place de Steven, hier ? Et s'il était au courant,

pourquoi Jean ne me parlait-il pas du refus des clubs de me prendre ? D'habitude, il trouvait les mots pour me soutenir, et là, rien. De plus, le visage d'Agathe ne trahissait aucun étonnement. Étrange...

Arrivée à la maison, j'exigeai une explication de sa part. Elle me répondit :

— Ben, je me suis trompée, c'est tout.

Et s'éloigna de moi pour aller voir maman. En sport, on appelle ça une esquive.

Soudain, je me sentis bien seule. Sans doute devais-je me faire une raison et me contenter de ce que j'avais : des souvenirs de stade, un maillot, des camarades de jeu et un surnom de footeux.

18

Il n'y avait pas de foot pour moi le jour suivant, maman avait été claire : pas tous les jours. Peu importe, je n'attendais pas de nouvelles des garçons avant le lendemain car, pour eux non plus, les parties de foot n'étaient pas systématiques. Ils préféraient varier leurs occupations, et consacraient certains après-midi au vélo, à la pêche, à la piscine, au ping-pong ou même à la pétanque.

Je ne participais jamais à ces activités. Comme maman n'aimait pas que nous soyons dehors en son absence – ce qu'elle appelait "traîner les rues" –, nos sorties n'étaient autorisées qu'au compte-goutte. C'est pourquoi je les réservais au foot, d'autant que je n'éprouvais aucun intérêt pour la

pêche, le ping-pong et la pétanque. Pour la piscine et le vélo, je les pratiquais régulièrement en famille.

C'est avec Agathe que je passai donc cette journée partagée entre programme télé, tâches ménagères, promenades du chien et séances de bulle, c'est-à-dire en farniente.

En fin de journée, nous eûmes droit avec maman à l'une de ces longues promenades nature, que nous prissions tant, suivie d'un repas barbecue sur la terrasse. Une bonne journée de vacances, durant laquelle nous primes, toutes trois, soin de ne pas parler de ma déception qui demeurait vive. Un doux moment passé en compagnie de ces deux êtres si chers et qui me mit du baume au cœur. Ensuite, je me rendis à la salle de bain pour prendre ma douche. Cette toilette terminée, j'allai dans ma chambre pour revêtir des vêtements propres.

Je m'apprêtai à sortir promener mon chien avec Agathe. Elle et moi, nous aimions ces promenades, que maman présentait comme une responsabilité, et que nous ressentions comme un instant privilégié d'évasion et de complicité. Je comptais d'ailleurs, au cours de celle ci, annoncer à ma sœur que je m'étais faite à l'idée de ne jamais jouer dans un club de football. C'est à cet instant que j'entendis la sonnerie du téléphone, puis la voix de maman qui m'appelait depuis le hall. Peut-être était-ce quand même Steven pour le foot. Je sortis de ma chambre pour lui répondre depuis l'étage, comme la veille.

Maman me dit de descendre :

— Viens ici, c'est à ton sujet ! (puis, s'adressant à son interlocuteur.) Elle arrive, je mets le haut-parleur pour qu'elle puisse vous entendre.

Je ne connaissais pas la voix de l'homme qui parlait à l'autre bout du fil :

— Comme je vous le disais, je reviens vers vous au sujet de votre fille, Sybille. Nous avons discuté de son cas au club, et avons décidé de lui permettre de s'inscrire en U 14. Étant bien entendu que nous n'avons pas d'équipe de filles et qu'elle ne jouera pas avec les garçons, il faut bien qu'elle ait conscience qu'elle s'inscrit uniquement pour les entraînements. Si tel est le cas, elle est la bienvenue chez nous !

U 14 était la catégorie d'âge des joueurs nés comme moi en 1985, celle de plusieurs de mes camarades de foot comme Samir et Steven.

Sur le coup je ne réalisai pas ce que je venais d'entendre. Maman, elle, avait parfaitement compris. Elle remercia l'homme de son appel, lui promettant de le recontacter après avoir eu une discussion avec moi. puis raccrocha.

— Viens, il faut qu'on parle.

Elle se rendit à la cuisine où, songeuse, je la suivis à la manière d'un automate.

— Comme tu l'as entendu, l'entraîneur du club de Vimy, qui avait refusé de t'inscrire, a changé d'avis. Il m'a parlé un peu avant ton arrivée, si tu acceptes tu t'entraîneras le lundi soir et le mercredi après-midi mais, ainsi que tu l'as entendu, tu ne joueras pas les matchs. Qu'en penses-tu ?

À sa façon de parler, je voyais bien qu'elle était contente, presque soulagée.

Je répondis sans hésitation et avec enthousiasme :

— Oui maman ! Oui et encore oui !

— À qui as tu parlé de ça pour le faire changer d'avis ?
me demanda-t-elle, alors.

Je tombais des nues.

— Moi ? À personne. Agathe m'a dit que tu en avais
parlé à Jean.

— À Jean ? Non ! Je ne l'ai pas vu depuis que j'ai
essuyé les refus des clubs. L'entraîneur m'a dit que des
membres de son club étaient intervenus en ta faveur, il ne m'a
pas dit qui. Jean ne s'occupe pas de foot...

Elle était dubitative.

— Je dois rappeler ce monsieur, je lui demanderai des
précisions. En tout cas, c'est une bonne nouvelle. Hein ?

— Oui, maman.

J'étais trop curieuse de savoir ce qu'il s'était passé,
pour attendre plus longtemps.

— Je peux aller au jardin ?

— Oui, bien sûr, ma chérie. Certainement, se doutait-
elle de ce que je voulais y faire.

Je me rendis au jardin immédiatement, Jean n'y était
pas.

Pour une fois, c'est moi qui enjambai le grillage. Je
tapai à la porte de sa maison.

Un rideau se souleva, Jean m'aperçut et vint m'ouvrir.

— Que se passe-t-il ?

Il n'avait cependant pas l'air étonné de me voir malgré
l'heure tardive.

— Le club de foot de Vimy, ils veulent bien m'inscrire !

Là non plus, il n'eut pas l'air étonné

Je poursuivis :

— Vous le saviez ?

Un large sourire de satisfaction éclaira son visage.

— Savoir non, je m'en doutais un peu. Je l'espérais bien en tout cas.

— Comment vous avez fait ?

Il prit un air innocent :

— Oh ! je n'y suis pas pour grand-chose. J'ai sollicité certaines personnes, elles ont fait le reste.

— Qui ?

C'est sèchement que je lui posai cette question. Et, pour cause, il m'avait dit ne pas avoir parlé de moi aux autres. Il m'avait menti, et je lui en voulais un peu.

— Personne en particulier, me répondit-il sans prêter attention à mon ressentiment. Le trésorier du club que je côtoie aux réunions des associations sportives de la mairie, et surtout tes copains de jeux.

— Mes copains de jeu ? Comment ça ?

Quand même ! C'est bien à eux qu'il avait prétendu ne pas avoir parlé de moi. Et eux ! Ils ne m'avaient rien dit quand j'avais joué avec eux. Pire, à certains moments, j'avais eu l'impression qu'ils se taisaient quand j'approchais. Pourquoi ces cachotteries ? Je ne comprenais pas.

Pour Jean, la réponse semblait couler de source :

— Oui, tes copains de jeu, Steven, Samir, Kevin et même Hugo. Ils jouent tous dans le même club à Vimy. Ce club dont je connais le trésorier...

— Pourquoi ne m’ont-ils rien dit ? Pourquoi vous, vous ne m’avez rien dit ?

J’aurais du être folle de joie, et, pourtant, au-delà de la bonne nouvelle, je me sentais trahie. C’est donc avec des trémolos dans la voix que je prononçai ces mots. Jean s’en aperçut, et, c’est sur un ton le plus chaleureux possible, qu’il me répondit :

— Nous voulions tous éviter que tu sois déçue une seconde fois en cas d’échec. C’était pas joué d’avance, tu sais.

Dit comme ça, cela devenait logique, et je me sentis mieux tout de suite, comme apaisée.

Mais une autre question s’empara de mon esprit. Je lui demandai d’un ton inquisiteur :

— Qui vous a dit que je ne pouvais pas m’inscrire ? Maman prétend que ce n’est pas elle...

Il plissa les yeux et se pencha vers moi, un peu moqueur :

— À ton avis ? Réfléchis ! Qui cela peut-il être ?

Hésitante, je tentai :

— Agathe ?

Il se mit haut les mains, et détourna la tête :

— Moi, je ne t’ai rien dit.

Il rigola, et me fit un clin d’œil :

— Bon, je suis très heureux pour toi, mais, maintenant, je pense que tu as des choses à faire. Et puis, nous aurons tout le temps d’en parler demain. Repose-toi bien de toutes ces émotions, on ne sait pas ce qu’il peut se passer encore...

Et il rentra chez lui.

J'enjambais le grillage, envahie de rancœur envers Agathe qui m'avait trahie. Tout en traversant le jardin, je sentis ce sentiment s'estomper. Dans la maison, à chaque pas qui m'approchait de ma chambre, c'est la gratitude qui remplaça peu à peu cette rancœur.

J'ouvris la porte. Ma jumelle était là, tranquille, lisant une bande-dessinée.

Le seul mot qui me vint fut :

— Merci.

Elle ne leva même pas les yeux de son livre pour me répondre :

— Ah ? Il n'a pas su tenir sa langue à ce que je vois !

Quel culot !

— Pas plus que toi, effectivement.

Elle leva la tête et se mit à rire tout en me disant :

— Alors, on le promène, ce chien ?

C'est en riant à mon tour que j'allai chercher la laisse...

19

Pendant ma conversation avec Jean, maman avait reçu un appel tardif de Steven qui me proposait un match pour le lendemain. Elle avait accepté en mon nom, sans risque de se tromper. Elle autorisa Agathe à m'accompagner.

Je me rendis à la pelouse accompagnée de ma sœur, vers 15 h 30. Les garçons étaient déjà là, mais aucun d'eux ne jouait encore au ballon, comme s'ils attendaient quelqu'un. Jean se trouvait avec eux. Cette situation était inhabituelle.

À mon arrivée, je fus accueillie par Kevin qui me tendit un tee-shirt.

— Tiens, aujourd’hui, tu joues avec ce maillot.

Surprise, je refusai dans un premier temps :

— Non, je préfère le mien, celui de l’équipe de France !

Il insista :

— Oui, mais, celui-là, c’est celui de notre club !

Et il me le tendit à nouveau.

Je ne comprenais pas.

Je ne souhaitais pas contrarier Kevin, pour autant, je ne voulais pas de ce maillot dont je n’aimais pas les couleurs et qui me paraissait trop grand.

Agathe me poussa, amusée :

— Vas-y, prends-le !

Mais ? Même elle, elle s’y mettait ? Qu’est-ce qu’ils avaient tous, aujourd’hui ? Kevin ajouta :

— Tu devras t’y habituer si tu t’entraînes avec nous.

Les autres se mirent à rire.

Jean prit le vêtement des mains de Kevin et le plaça dans les miennes :

— Ce seront tes couleurs à partir de septembre.

Stupéfaite, l’œil hagard, j’avais enfin compris. C’était une sorte de cérémonie de bienvenue, comme un rite de passage. Une larme coula sur ma joue. Agathe l’essuya avec le sourire. Puis, Kevin décida :

— Aujourd’hui, c’est toi qui choisis ton équipe, tu seras capitaine.

Je vécus la suite comme un rêve, n'osant pas poser de question de peur de me réveiller. Je choisis évidemment Steven et Samir entre autres, et... nous perdîmes la partie. Une partie à laquelle Agathe assista.

Un court instant de bonheur qui dura en fait plus d'une heure. À la fin, Steven, chambreur, me cria :

— Maintenant, tu vas acheter des crampons, tu glisseras moins !

Ce qui fit rire les autres.

Avant de nous séparer, Kevin me glissa :

— Garde le maillot, j'en ai d'autres.

Je rentrai avec Agathe et Jean, nous fumes exceptionnellement accompagnés par Samir. C'est là que j'eus les réponses aux questions qui me trottaient dans la tête.

D'abord, au sujet de Samir. J'eus la confirmation que ma sœur ne me suivait pas à la pelouse seulement pour jouer à la pétanque lorsque je la vis glisser la main dans celle de son admirateur tout en lui adressant des regards complices. C'était touchant, et, même si elle s'était bien gardée de s'en ouvrir à moi, il y a longtemps que j'avais deviné son manège.

C'est Jean qui aborda le second sujet, celui du revirement de l'entraîneur :

— Tu pourras remercier ta sœur et tes camarades, ils t'ont bien soutenue sur ce coup-là.

Curieuse, je demandai :

— Et qu'est-ce qu'ils ont fait exactement pour que je les remercie ? Vous allez peut-être m'en dire plus qu'hier ?

— Et bien celle-là, elle en a parlé à celui-ci. (D'un geste de la tête, il venait de désigner successivement Agathe et Samir.) Et puis, ils sont venus me voir et nous sommes allés en parler à tous les autres. Tu savais qu'Hugo est le fils de l'entraîneur ? Et que Kevin est son meilleur joueur ?

Non, je l'ignorais. Ils ne parlaient jamais de leur club, ils ne parlaient que du R.C. Lens.

Jean n'attendit pas ma réponse :

— Eh bien, ils sont allés avec plusieurs autres joueurs plaider ta cause auprès de l'entraîneur. Ils lui ont promis que tout se passerait bien avec toi et qu'aucun garçon ne ferait d'histoires.

Samir se mêla à la conversation :

— C'est Steven qui les a poussés. Quand il a su que tu voulais jouer dans un club et que tu avais été rejetée, il était comme fou. Depuis le début des vacances, il dit aux autres que ce serait bien que tu joues avec nous. Si tu ne pouvais pas jouer, il arrêterait. Et moi, sans lui, ce club ne m'intéresse pas. Même Kevin, qui est notre voisin, il a déjà été sollicité par d'autres clubs. S'il reste là, c'est pour nous.

Vint le tour de ma jumelle d'intervenir :

— Tout ça, c'est vrai, mais si l'ami de Jean n'avait pas trouvé une solution pour le vestiaire, tu n'aurais jamais pu t'inscrire.

Je ne puis décrire ce que je ressentis à ce moment-là. Un mélange de bonheur, de fierté et de gratitude.

Ils étaient tous de connivence et ils avaient fait pression sur l'entraîneur, dans mon dos et à l'insu de maman. Tout ça pour moi, rien que pour moi.

Agathe qui détestait l'univers du foot... en dehors de Samir.

Steven et Samir avec qui nous avions partagé le même bus scolaire pendant des mois sans jamais nous parler.

Kevin qui avait dit à Jean, devant tout le monde, que les filles ne savent pas jouer.

Que de chemin parcouru !

Et que dire de Jean, ce voisin discret que j'avais ignoré parce que je ne voyais en lui qu'un vieux ? Il avait bien vite cerné mon spleen d'enfant, usant de toute sa bienveillance et de sa malice pour me tendre la main, discrètement, patiemment sans rien attendre en retour. Depuis son jardin, il avait tiré les ficelles, comme un marionnettiste caché derrière son théâtre. Peut-être celui de la chanson de Pierre Bachelet qu'il écoutait tous les jours sur son vieil appareil.

J'en avais de la chance d'être si bien entourée. Et j'en étais consciente.

L'été se poursuivit comme il avait commencé : plein de joies de rires et de jeux sous le regard protecteur de ma mère et de mon voisin. Fin août, je chaussai les crampons et foulai la pelouse d'un terrain de foot pour la première fois. Je n'ai plus arrêté, depuis.

Voilà, c'était mon histoire. Celle d'une petite fille dont l'avenir s'est un peu joué au cours d'un été, à la lumière d'une étoile accrochée au maillot de notre équipe nationale par un groupe de jeunes hommes qui n'avaient pas oublié leurs rêves d'enfant. Une parenthèse enchantée et naïve au sein de laquelle de nouveaux rêves ont vu le jour. Certains sont devenus réalité, comme les miens.

Mon repas est prêt, je l'ai même entamé tout en vous narrant mon récit. Je sais cela ne se fait pas...

Embarquée dans mes souvenirs d'adolescence, j'en ai oublié le courrier de mon marionnettiste préféré ! J'ouvre l'enveloppe fébrilement.

Quelle surprise me réserve encore ce bougre de Jean ?

La lecture de sa lettre me tire une larme.

Il écrit qu'il a appris ma nomination au poste d'entraîneuse de l'équipe première. Il me félicite. Plus important, il m'annonce qu'il sera exceptionnellement dans la région à la date de mon premier match, et qu'il sera présent pour ce qu'il nomme « cette grande occasion ». Notre cher voisin a quitté l'Artois, il y a quelques années, pour se rapprocher de son frère malade, à Étretat sur la côte Normande.

En raison de son grand âge, il ne se déplace plus beaucoup. C'est donc une belle surprise qu'il me fait. Rien ne pouvait me faire plus plaisir, ni me rendre plus fière !

Je soupçonne maman d'en être à l'origine. Elle est restée en contact avec lui et l'a sans doute prévenu. Elle aussi sera présente. De même qu'Agathe et son conjoint. Non, il ne

s'agit pas de Samir qui est devenu informaticien et vit en région parisienne.

Mon compagnon assistera également au match. Il se nomme Steven, je pense que je vous en ai déjà parlé. Nous sommes restés amis douze ans. Douze années au cours desquelles, il m'a tourné autour avant de se décider. Heureusement qu'il allait plus vite sur un terrain de football !

Elles ne le savent pas encore, mais les filles vont souffrir, ces prochains jours, à l'entraînement : hors de question de perdre ce match devant toutes ces personnes si chères. Il ne ressemblera pas à celui où j'ai été capitaine pour la première fois. Je vais le gagner. Nous allons le gagner. Toujours aussi chambreur, Steven n'aura pas l'occasion de se moquer des crampons de mes joueuses.

Et voilà. J'ai vraiment été enchantée de faire votre connaissance, mais, maintenant, je vais devoir vous laisser. Il est important pour moi de bien me préparer à ce match qui revêt désormais un caractère particulier. Pour cela, il faut que je me repose.

Je vais donc aller me coucher et retrouver le cours de mes rêves dont je sais aujourd'hui, grâce à Jean, qu'ils se réalisent parfois...

Mais avant, je serais heureuse de pouvoir partager avec vous ce que j'ai retenu de cette période à la fois si légère et si lourde de conséquences.

J'ignore ce que serait devenue ma vie si je n'avais pas croisé le chemin de Jean. Ce que je sais, c'est ce qu'elle est devenue un peu grâce à lui, et le bonheur que me procure

maintenant chacune de mes journées. Car elle est bien là, la réussite. Non pas, dans les diplômes et l'argent, mais dans la joie de faire ce que l'on aime, entouré de gens que l'on aime. Et tout cela n'est possible qu'en acceptant de s'appuyer sur les autres ; en leur accordant confiance et sincérité sans présumer de ce qu'ils attendent de nous. Elle est ici la force néfaste des préjugés, ancrée au fond de nous. Plus que celui qui le porte, le préjugé paralyse celui qui est visé si ce dernier l'accepte.

C'est la leçon de Jean, une personne qui m'a vue comme j'étais et non comme il pensait que je devais être. Un adulte qui a guidé l'enfant que j'étais dans le sens de mes intérêts et non dans celui des conventions. Il est de ce genre de personnes grâce auxquelles les mentalités évoluent.

Alors, au moment de vous quitter, je vous souhaite d'avoir la chance de le croiser vous aussi... votre marionnettiste.

TANTE ALINE

par
Maggy COUILLEZ



Louis et Jean-Gérard

Il est 11 h, rien ne va plus...

Lundi 20 février 2023,

Les fortes pluies de la nuit dernière ont inondé le sous-sol de la maison excavée où vit Louis dit Dédé le débrouillard. Louis Martin, âgé de 70 ans, en a vu d'autre dans sa vie. Les tempêtes d'hiver d'aujourd'hui n'ont plus rien à voir avec celles qu'il a connues enfant lorsqu'il vivait à Dunkerque. Pour des raisons professionnelles, il a quitté sa région. Aujourd'hui retraité et divorcé, il vit seul en campagne dans un petit village arrageois.

Depuis 8 heures ce matin, la pompe à eau ronronne d'un bruit strident, s'essouffle, recrache l'eau au lieu de l'aspirer ! Louis dévale tant bien que mal les escaliers qui mènent de la cuisine au sous-sol, armé de seaux et de serpillères :

— Saleté de moteur, voilà qu'il me lâche...., soupire-t-il.

Cela fait deux jours que Louis le démonte, le remonte, le démonte, le remonte.

— Tu n'auras pas le dernier mot ! grommelle-t-il.

Il n'est pas de ceux qui baissent les bras.

À quatre pattes, Louis éponge, essore d'une poigne d'ogre, une à une, les serpillières gorgées d'eau. Des

gouttelettes de sueur perlent de son front. Louis se relève en soufflant sous l'effort. Pour une fois, il donne raison à son médecin. Faire attention à ce qu'il mange, est la recommandation. Les kilos en trop se sont installés avec l'âge, mais Louis, bon vivant, aime les bons petits plats de sa belle région...

Tout à coup, le klaxon d'une vieille traction avant Citroën retentit.

— Ah ! voilà Coton-tige, murmure à voix basse Louis. Celui-ci a pour sale habitude d'annoncer sa venue en klaxonnant plusieurs fois, ce qui n'est pas sans l'agacer.

Coton-tige est le surnom que Louis a donné à Jean-Gérard, son ami. Homme de grande taille à la silhouette longiligne, il aime se couvrir la tête d'une casquette blanche assortie à la couleur de ses baskets. Cet appareil, qui le distingue, lui a valu ce surnom de Coton-tige.

Âgé de 62 ans, Jean-Gérard Duchemin est l'acolyte loyal et généreux qui partage la vie de Louis. Célibataire et jeune retraité des PTT, il le connaît depuis bientôt 20 ans. Passionnés tous deux de voitures anciennes, ils se sont rencontrés au Lions club. Ils se retrouvent chaque deuxième dimanche du mois lors des rassemblements de voitures anciennes. Une autre passion les a rapprochés au fil des années : la musique. Louis est un vertueux accordéoniste, tandis que Jean-Gérard joue de l'harmonica et de la guitare. Ils ont monté le groupe des Compères farceurs et se produisent régulièrement à l'Hermitage de Fampoux.

Ce village de campagne, Jean-Gérard le connaît bien. Il n'a jamais quitté la maison familiale depuis l'âge de ses deux ans. Au décès de ses parents, il est devenu l'héritier de cette habitation bourgeoise où il vit seul.

Jean-Gérard descend de sa voiture et emprunte la porte d'entrée du sous-sol. À peine, le seuil franchi, que l'eau se met à s'écouler entre ses pieds. Les sourcils arqués de surprise, il éclate de rire :

— Oh, là ! l'ami, tu es en train d'installer une piscine ?

— Arrête tes bêtises ! rétorque Louis. Viens donc m'aider à éponger le sol !

Toujours d'humeur blagueuse, Jean-Gérard aime amuser la galerie. Il s'est souvent retrouvé dans des situations épineuses à cause de son humour moqueur. Bien qu'il ait souvent le verbe haut, il n'a pas une âme de bagarreur, incapable de faire mal à une mouche. Pourtant, il a le don d'ouvrir le bal des hostilités, en aboyant tel un yorkshire avant d'être le premier à détaier ou à se réfugier derrière la carrure imposante de Louis, dès que la situation tourne mal.

Il est 8 h, une longue journée s'annonce...

Mardi 21 février 2023,

La nuit a été courte. La réparation de la pompe à eau a occupé Louis une bonne partie de la nuit. Le soleil se lève, pas un nuage dans le ciel. Le baromètre n'annonce pas de pluie

aujourd'hui, mais une belle journée ensoleillée. Les températures restent douces pour un mois de février. Il est annoncé 12 degrés en début d'après-midi.

Les paupières encore lourdes, Louis se hisse de son lit, enfle ses chaussons et se dirige vers la cuisine. Le tousotement de la cafetière entartrée indique que le café est passé. L'odeur agréable du café chaud vient chatouiller ses narines. À peine la première gorgée avalée, que l'horloge se met à retentir :

— 8 h 30 ? Déjà..., soupire Louis.

Il se hâte à faire sa toilette, enfle son bleu de travail et grimpe dans sa camionnette direction les ateliers municipaux.

Depuis qu'il est en retraite, Louis n'a jamais cessé de travailler. Il est devenu employé municipal pour la petite commune de Fampoux. Un contrat de 24 h semaine lui permet de finir plus aisément les fins de mois. Ancien salarié de chez Renault à Douai, Louis est un homme qui sait tout faire. La mécanique, la plomberie, l'électricité, la menuiserie et le jardinage n'ont plus de secret pour lui. Chaque mardi, il travaille à l'EHPAD Les jours heureux. Il est chargé de convoier le linge des résidents d'une collectivité à une autre.

Depuis plusieurs semaines, il travaille aux ateliers municipaux. Le Maire de la commune lui a demandé de construire un théâtre de marionnettes pour la fête des écoles. La matinée est bien chargée, il doit aller chercher à l'école primaire du Vivier les marionnettes à réparer puis décharger les barres de bardages entreposées dans le camion qui serviront à habiller l'ossature du petit théâtre.

De retour à l'atelier, Louis ouvre les portes de sa camionnette, décharge une malle et la pose dans un coin. Il s'apprête à décharger les barres de bardages quand soudain il entend la voix fluette de son ami :

— Salut Dédé, tu veux un coup de main ?

— Salut Coton-tige ! Je suis surpris de te voir ! Tu ne devais pas aider aux préparatifs de l'anniversaire de tante Aline, ce matin ?

— Non, finalement, ils n'ont plus besoin de moi. La réception commence à 14 heures.

Jean-Gérard pose la dernière barre contre le mur du hangar quand il aperçoit dans le coin la malle.

— Y a quoi dedans, Dédé ?

— Les marionnettes des mêmes que je dois réparer !

Coton-tige s'agenouille, ouvre la malle. Les yeux émerveillés, il les contemple. La veste noire de l'une d'entre-elles attire son attention. Il plonge la main au fond pour l'extirper.

— C'est Guignol ! s'exclame-t-il.

Ni une, ni deux, il enfile la marionnette sur son bras droit, actionne les petites mains de cette dernière. Puis, dans un numéro de ventriloque, imite la voix de Monsieur Le Maire et frappe la tête de Louis à l'aide de la tavelle de Guignol.

Louis ne peut s'empêcher de rire devant les singeries de son ami avant de le sermonner :

— Allez, repose-là dans la malle avant de l'abimer davantage !

Difficile d'arrêter Coton-tige dans ses pitreries !

— Eh Dédé, et si nous amenions cette marionnette à tante Aline ? Je suis certain que cela lui ferait plaisir. Enfant, lorsque les forains séjournèrent sur la place de la commune, elle aimait m'emmener à l'une des représentations du théâtre de Guignol.

Louis fronça les sourcils.

— Ah ! tante Aline, elle a bon dos ! soupire-t-il. Bon, c'est d'accord ! Mais avant ce soir, je veux que cette marionnette retrouve sa malle !

D'un salut militaire, dressé comme un chien aux aguets, Coton-tige claqua les talons avant de crier :

— Oui, chef !!!

Aline

Il est 14 h, coup de théâtre...

Mardi 21 février 2023,

La réception organisée pour le 90^{ème} anniversaire d'Aline commence dans quelques minutes. Son neveu, les résidents, les soignants, la direction et l'adjointe aux personnes âgées de la commune se sont regroupés dans la salle de réception de l'EHPAD Les jours heureux.

Les yeux rivés sur les portes battantes, ils attendent l'arrivée imminente d'Aline !

Fernand, le doyen, assis près du jukebox, a le doigt pointé sur la touche B6. Dès qu'Aline fera son entrée, il a pour mission d'actionner le bouton qui déclenchera la mise en route du 45 tours *Aline*, le titre du chanteur à succès Christophe.

Aline va fêter ses 90 ballais : les portes battantes s'entrouvrent. Fernand pousse le bouton B6, le vinyle s'actionne, les premières paroles se mettent à retentir :

« J'avais dessiné sur le sable, son doux visage qui me souriait... »

La porte s'ouvre : Nadine apparaît !

Il n'est pas doux le visage de l'aide-soignante. Les traits figés, les yeux écarquillés, les joues rosies, le souffle coupé, elle s'exclame :

— Aline a disparu, elle n'est plus dans sa chambre !

Tandis que le jukebox continue d'émettre, les invités – bouches béantes et verres levés – se figent. Le « AH » collectif d'étonnement est couvert par la voix de Fernand ! Il ne s'est rendu compte de rien et pousse la chansonnette à pleins poumons :

— Et j'ai crié, crié, Aline pour qu'elle revienne ! Et j'ai pleuré, pleuré, oh ! j'avais trop de peine !

Aline a disparu. Elle a laissé sur son lit, une marionnette de Guignol qui tient entre les bras une feuille sur laquelle sont écrits trois mots :

« ADIEU, LES CONS ! »

Il faut se rendre à l'évidence, Aline s'est fait la belle...

Aline Capet est entrée à l'EHPAD le 17 novembre 2022. Six semaines plus tôt, suite à une chute au domicile, elle a été hospitalisée pour fracture du col du fémur. Après quelques semaines de rééducation, la vieille dame n'a pas retrouvé l'autonomie suffisante pour regagner son domicile. La maisonnette manquait de confort et n'était pas adapté pour assurer sa sécurité. Une entrée en EHPAD a été décidée à la collégiale par les médecins gériatres de l'hôpital. Aline ne s'imaginait pas finir ses jours en établissement. Bien qu'elle ne l'ait pas choisi, elle a fini par abdiquer. Veuve depuis de nombreuses années, sans enfant, elle n'a pour seule famille que son neveu Jean-Gérard. Elle ne souhaite pas être un poids pour ce dernier qu'elle aime comme son fils.

Depuis son entrée aux Jours heureux, Aline est devenue acariâtre. Elle refuse de partager sa table le midi avec les autres

résidents. Elle prend un vilain plaisir à faire semblant d'être sourde pour ne plus communiquer avec le personnel. Elle ne participe à aucune activité proposée ; ne sort de sa chambre que pour manger au restaurant ou pour errer dans les couloirs, observant le va-et-vient du personnel. Elle n'a qu'un seul plaisir : la lecture et l'écriture. Elle dévore les livres que lui apporte son neveu. C'est pour elle le seul moyen de s'évader. Quant à l'écriture, elle remplit des pages et des pages de carnets. Ces derniers sont rangés avec d'autres documents dans une petite boîte métallique fermée à clé posée dans le premier tiroir de sa commode. Personne n'en connaît le contenu. Aline surnommée La terreur, fusille du regard ceux qui osent la questionner à ce sujet.

Parmi les résidents, seul Fernand a patte blanche pour entrer dans sa chambre. Il connaît le code : venir avec un livre sous le bras. Chaque mardi, il lui ramène un roman emprunté à la bibliothèque de l'EHPAD. De nature patiente, il est devenu, au fil des mois, son seul ami. Elle l'attend chaque jeudi pour jouer aux échecs. Aline adore ce jeu. Elle y jouait autrefois avec son mari. Elle maîtrise ce jeu et connaît de nombreuses astuces pour gagner la partie comme celle de contrôler le centre du plateau pour étouffer son adversaire. Chaque jeudi, Fernand sait qu'il va une nouvelle fois perdre la partie. Le sourire espiègle de son adversaire l'amuse. L'essentiel, pour lui, est de passer du temps au côté d'Aline.

Retour en arrière

Il est 12h30, l'échappée belle...

L'EHPAD Les jours heureux est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages. Il a une capacité d'accueil de 140 lits composés de chambres individuelles et de chambres à deux lits.

La chambre d'Aline se situe au premier étage. La vieille dame réside dans une unité de vie non sécurisé de vingt personnes. Sur cet étage, on y retrouve les chambres des résidents, une salle de bain, une salle à manger et une salle pour le personnel soignant. Le second étage est identique. Le rez-de-chaussée est le lieu de vie commune, on y trouve : le jardin d'hiver, le bar, le restaurant, une salle de réception, un coiffeur, les cuisines, la lingerie centrale et les bureaux administratifs.

Les repas sont servis à 11 h 30, soit en chambre, soit au restaurant ; ceci en fonction d'un planning établi au mois pour chaque unité de vie.

L'aide-soignante entre dans la chambre de la vieille dame.

— Bonjour Aline, vous n'avez pas beaucoup d'appétit aujourd'hui ? lui dit-elle en desservant son plateau repas.

Aline hoche la tête avec un petit sourire narquois,

— Pas trop, je laisse une petite place au gâteau d'anniversaire !

— Ah oui, ce serait dommage de ne pas y goûter !

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, fermer la porte de ma chambre ? ajoute Aline. J'aimerais me reposer pour être en forme pour la fête de 14 heures...

— Bien sûr ! lui rétorque l'aide-soignante, interloquée par son amabilité.

La porte est-elle à peine refermée, qu'Aline retrouve la vitalité de ses vingt ans. Elle enfle ses chaussures, son manteau, son écharpe et son chapeau. Prend le soin de recouvrir son lit de sa couette sur laquelle, elle y dépose la marionnette de Guignol.

Quelques minutes plus tard, la porte s'entrouvre doucement et laisse apparaître la tête de Louis. À peine a-t-il le temps d'entrer avec son chariot de linge qu'Aline le sermonne :

— Ah te voilà, Dédé, ce n'est pas trop tôt !

Elle trépigne d'impatience :

— Allez ! on se taille d'ici, au plus vite !

— Du calme mamie ! s'agace-t-il. On va nous entendre !

En quelques secondes, il soulève Aline du sol en l'enveloppant dans ses bras pour la déposer dans le chariot à linge. La tête recouverte d'un drap, la vieille dame, assise tout au fond, s'immobilise telle une statue. Louis lui donne ordre de ne plus bouger.

Il sort son chariot de linge de la chambre, jette son regard de droite à gauche. Personne en vue. D'un pas pressé, Il traverse le couloir qui mène à l'ascenseur. Hormis le grincement des roulettes, il n'y a pas un bruit. À cette heure-là,

l'agitation des soignants affairés à desservir les repas résonne au loin dans les autres ailes de l'étage.

12 h 30, l'ascenseur s'ouvre.

Louis respire appui sur le bouton RDC. Tout est paramétré. Aline a noté minutieusement dans ses petits carnets les différentes étapes de son évasion. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Le couloir qui mène à la sortie de l'EHPAD est en vue.

Pourvu que personne ne sorte du restaurant ou des cuisines, pense Louis.

Gouttelettes sur le front, palpitations cardiaques, il s'élançait à toute vitesse dans le couloir. Plusieurs virages s'annoncent avant d'atteindre le long couloir linéaire qui dessert d'un côté la cuisine, de l'autre le restaurant.

— Accroche-toi, mamie ! murmure Louis.

L'accélération rapide fait glisser Aline de tout son long dans le fond du chariot. La toile de linge qui entoure l'armature se tend et fait apparaître la silhouette de ses pieds. La vieille dame pousse un cri de surprise à chaque virage.

Louis continue sa course folle jusqu'à la sortie du dernier tournant. Il stoppe net, observe la distance à parcourir jusqu'à la sortie puis prend une bonne bouffée d'oxygène et s'élançait de nouveau à toute allure. Aline ne peut retenir sa stupeur, ses hurlements retentissent dans le couloir et ralentissent la course effrénée de Dédé.

— Nous y sommes presque ! Ferme-là mamie ! grommelle-t-il.

Il reprend sa course, passe devant les cuisines et le restaurant, ouvre, avec son pass électronique, la porte qui mène au jardin. Aline ne moufte plus, elle se cramponne comme elle peut.

L'allée du jardin semble longue. Louis la traverse à grandes enjambées jusqu'au portail. Le capteur détecte leur présence et déclenche l'ouverture de la grille. Dans un dernier effort, il pousse le chariot qui franchit le seuil de la barrière en direction de sa camionnette quand tout à coup il entend la voix de Marcel. L'homme d'entretien de l'EHPAD l'observe depuis quelques minutes...

— Eh ! Dédé, tu m'as l'air bien pressé ? l'apostrophe-t-il. On dirait que tu transportes un cadavre !

Mince, il ne manquait plus que lui ! soupire Louis.

Il ne l'a pas vu. L'homme d'entretien se trouve dans le potager qui se situe à une vingtaine de mètres de la grille.

— Salut, Marcel ! Oui, je suis pressé, j'ai du linge et des balais, à ramener à l'EHPAD de Gavrelle.

— Ça ne sert à rien de courir pour le réchauffer, ton macchabée est déjà froid ! s'amuse l'autre, avant de le saluer de la main pour lui souhaiter une bonne journée.

Louis pousse un soupir de soulagement et se hâte de rejoindre la camionnette où il charge le panier de linge. Avant de démarrer le véhicule, il prend un temps pour découvrir la tête d'Aline et pour redresser la vieille dame échouée au fond du panier.

— Tout va bien, mamie ? Tu es encore en vie ? lui demande-t-il.

Encore sous l'émotion, Aline hoche la tête.

J'espère que Marcel n'a rien vu, songe Louis tandis qu'il démarre.

La camionnette prend la direction de la rue Sainte Hilaire. La maison bourgeoise de Jean-Gérard apparaît au loin. À cette heure, pas un chien dans la rue. Louis ralentit, entre doucement la camionnette dans la cour et referme les portes du portail.

Le plan se déroule comme prévu.

Le commissaire de Gendarmerie et son lieutenant

Il est 14h10, disparition inquiétante...

Mardi 21 février 2023,

Un vent de panique remplace la stupéfaction générale. Invités, membres du personnel, tous se mettent à rechercher la vieille dame dans les moindres recoins de l'établissement. Les soignants courent dans les étages. Fernand, qui ne comprend pas ce qui est en train de se jouer, s'imagine qu'il y a un début d'incendie.

— Au feu ! au feu ! Au secours ! hurle-t-il, à pleins poumons.

Il saisit l'extincteur accroché sur le mur, actionne le bouton pressoir et dirige le tuyau vers le plafond de la salle à manger. Une mousse jaillit et asperge l'ensemble des résidents.

Certains d'entre eux, désorientés, pris de panique, se mettent également à hurler et à courir dans tous les sens.

Face à l'effolement général, le directeur saisit le micro :

— Calmez-vous ! Il n'y a pas d'incendie, tout va bien !

Contacté rapidement, une voiture de gendarmerie entre sur le parking de l'EHPAD. Elle s'immobilise. Le commissaire Van der Weyden sort du véhicule accompagné du lieutenant Carpentier. Homme de petite taille et trapu, âgé de 65 ans, le

commissaire est connu dans la région pour avoir résolu plusieurs enquêtes criminelles et enlèvements.

Peu bavard, malicieux, engoncé dans un corps aux tressauts *chapliniens*, il attire l'attention.

14 h 20, le commandant et son lieutenant entrent dans l'établissement. Ils se dirigent vers la salle de réception.

— Gendarmerie nationale ! s'exclame Van der Weyden. Qu'est ce qu'il se passe ici ? C'est la fête ici ou quoi ? Hein ?

Il se retourne vers son lieutenant :

— C'est le bordel Carpentier ! Y a de la matière blanche qui vole sur les murs !

Puis il poursuit en haussant la voix et en levant son insigne en direction des résidents :

— C'est quoi ce bordel ? Arrêtez vos conneries, là, non de Dieu !

Les résidents se figent, interloqués par l'autorité du commandant. Plus une mouche ne vole ! Le calme plat est revenu !

Le directeur, accompagné de Jean-Gérard, vient à la rencontre des deux officiers.

— Bonjour Messieurs, les salue-t-il. Je vous ai contacté car nous avons une résidente qui a disparu ! Veuillez me suivre, je vais vous emmener dans sa chambre.

Ils empruntent l'ascenseur jusqu'au premier étage, le directeur les menant jusqu'à la chambre d'Aline.

— Nous avons cherché dans tout l'EHPAD, aucune trace d'Aline Capet. Voilà ce qu'elle a laissé...

Le lieutenant Carpentier se penche sur le lit :

— C'est guignol, Commandant !!

— Ouais, j'avais remarqué !

Les yeux du commandant se mettent à tourner dans leurs orbites, puis il plisse les yeux, arque ses sourcils très fournis et s'exclame :

— Carpentier, y a quoi d'écrit sur cette feuille !

— *Adieu, les cons* !?

— *Adieu, les cons* ? On est au cœur du mal, Carpentier !

Le lieutenant et le commandant font le tour de la chambre, inspectent les différents recoins, relèvent les indices sur la petite boîte métallique fermée à clé qu'ils emportent.

Jean-Gérard est ensuite interrogé. Les premiers éléments de l'enquête concluent à une disparition inquiétante.

Van der Weyden se tourne vers son lieutenant.

— Bon, on y va, Carpentier ! On a du boulot, il faudrait p'être penser à travailler ! Appelle la brigade pour ratisser le village et occupe-toi de recueillir tous les éléments, témoignages ou indice se rapportant à la vieille dame.

Carpentier hoche la tête, il connaît les procédures et il sait que pour retrouver Aline vivante, il va falloir faire vite. À ces mots Jean-Gérard se hâte de quitter discrètement l'EHPAD. Il sait qu'il doit prendre la route rapidement...

Direction Dunkerque

Il est 15 h, la course contre la montre...

Mardi 21 février 2023,

La vieille traction avant Citroën trône devant le perron de la vieille maison bourgeoise de Jean-Gérard. Aline est installée à l'arrière du véhicule. Louis ouvre le coffre, y dépose la sacoche contenant son accordéon, un gros sac de vêtements et un petit sac de victuailles. Jean-Gérard ferme à clé la porte d'entrée de la maison, descend les marches, ouvre la portière de la voiture et s'installe au volant de celle-ci. Avant de démarrer, il tourne la tête vers la passagère assise à l'arrière du véhicule et lui tend une couverture :

— Tout va bien, tante Aline, tu es bien installée ? Si tu as froid n'hésite pas à te couvrir avec ce plaid.

— Oui, mon petit. Ne t'inquiète pas, tout va bien...

La carte routière en main, impatient, Louis donne un coup de coude à son ami.

— Allez, Coton-tige, on s'active ! Nous avons 113 kilomètres à parcourir. Si on roule à une allure de 80 kilomètres par heure, nous serons à Dunkerque aux alentours de 17 heures !

— Voire après 17 heures, si on ajoute les pauses pipi ! éclate de rire Jean-Gérard.

— Allez zou, les mioches, on décolle ! ajoute tante Aline. N’oubliez pas que je suis attendue à 20 heures !

Nos trois joyeux lurons quittent le village de Fampoux, et empruntent l’embranchement qui mène sur l’autoroute A1 direction Lille. La traction avant s’infiltré dans le trafic routier déjà bien dense en ce milieu d’après-midi.

Ils arrivent aux abords du périph de Lille. La limitation est limitée à 80 km. La vieille traction est à sa vitesse de pointe maximum.

À l’approche de la grande ville, tante Aline observe, par sa fenêtre, les grands immeubles de bureau aux couleurs de cuivre. Elle aimait autrefois se promener au cœur de la capitale des Flandres. Très jeune, elle a travaillé en filature à Roubaix, puis a repris, quelques années plus tard, des études de secrétaire. Elle a terminé sa carrière dans la petite entreprise de chauffage Domont à Arras.

La vieille traction est équipée d’un poste radio FM des années d’après-guerre. Elle diffuse quelques stations locales et France inter. Le son reste médiocre pour les autres fréquences. Cela fait une heure que les joyeux lurons ont pris la route, lorsque, soudain, ils entendent un flash info sur France inter.

Louis monte le son.

« Disparition inquiétante d’une nonagénnaire résidente de l’EHPAD Les jours heureux à Fampoux, annonce le journaliste. Une vieille dame de 90 ans nommée Aline Capet est portée disparue en début d’après-midi. Malgré le dispositif mis en place : hélicoptère, gendarmes et chiens pour ratisser le périmètre de l’EHPAD, aucune trace de la vieille dame à

l'heure où nous diffusons cette information. Cette vieille dame mesure 1 m 54. Elle porte un manteau gris, une jupe droite marron, une écharpe grise et un chapeau en feutrine mauve. Si vous l'apercevez, merci de contacter la gendarmerie de votre lieu d'habitation. »

Jean-Gérard coupe la radio brusquement. Il prend conscience de la gravité des choses. Il se retourne vers Louis :

— Punaise, Dédé ! Notre petite plaisanterie tourne mal. On parle de disparition inquiétante à la radio ! Tu ne penses pas qu'on devrait appeler l'EHPAD pour donner des nouvelles rassurantes ?

Louis prend une grande respiration :

— Oui, tu as raison. Ce serait mieux si on ne veut pas s'exposer à des difficultés.

— Non, non, non ! je ne veux pas retourner à l'EHPAD ! éclate de colère Aline. J'ai 90 ans aujourd'hui, je veux encore décider ce qui est bien pour moi !

— Ok mamie ! concède Louis. On termine ce qu'on a prévu aujourd'hui et, demain, on avise.

Jean-Gérard acquiesce de la tête avant d'ajouter :

— Nous allons nous arrêter à la prochaine station-service pour mettre du carburant...

Il est 16 h, les premiers résultats de l'enquête...

De retour à la gendarmerie, Carpentier fait son rapport.

— Ça va aller très vite, mon commandant ! Je vais vous dire ce que j'ai eu comme infos après avoir interrogé le personnel de l'établissement.

— Je vous écoute, Carpentier !

— Un dénommé Marcel, homme d'entretien, a aperçu au alentour de 12 h 45, un homme de forte corpulence qui poussait un chariot à linge avec un cadavre dedans !

Van der Weyden roule ses gros yeux globuleux vers le plafond et lâche un tic à la face de son lieutenant avant de réagir :

— Quoi ? Un cadavre ? Pas de corps, pas de crime, Carpentier ! On est face à un enlèvement !

— C'est pas tout. On a l'identité de l'individu : Louis martin, employé municipaux.

Il ajoute :

— Et la boîte, commandant, ça donne quoi ?

Van der Weyden soupire :

— Des carnets, des plans et des lettres d'amour...
Pffffff !

Il lui tend une enveloppe :

— Regardez, Carpentier. L'amoureux de la vieille dame habite à Malo-les-Bains, un quartier de Dunkerque.

Carpentier laisse sa bouche édentée entrouverte quelques secondes avant d'ajouter :

— Dunkerque mon commandant, c'est n'ot' pays !

— Allez, Carpentier, on y va ! On va aller voir de quoi y r'tourne du côté d'Dunkerque ! Mais avant, appelez la presse et diffusez la photo de l'individu suspect...

Il est 16 h 30, pause pipi !

Sur l'autoroute A 25, Jean-Gérard prend la sortie de l'aire de Saint-Éloi. Il sait qu'il y trouvera une station-service. Le véhicule s'arrête devant la pompe numéro 5.

— Je vais mettre du carburant, dit Louis. Accompagne tante Aline aux toilettes.

— OK, Dédé, accepte Coton-tige. Je vais en profiter pour prendre un petit café. Tu en veux ?

— Non merci, lui répond Louis.

Jean-Gérard accompagne sa tante jusqu'aux toilettes, puis se dirige vers la machine à café.

Il s'empare de son gobelet fumant, s'avance vers une table haute et commence à déguster tranquillement sa boisson. Il lève les yeux sur le poste TV fixé au-dessus de la table et prend en cours les actualités régionales que diffuse la chaîne BFM TV Nord. Tout un coup, il voit apparaître le portrait de Louis.

À l'heure où je vous parle, explique une journaliste, les derniers éléments de l'enquête privilégie la piste d'un enlèvement. Un employé de l'EHPAD aurait vu un homme corpulent, dont le portrait est diffusé sur vos écrans, sortir avec un chariot de linge dans lequel un corps y aurait été dissimulé. Nous ne savons pas s'il s'agit du corps d'Aline Capet. L'enquête le déterminera. Aucune rançon n'a été demandée.

Jean-Gérard avale de travers sa gorgée de café, se met à tousoter. Il jette son gobelet dans la poubelle et récupère le bras d'Aline qui s'avançait doucement vers lui.

— Tante Aline, lui murmure-t-il. Nous sommes repérés, vite à la voiture.

Au même moment Louis entre dans la station pour régler le carburant. Jean-Gérard lui extirpe la carte bancaire des mains et lui ordonne de l'attendre aux toilettes.

Louis se rend compte de la gravité des choses, jamais son ami n'avait utilisé un ton aussi solennel. Sans discuter, Il se dirige vers les toilettes en grandes enjambées. Pendant ce temps, Jean-Gérard sort de la station, invite tante Aline à accélérer le pas jusqu'au véhicule puis l'installe à l'arrière de ce dernier. Le visage pâle, le ton ferme :

— Ne bouge pas tante Aline. Nous arrivons dans quelques minutes.

Il ouvre le coffre de la vieille traction, saisit le sac de vêtements qui se trouve dedans puis referme le capot d'un geste brusque. Il s'empresse ensuite de regagner la station.

Jean-Gérard règle le carburant à la caisse puis regagne les toilettes. Il entre dans la pièce. À sa droite les urinoirs, à sa gauche cinq portes fermées.

— Dédé, tu es là ? chuchote Coton-tige.

Louis ouvre la porte de la cabine où il s'est réfugié pour signaler sa présence.

— Tiens ! Habile toi vite, lui murmure Jean-Gérard en lui tendant le sac. Dès que tu as terminé, passe-moi le sac sous la porte, que je me change également.

En deux temps trois mouvements, Louis enfle sa perruque aux boucles jaunes, sa robe noire à grosses fleurs roses, ses bas résilles par-dessus lesquelles il enfle de grandes

chaussettes en jacquard jaune. Il enfle ensuite son manteau à fourrure rose, pose son chapeau de paille orangé orné de fleurs bleues sur la tête, puis chausse ses baskets.

— V’là les affaires, Coton-tige, murmure Louis en glissant le sac sous la cabine voisine.

Louis sort, se dirige vers les lavabos. Il ouvre son sac à main et en sort un rouge à lèvres fuchsia, du fard à paupière bleu et du fard à joue. En quelques secondes, il grime son visage.

Jean-Gérard sort à son tour. Il porte un kilt rouge, une veste bleu marine et de grandes chaussettes à rayures blanche et bleu marine. Il s’avance vers les miroirs, se peinture le visage en noir et se coiffe de son chapeau à plumes.

En cette journée de Mardis gras, nombreux sont les carnavalesques qui s’arrêtent dans la station essence. Leur présence permet à Louis et Jean-Gérard d’en sortir incognito. Ils regagnent rapidement la voiture stationnée sur le parking quand soudain ils entendent le pot d’échappement pétarder. La vieille traction avance en marche arrière.

— Allez, montez les mioches et maniez-vous ! leur hurle Aline par la fenêtre conducteur.

— Attends-nous mamie ! lui crie Louis.

Il saisi la portière passager, l’ouvre et saute en marche.

Coton-tige, qui arrive à la hauteur de la conductrice, attrape le volant.

— Arrête-toi, tante Aline ! s’écrie-t-il.

Tante Aline freine brusquement !

Jean-Gérard se retrouve propulsé au sol.

Il se relève rapidement.

Pas le temps de changer de conducteur, il prend la place à l'arrière du véhicule. La vieille dame débraye, enclenche la marche avant, passe la première puis la seconde vitesse et appuie à fond sur l'accélérateur. Le pot d'échappement se met à envoyer une fumée noire.

— Passe la troisième, mamie ! lui dit Louis

Elle poursuit sa course folle dans un éclat de rire euphorique :

— Accrochez-vous, les minets, ça va décoiffer !

Elle appuie à nouveau sur l'accélérateur. L'aiguille du compte tour se met à vibrer pour atteindre les 70 km heures. Elle s'engage sur le couloir d'autoroute. Soudain à sa hauteur, un poids lourd arrive à vive allure, le bruit du klaxonne surprend Aline qui ne l'a pas vu. Louis braque violemment le volant vers la droite et maintient la voiture en ligne droite pour ne pas heurter le camion. À l'arrière, Jean-Gérard hurle de stupeur. Il se cramponne au siège conducteur avant de glisser sur la banquette.

Aline s'insère dans le trafic et maintient sa vitesse à 80 km heure.

— Tu veux nous tuer, ma tante ! se fâche Jean-Gérard qui s'est redressé.

Elle sourit :

— Cela fait très longtemps que je n'avais pas conduit cette voiture, quel bonheur !

Il reste à peine 30 kilomètres pour arriver à Dunkerque. Très concentrée et sûre d'elle, Aline garde la cadence sous le contrôle bienveillant de Louis.

Un nouveau flash info attire l'attention des trois occupants :

À l'heure où je vous parle l'enquête avance. Plusieurs équipes de gendarmes ont été déployées à Dunkerque à la recherche du suspect présumé dans l'enlèvement de la nonagénaire Aline Capet.

— Qu'est ce qu'on fait Dédé ? veut savoir Jean-Gérard. Maintenant, la gendarmerie te recherche...

— Je ne vois qu'une chose, nous faufler dans le carnaval et aller à pied jusque Malo-les-Bains.

Il est 17 h 30, le carnaval de Dunkerque...

La vieille traction avant arrive aux abords du centre de la ville portuaire. Louis est né à Dunkerque. Il en connaît tous les quartiers. Cette ville, renommée pour son carnaval, fait la fierté de ses habitants. Des dizaines de milliers de personnes se sont données rendez-vous pour cette journée festive du Mardi gras et participent à la folie qui s'empare de toute la ville. Louis sait que le Rigodon aura lieu vers 19 heures sur la place Jean Bart. Les carnavales vont se rassembler autour de celle-ci. Les chahuts vont se succéder à un rythme infernal jusqu'à ce que ne s'élève, de toutes les gorges, la cantate à Jean Bart, en hommage à ce vaillant corsaire.

L'accès au centre est inaccessible. Les parkings ont été pris d'assaut. Cela fait trois jours que Dunkerque est en fête. Nombreux sont les touristes qui viennent se joindre au carnaval.

Louis guide Aline dans une petite ruelle excentrée du centre-ville. Ils trouvent enfin une place pour stationner le véhicule. Une fois qu'ils sont garés, Jean-Gérard ouvre le sac de vêtements posé sur la banquette arrière et lui tend des accessoires.

— Tante Aline, enfile ce chapeau, ces lunettes, ce nez rouge et ce boa, lui dit-il. Il ne faut pas que l'on te reconnaisse.

Ils descendent de la voiture. Louis endosse la housse contenant son accordéon. Aline prend le bras de son neveu d'un côté et sa canne de l'autre. Ils se dirigent vers la place Jean Bart. Au loin, le soleil se couche dans la mer. Il est 18 h 16. Autour d'eux, les bandes se forment. Les sons émis par les musiciens et le tambour-major résonnent dans le centre de la ville. Les paroles des chansons traditionnelles du carnaval sont perceptibles.

Les trois joyeux lurons arrivent dans le défilé, s'y faufilent quand, soudain, ils entendent retentir un coup de feu.

Jean-Gérard distingue au loin les silhouettes du commissaire Van der Weyden et du lieutenant Carpentier. Les rangs des carnavales se resserrent.

Louis tend sa sacoche à Jean-Gérard :

— Enfile-la vite et aide-moi à mettre Mamie sur mes épaules.

Il s'agenouille, tante Aline se hisse sur ses épaules. En deux secondes, Dédé la soulève dans les airs. La vieille dame se cramponne aux boucles de la perruque de Louis. La vision du carnaval est grandiose. Aline est émerveillée par cette marée humaine aux milles couleurs et chapeau fleuris. Elle prend sa

canne pour la brandir au rythme du tambour-major tout en poussant la chansonnette.

À quelques mètres devant eux, pris dans le chahut, le commissaire hurle :

— C'est quoi ce bordel, Carpentier ! Eh, là ! circulez, laissez-nous passer, gendarmerie nationale !

Il tire deux coups de feu vers le ciel.

Autour des deux gendarmes, les carnavalesques poussent et sautent au signe donné par le tambour-major tandis que les premières lignes se bloquent pour retenir, derrière elles, les milliers de carnavalesques et protéger les musiciens.

— Et le code de la route-là, non de dieu ! vocifère Van der Weyden. Arrêtez de pousser !!!

Il s'indigne en s'adressant à son lieutenant, complètement dépassé :

— On est où, là ?

— La bête humaine, mon commandant ! C'est du Zola !

— C'est la fin du monde humain, Carpentier !

À ces mots, le commandant et son lieutenant sont brusquement enfermés par la pression des carnavalesques qui désarment les deux fous furieux et les éjectent du rang.

Vers 19 h 30, Louis, Aline et Jean-Gérard sortent du défilé. Ils prennent l'avenue des bains puis la rue Digue de mer. Ils sont attendus pour 20 heures à la chapelle de Lucien...

Lucien

Elle ne l'avait jamais oublié, il l'attendait...

Âgé de 87 ans, Lucien Joly vit dans un appartement au premier étage au-dessus du restaurant et de l'habitation de sa fille, Pauline. L'immeuble est face à la mer. Lucien est encore autonome. Chaque matin, il va chercher son pain, passe au café pour jouer au tiercé, achète son journal et discute avec ses amis autour d'un verre de rosé. Les après-midis, il aime se balader le long de la digue, le nez au vent marin. Connu pour sa bonne humeur, Lucien le doyen du restaurant aime passer ses soirées derrière le comptoir à discuter avec la clientèle.

Lucien a longtemps vécu seul. De sa belle et courte histoire d'amour avec Jeanne est née sa fille unique Pauline, à l'âge de ses 40 ans. Sans doute n'a-t-il pas été le père parfait de par ses absences répétées mais il a toujours maintenu des liens très forts avec elle.

Issu d'une famille de forain, Lucien a passé une grande partie de sa vie à sillonner les routes de France en famille. Lorsque les forains arrivaient dans les villages, ils y séjournaient plusieurs jours. Les attractions qu'ils proposaient étaient les suivantes : un manège pour enfants, un autre d'auto-tamponneuses, un petit théâtre de guignol, une pêche aux canards, une attraction de tir à la carabine, sans oublier la machine à pop-corn et à barbe à papa. Le village de Fampoux

les accueillait sur sa place quatre fois par an, aux vacances scolaires.

Aline avait pour habitude d’emmener son neveu à la fête foraine dès l’âge de ses quatre ans. Alors âgée de 32 ans, elle avait très vite sympathisé avec Lucien. Tous deux célibataires, ils aimaient se retrouver au bal de la guinguette de Fampoux pour danser. Puis Lucien reprenait la route. Elle, le cœur déchiré, attendait les prochaines vacances pour le retrouver. Lui, épris d’amour, maintenait une correspondance épistolaire entre chaque vacance scolaire.

Leur histoire d’amour a duré trois ans. Puis, la famille de forains n’est plus venue s’installer sur la place de Fampoux. L’activité de l’entreprise familiale allait mal. Les manèges furent vendus. Ils s’installèrent dans le Luna Park du Cap d’Agde devenant propriétaires d’une grande attraction. Lucien n’envoya plus de lettres. Aline se fit une raison, elle ne le reverrait plus...

Lucien n’a jamais oublié Aline. Il reprit une correspondance épisodique avec elle à l’âge de ses 70 ans lorsqu’il vint s’installer à Dunkerque. Aline recevait deux lettres par an : une pour la nouvelle année, l’autre pour son anniversaire. À son tour, elle lui rendit la pareille. Dans chacune de ses lettres, Lucien écrivait qu’il aimerait la revoir. Aline le savait mais elle ne voulait franchir le pas, de peur de souffrir à nouveau.

Depuis son entrée en EHPAD, Aline a repris sa correspondance avec lui. Et, chaque semaine, elle reçoit une lettre de Lucien. C’est le cœur battant, les petits papillons dans

le ventre que la vieille dame descend à l'accueil chercher son courrier. Elle conserve secrètement les lettres dans sa petite boîte métallique fermée à clé...

Il est 20 h, les retrouvailles

L'odeur du hareng fumé parfume la digue. Les trois joyeux lurons arrivent devant le restaurant de Pauline. Le drapeau flamant jaune au lion noir flotte devant le lieu pour indiquer qu'il s'agit d'une chapelle, une maison amie où l'on peut s'arrêter pour se faire offrir à boire et à manger durant le carnaval.

La porte de l'établissement est ouverte. À l'intérieur, les carnavales, verres à la main, chantent et dansent au rythme des cuivres.

Louis entre le premier, suivi de tante Aline et de Jean-Gérard. Pauline les accueille et les invite à rejoindre la table du fond. L'odeur de la soupe à l'oignon et du pudding parfume la salle. Le cœur battant, Aline cherche Lucien parmi les carnavales.

Tous trois prennent place autour de la table. Les musiciens les encerclent, Louis sort son accordéon et accompagne les cuivres. Les carnavales font une haie d'honneur à Lucien qui s'avance bouquet de roses rouges à la main en fredonnant en cœur :

« Ah ! si vous voulez d'amour n'attendez pas un jour, prenez le bonheur qui passe car voici le printemps, profitez du

*moment, allons dépêchez-vous, ou ça n's'ra pas pour vous !
V'là tout ! »*

Aline, émue, se lève et embrasse tendrement Lucien.

La fête se poursuit tard dans la nuit. Aline et Lucien sont serrés l'un contre l'autre main dans la main, heureux de se retrouver.

Vers 23 heures, le commissaire Van der Weyden et son Lieutenant Carpentier entre dans le restaurant.

— Gendarmerie nationale, les mains en l'air, tertous ! vocifère le commissaire en brandissant son flingue sur les carnavales. Il faut arrêtez les conneries ! C'est ici que crèche un dénommé Lucien ?

Le coup de feu, qu'il tire en l'air, interrompt brusquement la musique et les chants. Tous les regards se dirigent vers les deux gendarmes.

Pauline se dirige vers eux :

— Messieurs, vous êtes ici dans une chapelle, il est interdit d'entrer armé.

— Interdit, interdit ? Qui sait qui fait la loi ? Hein ? rétorque le commandant.

— D'accord, très bien. Lucien est mon père. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— C'qu'on a à lui vouloir ! C'est nous qui posons les questions, pas vrai Carpentier.

— Sûr, mon commandant ! Je dirais même mieux, mademoiselle. Il est où votre père ?

Pauline pointe du doigt le fond de la salle.

— Il est là-bas, assis à la dernière table...

Le commandant et Carpentier progressent vers l'endroit indiqué en faisant des pas chassés et des rotations sur eux-mêmes. Les bras tendus, les poignets verrouillés, les pouces pressés sur leur arme en direction des carnavales, ils s'avancent doucement.

Ils arrivent devant Lucien.

— C'est le suspect, mon commandant ! dit Carpentier en pointant son arme sur Louis.

Apeuré, Louis lève les bras au ciel.

— Louis Martin, je vous arrête pour délit de fuite, enlèvement et meurtre de la dénommée Aline Capet ! gueule le commandant.

À ce moment-là, Aline se lève, monte sur la table, saisit dans le même élan sa canne de la main droite et frappe violement la main du commandant qui fait tomber son arme sur le plancher. Les carnavales saisissent les deux hommes et les jettent au sol.

— Quel enlèvement ? vocifère Aline. Et quel meurtre ? Bande d'abrutis de dégénérés de gendarmes, vous ne voyez pas que je suis vivante !

Face à la vieille dame en colère, les deux hommes n'osent moufter. Ils se relèvent aidés par les fêtards.

— C'est clair comme un rocher, Carpentier ! Pas de corps, pas de meurtre, et pas d'enlèvement, bredouille le commandant dans ses moustaches avant de conclure : Faut faire avec Carpentier, c'est une fumisterie !

Il s'adresse à Louis, Aline et Jean-Gérard.

— Vous trois, je vous attends demain au commissariat pour éclaircir toute cette histoire ! Compris ?

Les trois joyeux lurons acquiescent de la tête. Le commandant et son lieutenant quittent le restaurant, hués et sifflés par les carnavales. Puis, les festivités reprennent jusqu'au petit matin.

Les amoureux des bancs publics

Nous sommes le mercredi 22 février 2023

Le vent frais de la mer du Nord caresse au petit matin les visages fatigués d'Aline et de Lucien, assis sur un banc face à la mer. Lucien tient, serrée entre ses bras, Aline. Les années ont passé, mais leur regard sont emplis de tendresse et d'amour l'un pour l'autre.

— Aline, je ne veux plus te perdre, lui murmure Lucien, à l'oreille. Viens vivre à Dunkerque avec moi. Je t'aime et n'ai jamais cessé de t'aimer.

— Moi aussi, sourit Aline.

— Moi aussi, quoi ?

— Moi aussi, je t'aime Lucien, répond-elle en lui tendant ses lèvres pour recevoir son baiser.

Puis, elle soupire :

— Je dois partir. Jean-Gérard et Louis m'attendent pour reprendre la route.

— Promets-moi que tu reviendras, lui dit-il, les larmes aux yeux.

— Oui, je reviendrai. Je te le promets.

Aline se lève, ils s'échangent un dernier baiser. Le cœur serré, elle lui lâche la main et s'éloigne.

— À bientôt, Lucien ! crie Aline en montant à l'arrière de la vieille traction.

— À bientôt, Aline ! Je t'attendrai ! lui crie Lucien.

La voiture quitte Malo-les-Bains. À l'arrière, la vieille dame ne peut retenir ses larmes. Louis allume le poste radio et monte le son. La chanson de Brassens leur réchauffe le cœur :

*« Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics,
bancs publics, bancs publics,*

*En s'foutant pas mal du regard oblique des passants
honnêtes,*

*Les amoureux qui s'bécotent sur les bancs publics,
bancs publics, bancs publics,*

En s'disant des « je t'aime » pathétiques

Ont des petites gueules bien sympathiques... »

Quelques semaines plus tard, Aline quitte l'EHPAD Les jours heureux. Elle s'installe chez Lucien à Dunkerque où ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leur vie.

Le commissaire a sermonné Louis et Jean-Gérard pour avoir déclenché un lourd dispositif d'enlèvement. Toutefois, aucune infraction n'a été retenue à leur rencontre, et Louis et Jean-Gérard quittent le poste de gendarmerie soulagés et fiers d'avoir aidé tante Aline à réaliser son rêve : retrouver l'homme qu'elle aimait.

Le mot de la fin

Écrire une nouvelle, c'est créer à partir de la vie, à partir de ce que l'on en connaît.

Écrire une nouvelle, c'est avant tout choisir son personnage, car c'est avec lui que l'on fera un bout de chemin le temps d'une histoire. Puis, il faut, justement, déterminer cette histoire. Place alors au synopsis et au schéma narratif. Car chaque histoire demande à avoir un début, un élément déclencheur, des péripéties, un dénouement et une fin.

Écrire une nouvelle, c'est réfléchir. C'est parfois ne pas savoir où aller, recommencer et prendre une nouvelle direction. Écrire, c'est se débattre avec son histoire. C'est se remettre en question. C'est choisir, renoncer à certaines idées. Écrire, c'est construire.

C'est également se relire, réajuster, se corriger. Écrire, c'est aller plus loin que les premières lignes couchées sur le papier. C'est développer. C'est préciser. C'est décrire. Écrire, c'est réécrire. Et c'est galère... Mais écrire, c'est aussi sortir du cadre. C'est s'amuser, c'est se lâcher.

Écrire, c'est de la rigueur et de la ténacité. C'est faire preuve de persévérance pour amener son récit jusqu'à la fin. Puis, une fois devant celle-ci, c'est apprécier le résultat et les efforts

réalisés. C'est se dire qu'on a réussi à aller jusqu'au bout. Écrire, c'est être fier ce que l'on a fait !

Faire écrire, c'est, pour moi, être fier de mes écrivains.

Quelle fierté de lire le résultat ! Quel plaisir de vous avoir accompagnés du premier jusqu'au dernier mot !

Ce n'est pas tout...

Écrire, c'est une histoire de rencontres. Toujours. Entre l'auteur et ses personnages. Entre les personnages et le lecteur. Entre le lecteur et une histoire. Entre l'auteur et le lecteur.

Entre le romancier que je suis et vous, les auteurs de ces nouvelles.

Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance et d'avoir échangé avec vous. Quel plaisir de vous avoir embarqués dans ce projet et d'avoir plongé avec vous dans vos histoires !

Finalement, écrire, c'est une histoire de transmission. Vous m'avez transmis beaucoup... J'espère en avoir fait de même.

Merci pour cette incroyable aventure littéraire !
Que d'émotions !

Michaël Moslonka
Le 21 octobre 2022

Crédits

Visuel de couverture :

créée avec l'application BDnf développée par la BNF

Agathe PRUVOST & Maggy COUILLEZ

Visuels des histoires :

Le Penseur de Rodin (p. 11) : Évelyne BLOIS,

Pégase (p. 25) : Denise DECROIX,

Chat et papillon (p. 45) : Clo VAN-DAMME,

Cœur (p. 95) : Khadra KHABCHER,

Les mains de Claire (p. 119) : DAHÉMA,

Chaussures de foot (p. 147) : Luc CARRÉ,

Voiture ancienne (p. 229) : Maggy COUILLEZ

Pétards (p. 270) : Khadra KHABCHER

*Visuels nés d'un travail de gravure sur gomme
trempé dans de l'encre et tamponné sur une feuille*

Créations réalisées avec

Guillaume FRASZCZAK du Louvre-Lens

Mise en page :

Michaël MOSLONKA

M.M. Faiseur d'histoires

www.michael-moslonka.com



Livre imprimé le 24 octobre 2022 via The Book Edition
ANGDM – Tous droits réservés